

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LE SILENCE DES BRAISES
SUIVI DE
LA *TRAIL* : TERRITOIRES INSTABLES

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
ALEC SERRA-WAGNEUR

OCTOBRE 2021

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.04-2020). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Ce mémoire a été réalisé avec le soutien financier de la Fondation de l'UQAM, ce dont je suis grandement reconnaissant.

Je souhaite remercier ma directrice, Cassie Bérard, pour le regard aiguisé et bienveillant qu'elle a su poser sur mon écriture. Merci infiniment pour ta patience, ton écoute et tes précieux conseils, qui ont permis à ce projet de se déployer entièrement.

Merci à Jean-Pascal Bilodeau, Catherine Fortin, Pénélope Langlais-Oligny, Si Poirier et Florence Tétreault, mes collègues à la maîtrise en création, pour leurs travaux inspirants et leurs encouragements.

Merci à mes amis, particulièrement à Vincent, Dominic, Gabriel et Alexandre pour la compagnie et les discussions, et à Elizabeth pour le soutien moral.

Un merci singulier à Suzanne Vallières-Nollet, pour m'avoir incité à entamer cette maîtrise.

Enfin, merci à Ariane. Merci d'avoir été à mes côtés tout au long de ma rédaction et de m'avoir poussé à continuer malgré les difficultés. Merci pour les idées et les suggestions, merci d'avoir écouté mes doutes et calmé mes craintes. Merci d'avoir mis au monde notre merveilleuse Clémence. Merci de croire en moi.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	v
LE SILENCE DES BRAISES (Récits)	1
LA TOUR DE FEU	2
LA DERNIÈRE CHALOUPE	25
LE SILENCE DES BRAISES	43
HORS-PISTE	47
NU-PIEDS	65
S'ÉLOIGNER DU SENTIER	83
LA TRAIL : TERRITOIRES INSTABLES (Essai critique)	89
INTRODUCTION	90
CHAPITRE I SUR LE LIEU	94
<i>L'esprit de la trail</i>	94
<i>Le vernis de bois</i>	97
<i>Terreur et refuge</i>	100
<i>Pour une littérature du wilderness</i>	103
CHAPITRE II SUR L'ÉGAREMENT	110
<i>Architecture de la dérive</i>	110
<i>Pratiques de l'égarement</i>	113
<i>L'écriture égarée</i>	118
CHAPITRE III SUR LA MARCHÉ	122
<i>Pas à pas</i>	122
<i>L'appel de la frontière</i>	125
<i>À la recherche de traces</i>	129

CONCLUSION	133
ANNEXE CITATIONS EN LANGUE ORIGINALE	136
BIBLIOGRAPHIE	138

RÉSUMÉ

La partie création de ce mémoire présente un recueil de six récits qui s'articulent autour de ce que je nomme l'imaginaire de la *trail*. Le premier récit, intitulé *La tour de feu*, met en scène une doctorante en biologie végétale qui part en terrain de recherche pour étudier un type de champignon qui apparaît sur le sol des forêts incendiées. *La dernière chaloupe*, le second texte du recueil, raconte l'escapade d'un jeune couple sur une île au large du Maine, alors qu'il tente d'appriivoiser un deuil. Ensuite, le récit éponyme *Le silence des braises* propose une incursion dans le quotidien d'une gardienne d'un parc provincial en Colombie-Britannique qui fait une découverte bouleversante. Le texte *Hors-piste* suit le parcours d'un homme qui arpente le sud de la Jamésie, au cours d'une expédition de patin nordique. *Nu-pieds*, le cinquième récit, donne à voir l'existence d'une femme qui habite isolée aux abords d'un territoire sauvage, là où elle s'est retirée suite à un traumatisme. Enfin, le dernier texte intitulé *S'éloigner du sentier* relate les expériences d'un guide d'équipes à la recherche de personnes égarées en forêt, qui tente de passer à travers la souffrance que lui a infligée ce travail.

L'essai réflexif qui accompagne ces récits cherche à mettre en lien ma propre expérience de randonnée de longue haleine sur la *trail* et ma démarche d'écriture de récits de fiction qui se déroulent dans ces mêmes espaces, résultant d'un processus d'« esthétisation de la *trail* ». Le premier chapitre de l'essai explore les manières dont la *trail* se caractérise en tant que lieu, notamment par son aspect sauvage. Les théories de Michel Foucault sur les hétérotopies indiquent que la *trail* est, entre autres, un espace qui met en relation divers types de lieux qui possèdent un pouvoir de se transformer, rappelant le concept d'« inquiétant familier » freudien. La réflexion vise ensuite à éclairer comment la *trail* fonctionne au sein d'une ambivalence entre l'inquiétude et l'émerveillement, en empruntant certains concepts à la géopoétique. Puis ce chapitre pose un regard sur d'autres œuvres qui ont pour trame de fond l'espace sauvage, notamment *La montagne vivante* de Nan Shepherd. Le second chapitre approfondit le concept au cœur de la mise en lien entre ma pratique de la marche en nature et ma démarche de création, soit *l'égarement*, éclairé par les écrits de Rebecca Solnit et de Henry David Thoreau. Par la suite, je mets de l'avant la manière dont l'égarement se manifeste dans mes récits, avant de montrer comment il s'imisce aussi dans le processus d'écriture. Enfin, le troisième chapitre se penche sur les divers aspects de la marche en nature, soit le rythme, à partir des observations de David Le Breton et de Gary Snyder, puis la frontière et finalement la trace, à l'aide des écrits de Georges Didi-Huberman sur le processus d'empreinte de la cendre, permettant de mettre de l'avant la présence du motif de l'incendie de forêt.

Mots clés : création littéraire, égarement, *trail*, nature sauvage, forêt, montagne, marche.

LE SILENCE DES BRAISES

Récits

LA TOUR DE FEU

Je repasse encore une fois toute la liste dans ma tête. Les équipements sont étalés sur le plancher de mon appartement, séparés en catégories. D'un côté, tout ce que mon père m'a donné de matériel de randonnée et de camping : sac d'expédition, matelas de sol, sac de couchage, sa vieille tente avec le double-toit imperméable, piquets et poteaux. Le sac de couchage est censé garder au chaud jusqu'à moins quinze degrés, mais il exhale un parfum de sous-sol, moisi par l'humidité, tout comme la tente d'ailleurs. Il doit bien y avoir une dizaine d'années que tout ça n'a pas servi, mais le tissu et les coutures semblent en bon état. C'est du bon stock, qu'il m'a dit, et malgré tout je lui suis reconnaissante. Je n'aurais pas eu les moyens d'acheter de l'équipement neuf. Dans un autre coin de la pièce, j'ai regroupé les vêtements que je compte apporter avec moi. Maintenant que je regarde la hauteur de la pile de linge, je redoute un peu le poids qui se trouvera bientôt sur mes épaules, mais ce n'est rien comparé au tas de nourriture méticuleusement répartie dans des sacs de plastique étanches : noix, fruits séchés, repas lyophilisés, café instant, barres de chocolat et autres. Je me demande comment tout ça pourra rentrer dans le sac à dos.

Je dirige mon attention sur la table du salon, où reposent une veste orange et deux couteaux. L'un d'eux est un canif suisse à la peinture rouge écaillée. Je découvre la lame principale et la fait glisser lentement sur la paume de ma main, là où le muscle abducteur du pouce forme un monticule. La lame est émoussée ; lui non plus n'a pas servi depuis longtemps. Il me faudra l'affûter avant de partir. Je referme le canif et le glisse dans ma poche, convaincue que les multiples outils qu'il renferme sauront m'être utiles. Je saisis à présent l'autre couteau, mais je ne l'ouvre pas. Je sais que la lame de celui-là est bien aiguisée. Je fais tourner le manche entre mes mains, admirant au passage les motifs formés par les anneaux de bois que je suis venue à connaître par cœur, puis j'effleure du bout des doigts les poils drus de la petite brosse installée à sa

base. Après un moment, je range soigneusement mon couteau dans son étui, puis le place dans une des nombreuses pochettes du grand sac d'expédition.

La veste, je ne sais pas trop quoi en faire. Je m'en suis déjà servi quelquefois pour la cueillette, qui coïncide avec la saison de la chasse. Il serait sans doute prudent de l'apporter, même s'il sera encore tôt pour croiser le chemin de chasseurs. Je la dépose finalement sur la pile de vêtements, avant de reculer à l'autre extrémité de la pièce pour contempler l'ensemble de l'œuvre. Dehors il fait nuit ; je jette un coup d'œil à l'horloge du four dans la cuisine. Il est trop tard pour appeler à la maison, je le ferai demain matin, avant de partir. Frappée soudainement par mon propre oubli, je fouille dans les tiroirs de la cuisine et trouve une petite boîte d'allumettes. Je la secoue pour m'assurer qu'elle n'est pas vide, avant de retourner au salon pour la placer dans la poche supérieure de mon sac à dos, là où se trouvent déjà une lampe frontale, et une carte de la *trail*.

*

La porte de l'autobus s'ouvre dans un grand bruit de soupapes relâchées, comme une bête à bout de souffle. Un peu aveuglée par les néons de la station-service, je fais balancer mon énorme sac pour l'envoyer sur mes épaules. Il est si lourd que j'ai l'impression de m'enfoncer de quelques pouces dans l'asphalte. À travers la vitre du dépanneur, la caissière me regarde d'un air intrigué alors que je me dirige vers elle avec peine. J'achète un sac de chips et un thé glacé. Je demande à combien de temps de marche je me trouve du Panache, le seul motel du coin. Elle me dit une quinzaine de minutes. C'est au centre du village, juste en face du magasin de chasse et pêche avec une grande enseigne qui montre un canard. Je ne peux pas le manquer. Avec tout ce poids sur le dos, même la plus courte des distances m'apparaît trop longue. En ressortant, je peux apercevoir au loin les lumières timides de quelques lampadaires et des pièces encore allumées dans les maisons. Après une grande gorgée du liquide sombre et sucré, je me mets en route.

Sanmaur ressemble à tous les autres villages que j'ai croisés dans ma vie ; à ces hameaux que l'on traverse en voiture sans y porter attention, trop concentrés sur le chemin qu'il reste à parcourir. Une rue principale, quelques maisons anciennes, l'église, la caisse populaire et deux ou trois commerces. Mais à traverser à pied le petit village par cette nuit tranquille de début d'automne, j'ai presque l'impression de reconnaître les lieux, comme si j'étais déjà venue ici. Sanmaur est accoté au confluent de la rivière Manouane et du Saint-Maurice, à une centaine de miles au nord-ouest de La Tuque. Mis à part les habitants du village, plusieurs touristes débarquent chaque année dans les alentours pour la saison de la chasse, qui commence dans un mois. Mais pour l'instant, c'est très calme. Essoufflée, j'arrive enfin au motel. La longue bâtisse fait face au magasin de chasse et pêche, de l'autre côté de la rue. Je souris, amusée par l'immense colvert en bois qui surplombe la corniche du bâtiment, comme si de là-haut il surveillait le village en entier.

Une petite cloche annonce mon arrivée à l'homme derrière le bureau d'accueil du motel. Clouée sur le mur derrière lui, une tête de chevreuil semble me suivre des yeux alors que je m'avance en laissant mon sac s'abattre sur le sol.

– J'aimerais une chambre, s'il vous plaît.

– Combien de nuits ?

– Juste pour ce soir. Merci.

L'homme me demande trente dollars et une pièce d'identité, puis s'affaire à remplir un reçu. J'observe ses mains pendant qu'il écrit rapidement. Ses doigts sont longs et fins ; les petits gestes qui accompagnent son écriture sont gracieux. Il déchire le bas du papier avant de me le remettre avec une clé sans lever les yeux.

– Chambre numéro six. Le *check-out* est à dix heures. Y'aura des toasts pis des céréales pour déjeuner à partir de huit.

Je le remercie puis soulève à nouveau mon énorme sac à dos. Après un instant d'hésitation, l'homme me propose timidement son aide. Je lui dis que ça va. Il va bien falloir que je m'habitue de toute façon. Alors que j'ouvre la porte vers la nuit encore douce, il me demande s'il peut faire quelque chose pour moi. Ses yeux me fixent comme ceux du chevreuil au-dessus de sa tête.

*

Je suis allongée sur le lit trop dur dans la chambre aux murs beiges. Jean-Paul m'a annoncé qu'il allait pouvoir me *lifter* au camp demain, avec son quatre-roues ; il n'y a pas d'autres clients que moi au motel. Quand je lui ai proposé de le payer pour ce service, il m'a assuré que ça allait lui faire plaisir et qu'il avait à faire sur sa terre à bois pas trop loin du refuge de toute façon. L'hiver va arriver vite, m'a-t-il dit, et il n'a pas encore fendu son bois. J'avais hésité avant de lui confier que je cherchais un moyen pour me rendre au nord, à plus de quarante kilomètres de chemin de terre pour trouver un refuge que presque personne ne fréquente. Mais bon, c'est réglé ; demain je serai aux portes de la *trail*.

Pour la première fois, j'entrevois mon quotidien et la solitude inévitable qui m'attend. J'ai l'habitude de travailler seule, mais je ne me suis encore jamais rendue sur le terrain pour une période aussi longue. À l'université, je suis restée assez vague au sujet de mes projets pour ce trimestre d'absence. J'ai simplement dit à Loïc, mon directeur de recherche, que j'avais besoin d'une pause avant de terminer la rédaction de ma thèse, que j'allais sans doute louer un chalet pour quelque temps, afin de m'aérer l'esprit. J'ai insisté auprès de lui sur le besoin de m'éloigner des champignons pour un moment. Bien entendu, tout ça est faux. Je ne suis pas certaine qu'il m'ait crue, mais c'est trop tard maintenant.

Sur le lit à côté de moi repose l'étui de mon couteau. Je l'ouvre et saisis l'instrument en bois doux. Je glisse mon index sur le revers de la lame, repliée à l'intérieur du

manche, pour voir si le relief d'une tache de rouille y serait apparu depuis la dernière fois que je l'ai tenu dans mes mains ou si un choc aurait pu y laisser une fine entaille. Rien ; le métal froid est parfaitement lisse. J'empoigne le couteau, puis je passe mon pouce sur la brosse sèche et robuste à son extrémité. C'est un peu comme caresser un chien à rebrousse-poil, ou encore passer sa main à travers une barbe mal taillée.

*

Le quatre-roues ralentit alors que le chemin de terre bifurque brusquement vers la gauche. On se trouve à présent sur un sentier différent, encore plus étroit, où la rencontre avec un autre véhicule forcerait quelqu'un à faire demi-tour. J'ai l'impression qu'on a croisé des centaines de routes de terre depuis qu'on est partis et de me trouver au milieu d'une immense toile d'araignée. Il faut être du coin pour parvenir à se retrouver. Les branches des pins cordés de chaque côté du chemin se rencontrent au-dessus de nos têtes, formant une canopée touffue : un tunnel vert foncé où il fait sombre malgré le ciel dégagé. Deux rigoles profondes entaillent le sol de la forêt sous nos roues, et une mousse dense tapisse d'un bleu clair les quelques rochers, entre les traces des véhicules. Je reconnais la couleur pâle et la texture sèche du lichen boréal. *Erioderma pedicellatum*. Généralement, le mycète pousse sur l'écorce de certains conifères. Ça m'apparaît étrange de retrouver un organisme aussi fragile au milieu d'un chemin forestier régulièrement fouetté par la boue, la rocaille et la fumée d'*exhaust*.

Les arbres commencent à être plus épars. J'entrevois le ciel clair à travers les branches, alors que de minces rayons réchauffent mon visage, comme les jets d'eau tiède s'échappant d'un pommeau de douche. Ce n'est que maintenant que je me rends compte à quel point j'ai froid aux pieds.

Le refuge vers lequel on se dirige se trouve aux abords d'un sentier de longue randonnée qui parcourt le territoire sauvage entre Chapais et La Tuque, passant à travers le sud de la Jamésie et la Haute-Mauricie. Environ quatre cents kilomètres de

marche d'un bout à l'autre ; le refuge se situe au kilomètre cent-cinquante à partir de La Tuque, le terminus sud. Il n'y a pas grand monde qui tente la traversée ; la *trail* ne croise que des routes forestières où il est difficile de s'approvisionner. Ceux qui veulent parcourir le sentier au complet doivent déposer à l'avance de la nourriture dans des caches ou dans les rares refuges qui le parsèment, la plupart d'anciens camps de bucherons réappropriés. C'est mon père qui m'a parlé de ce sentier de randonnée quand j'avais annoncé à mes parents mon intention de prendre un peu de recul face aux études. Il m'avait proposé de me prêter son vieil équipement, au cas où l'envie me prendrait d'aller marcher pendant quelques semaines. Il aurait pu me désigner des *trails* plus près de la maison familiale, mais je soupçonne qu'il a choisi de me parler de celle-ci pour une raison particulière. Après tout, il y a eu un grand incendie par ici il n'y a pas trop longtemps.

Le quatre-roues finit par s'immobiliser au bout du chemin. Une clairière entourée de quelques rochers fait un trou dans la forêt opaque. Jean-Paul débarque de sa monture et se délie les jambes en poussant des grognements. Je l'imites avant de libérer mes affaires retenues à l'arrière du véhicule par des *bungees*. La fumée crachée par le pot d'échappement m'étouffe, mais je m'abstiens de réprimander mon guide sur son manque de conscience environnementale. Le fond du sac à dos est recouvert de boue séchée, tout comme mes souliers et le bas de mes pantalons. L'eau des nombreuses flaques rencontrées a fini par se mélanger à toute la poussière de terre pour former une croûte solide qui emprisonne le froid autour de mes pieds. Je dépose mon sac sur un coin d'herbe, souhaitant qu'au moins une de mes paires de bas soit restée au sec.

Alors que je tente de gratter mes souliers sales sur le côté d'un rocher, Jean-Paul m'interpelle de loin.

- Scuse. J'aurais dû penser à mettre une bâche par-dessus tes affaires.
- C'est pas grave. Je ferai sécher tout ça en arrivant.

Ses bottes de caoutchouc bien plantées dans la boue, il pointe l'endroit où un petit sentier s'enfonce dans la forêt et grimpe vers l'est, au milieu d'un regroupement de frênes déjà nus. Juste à côté de la *trail* il y a un écriteau de bois qui porte l'inscription « Sentier Stillman-McCormick ».

– Le camp est à peu près à cinq cents pieds par là. Suis la *trail*, tu peux pas te tromper.

– D'accord. Merci pour tout.

J'enfile le sac croûté sur mes épaules, manquant encore une fois de tomber sous son poids, puis je me dirige vers la *trail* sous le vacarme du quatre-roues de Jean-Paul qui repart vers sa terre à bois un peu au sud. Derrière moi, le rocher où j'ai essuyé mes souliers est à présent recouvert de poussière et du même érioderme qui tapissait le chemin de terre.

*

Le chemin à emprunter pour se rendre à la source d'eau la plus proche du camp est cloué sur le mur du refuge. C'est un plan dessiné grossièrement à la main sur une feuille lignée, sans doute arrachée à un quelconque cahier au moment où la cabane a été transformée en abri pour les marcheurs. En plus de l'endroit où se trouve l'eau, le plan indique l'emplacement des boîtes en pin servant de garde-manger à l'épreuve des bêtes, et bien entendu des bécosses. Je passe un bon moment à l'observer en tentant de mémoriser les directions à suivre, avant de me munir des deux gallons en plastique bleu qui étaient ici à mon arrivée, et de sortir du refuge. Il y a une bonne quantité d'eau de pluie dans le grand réservoir installé dehors juste à côté de la porte, mais je préfère tout de même avoir une certaine réserve d'eau fraîche.

J'ai passé plusieurs heures à m'installer et à étendre mon linge humide, si bien que la journée est déjà partiellement entamée. La cime des arbres nus se découpe sur le ciel

sans nuages, qui commence à se teinter d'un mauve balsamique alors que le murmure familier du vent soulevant les feuilles au sol fait danser mes cheveux sur mes épaules. Je respire avec avidité la fraîcheur du dehors pour chasser l'odeur un peu cantonnée du refuge qui s'est incrustée dans mes narines. J'ai l'impression que des basidiospores viennent tapisser l'intérieur de mes poumons. Les moisissures microscopiques pullulent sans doute dans les recoins de la cabane en bois. Les particules ne se contentent pas de rester au dehors. Elles se faufilent à travers les fentes entre les billots des murs. Se posent sur chaque surface du lieu qui me servira de demeure pour les prochains temps.

Le sentier débute à l'arrière du refuge, puis descend en serpentant graduellement sur une centaine de mètres avant d'atteindre un escarpement de terre friable d'où des racines semblent vouloir s'échapper. Au pied de la pente abrupte, une petite rivière s'écoule à travers des enchevêtrements complexes de rochers depuis les montagnes au nord-ouest. On dirait que le cours d'eau fait une halte sur son parcours en se reposant dans un bassin paisible, creux de trois ou quatre pieds où fourmillent ménés et têtards, avant de reprendre sa route en un mince un filet, comme un robinet qu'on aurait oublié de fermer complètement.

Rendue au bord de la pente, je choisis de laisser les contenants d'eau descendre avant moi. Je les regarde débouler vers la rivière. L'un des deux poursuit sa chute jusqu'à tomber dans le réservoir d'eau fraîche. Le faible courant circulaire l'entraîne avec lui. L'image de mon frère et moi, enfants, nageant de toutes nos forces, rasant la paroi de la piscine hors terre me vient en tête, et je nous vois nous laisser aller quand le tourbillon artificiel devient assez puissant pour nous transporter tous les deux. Je tente à mon tour la descente, à reculons, m'assurant que chaque racine à laquelle je m'accroche soit assez solide pour supporter mon poids. En bas, j'attrape le gallon flottant qui s'amène vers la rive, puis j'entreprends de les remplir, lui et son double.

J'ai de la misère à remonter, chargée de toute cette eau. Bien qu'elle ne fasse pas plus de deux mètres de hauteur, le dévers est trop prononcé pour que je puisse gravir la pente sans m'aider d'une main. Là encore, le seul poids d'un gallon rend la tâche plus pénible que je l'aurais cru. Alors que je hisse avec peine le deuxième bidon au sommet du talus, la racine à laquelle je me tenais finit par lâcher. Je parviens à rétablir mon équilibre *in extremis* et à ne pas tomber à la renverse, mais je me retrouve tout de même une nouvelle fois au bas de la côte, haletante et épuisée, ma main gauche crispée sur la racine défaillante. Les filaments du bulbe sont d'un blanc vif, semblables aux cheveux mal peignés d'un vieillard. Écœurée, je lance la racine aussi loin que possible. Elle disparaît entre les arbres de l'autre côté de la rivière.

Une fois hissée auprès de mes gallons, je m'essuie les mains sur mon pantalon. Je ferais bien de trouver un système plus efficace pour me ravitailler en eau à l'avenir. Sur le chemin du retour, mes épaules voutées par le poids des deux gallons remplis me font mal. Il ne vente plus tandis que le ciel un peu assombri commence à s'embraser.

*

Les yeux me piquent. À bout de souffle, j'écarte la sueur de mon visage du revers de la main, mais c'est inefficace ; elle est aussi trempée que le reste de mon corps. Je parviens à trouver un recoin sec de mon t-shirt imbibé de sueur pour m'éponger un peu. Puis je me redresse et contemple le sentier escarpé qui semble ne jamais finir, toujours aller plus loin, plus haut dans la montagne. J'ai l'impression de marcher depuis des heures sur cette *trail* qui ne mène peut-être nulle part en fin de compte. Je regarde vers l'arrière. Au loin, près d'un regroupement de pins d'un vert éclatant, le refuge se dresse au milieu des bouleaux qui l'entourent. Je prends un instant pour apprécier la distance parcourue, espérant au moins être parvenue à mi-chemin du sommet. Une brise se met à souffler doucement, amenant avec elle une fraîcheur salutaire. Le vent commence à sécher la sueur répandue sur mon corps et mes vêtements, mais il me rappelle

rapidement qu'ici l'automne est déjà bien installé. Très vite, un frisson vif me traverse de bord en bord.

En me remettant en marche, je sens mon souffle raccourcir rapidement, et la fatigue a vite fait de me fracasser les jambes à nouveau. Je recommence à transpirer en me disant que j'aurais mieux fait de choisir d'autres vêtements pour cette excursion qui s'avère plus pénible que je l'avais imaginé. Malgré le temps frais, des shorts auraient été plus convenables que les pantalons en nylon. Et la laine polaire que j'ai enfilée ce matin s'est retrouvée enroulée autour de ma taille à peine quelques minutes après mon départ. En suivant la *trail* escarpée, je dois me servir de mes bras pour me propulser vers l'avant, en appuyant mes paumes sur mes genoux à chaque pas. Ultime méthode pour arriver à transporter mon corps jusqu'au sommet.

J'entrevois enfin le bout de la piste. Le sentier est maintenant constitué de grands rochers arrondis empilés les uns sur les autres, comme les billes d'un jeu mal rangé. Le chemin y zigzague à travers les arbustes alpins et les mares d'eau de pluie restée emprisonnée entre les rochers ; comme autant d'univers stagnants et mystérieux. Je regarde à nouveau au loin, émue par l'ampleur du territoire qui commence à s'offrir à mon regard, revigorée par ce paysage à la fois hostile et grandiose. Un peu plus haut, le sentier s'engouffre à nouveau dans un bois de pins blancs qui forme comme une petite saillie au sommet de la montagne. D'où je me tiens, j'aperçois la partie la plus haute de la tour de feu métallique poindre entre les arbres, comme si elle trônait sur toute la forêt.

Au pied de la structure, je suis surprise de voir à quel point cette tour à l'allure industrielle semble à sa place dans un environnement si sauvage. La construction fait une vingtaine de mètres de haut, avec quatre paliers de bois séparés chacun par deux séries d'escaliers abrupts. Le tout dernier étage, siégeant au sommet, permet, selon ce que j'ai lu dans le cahier du refuge, de voir au loin les terres qui ont été ravagées par le feu.

Alors que j'atteins la hauteur de la cime des arbres, je remarque combien le vent souffle fort ici. Le dernier palier de la tour est entouré d'une mince clôture d'acier à peine plus haute que ma taille. Mes cheveux me fouettent le visage, et le vent frais ne perd pas de temps à me faire oublier à quel point j'avais chaud il y a quelques minutes. Avant de revêtir le polar noué à ma taille, je retire mon t-shirt trempé de sueur. J'installe le chandail sur le rebord de la clôture, puis laisse le vent caresser ma peau, qui se recouvre d'une chair de poule drue. Bientôt, j'entends le grondement sourd d'un moteur. Je m'empresse de me vêtir avant de chercher à identifier la source du bruit. Au moment où ma tête émerge de la laine polaire, j'aperçois au loin un petit avion rouge et jaune fendre le ciel blanc dans un grand bourdonnement, puis je remarque que mon t-shirt a disparu. Je regarde autour de moi avant de me pencher avec précaution au-dessus de la clôture. Au pied de la tour, une jeune femme m'envoie la main avec de grands gestes. Elle tient un morceau de tissu et me crie : Je te l'apporte ! Puis elle se met à monter les marches.

*

Nous arrivons au refuge, juste au moment où une pluie commence à tomber avec force. Julia pose son grand sac dans un coin de la pièce avant de s'étendre sur un des deux longs bancs de la table à manger. Ses jambes noircies de boue pliées de chaque côté de la banquette, elle dépose sa tête dans le creux formé par ses mains entrecroisées. Il ne lui manque qu'un brin d'herbe entre les lèvres pour ressembler au personnage de Mark Twain.

Je me dirige vers le poêle à bois pour raviver les braises nichées dans le tas de cendres encore tièdes. J'ai compris après quelques nuits passées dans la cabane humide qu'il valait mieux ne pas laisser le feu mourir complètement. Heureusement, il y avait déjà deux grands paquets d'allumettes remplis à mon arrivée au refuge. Les brindilles sèches s'embrasent alors que je souffle doucement sur un des tisons. Je laisse les flammes gagner un peu d'ampleur avant d'ajouter une petite bûche et de refermer la porte en

fonte de la truie. Julia a l'air de dormir ; un sourire calme esquissé sur la bouche. Encore saisie par le froid, j'hésite à sortir de mon linge trempé de sueur et de pluie. Je me rends plutôt aux lits superposés afin de rassembler les vêtements et la nourriture sèche qui y sont étalés. Après m'être installée sur le lit du haut où les nuits sont plus chaudes, j'avais fini par éparpiller mes choses un peu partout. En jetant un œil autour de moi, je réalise à quel point je me suis déployée à travers la trentaine de pieds carrés du refuge, réclamant l'entièreté du lieu comme une bête sauvage dans sa tanière. Je m'étais résolue à l'idée que personne ne viendrait ici pendant mon séjour, convaincue qu'à ce moment de l'année plus un humain n'arpenterait les espaces hostiles traversés par la *trail* en bravant le froid, la pluie et la boue. Je ne suis pas aussi seule que je croyais.

Je termine de libérer le lit du bas, ayant lancé mes vêtements sur la plateforme du haut, déposé la nourriture sur la table sans faire de bruit et rangé ma tente dans un coin. L'abri commence à se réchauffer. Le bois qui brûle lentement sent bon. J'en ai assez de ces habits froids qui me collent à la peau ; je grimpe l'échelle. Une fois confortablement enveloppée dans des combines propres, je remarque que Julia a rouvert les yeux, sans doute tirée de sa rêverie par le bruit de mes jambes frottant sur les parois synthétiques de mon sac de couchage.

– Bon matin ! me lance-t-elle en riant.

– Je t'ai réveillée *han* ? Excuse-moi.

– Non c'est beau, je dormais pas vraiment.

Elle se redresse et se met à délayer ses souliers qui me paraissent un peu légers pour la randonnée. Une fois nu-pieds, elle se dirige vers son sac pour y pêcher un chandail sec. Sans se soucier de ma présence, Julia retire son t-shirt trempé et revêt son pull. Elle entrouvre la porte du refuge pour tordre ses bas et son t-shirt, laissant le surplus d'eau grise couler dehors, puis marche vers le poêle pour étendre ses trois morceaux de linge

sur l'une des cordes installées juste au-dessus. Je redescends du lit et fais de même avec mes vêtements humides.

– Tu peux t'installer sur le lit si tu veux, je t'ai fait de la place.

– Merci, c'est gentil.

Elle s'arrête un instant et regarde aux alentours, vers le plafond de la cabane.

– Coudonc, y'a donc ben beaucoup de fumée.

– Oui. Je viens de partir un feu.

Julia sourit, l'air un peu incrédule, puis voyant que je ne réagis pas, elle revient vers la truie et fait pivoter d'un quart de tour une sorte de clé en métal encastrée dans la cheminée, que je n'avais pas remarquée jusqu'ici.

– Il faut que t'ouvres la cheminée, sinon tu vas enfumer tout le refuge à chaque fois que tu fais un feu.

Je reste bouche bée, repensant aux nuits précédentes où je me suis réveillée en toussant, convaincue qu'il était normal que la fumée monte vers le plafond. Je me disais que s'il y en avait autant, ça devait être dû à l'humidité environnante. J'ai un peu honte d'avouer à Julia que j'ignorais ce détail. Elle a la gentillesse de ne pas trop se moquer de moi.

– C'est pas grave. Au moins t'as pas mis le feu ! Pis je suis sûre que tes poumons vont s'en remettre.

*

Pour le souper, j'ai insisté auprès de Julia pour qu'on partage mon repas et qu'elle garde ce qu'elle avait prévu de manger pour une autre fois. Je lui ai même montré la quantité

ridicule de bouffe sèche que j'avais déposée dans les boîtes en pin blanc, à quelques pieds du refuge. Quand je lui ai confié que je commençais à m'habituer à devoir sortir chaque fois que j'avais besoin de nourriture, après avoir découvert au premier matin le sachet de gruau, laissé sur la table la veille, complètement ravagé par des rongeurs, Julia m'a encore une fois expliqué quelque chose qui allait grandement me simplifier la vie.

Il y a dans le refuge quatre ficelles longues d'environ deux pieds qui pendent du plafond, passant chacune à travers une vieille boîte de conserve trouée d'un côté et ouverte de l'autre. Ça ressemble à une sorte d'abat-jour rouillé qu'un nœud dans la ficelle empêche de glisser jusqu'au bout de la corde, où un petit morceau de bois est attaché à l'horizontale. J'avais vite arrêté de chercher à comprendre à quoi ces installations pouvaient bien servir. Julia m'a indiqué que ce sont en fait des garde-manger. Il suffit d'accrocher un sac au morceau de bois, et la canne empêche les souris et les mulots de descendre sur la ficelle et ainsi d'atteindre la nourriture.

On mange le curry au tofu réhydraté en silence, nos visages éclairés par la flamme d'une chandelle. De l'autre côté de la pièce, le poêle ronronne toujours. La chaleur est encore plus agréable sans toute la boucane qui vient picoter les yeux. En haut de la tour de feu, Julia m'avait raconté qu'elle en était à sa troisième semaine de marche, en route vers le terminus sud de la *trail*. Maintenant que je la regarde avec plus d'attention, je remarque à quel point elle paraît jeune. Je la questionne un peu sur son périple, afin d'arriver à lui demander son âge sans que ça semble trop bizarre.

– Dix-neuf. Et toi ?

– Trente-trois.

– L'âge du Christ !

On se met à rire. Je repense à comment j'étais avant de commencer l'université. J'avais passé l'été à travailler au dépanneur près de chez mes parents. Ma plus grande crainte à ce moment-là était d'avoir à prendre le transport en commun tous les jours une fois la session commencée. J'ignorais l'existence de ces *trails* qui parcourent de vastes territoires sauvages sur des centaines et des centaines de kilomètres, et que des fous tentent de traverser d'un bout à l'autre. J'avais la tête aux plantes. Et aux champignons.

*

Julia est partie tôt ce matin, alors que le soleil a fini par revenir. Elle s'est levée tout juste après l'aube, se déplaçant doucement autour du refuge, comme pour ne pas me réveiller. Mais je l'ai entendue tout de même. Elle m'avait dit la veille qu'elle était prête à repartir ; qu'elle s'en voulait même d'être restée aussi longtemps, comme si ces trois jours de repos à l'abri des pluies incessantes auraient pu la ramollir ou adoucir sa détermination à poursuivre son périple.

Le tapotement des gouttes de pluie sur le toit de la cabane avait cessé, et j'avais observé en silence et immobile les mouvements tamisés de Julia qui rassemblait ses affaires dans son grand sac. Dans l'absence de ce bruit continu qui nous avait accompagnées au cours des derniers jours, je percevais à nouveau tout le poids du silence pendant que Julia s'affairait sans bruit et que je faisais semblant de dormir. Je ne sais pas ce qui m'a retenue de me lever pour lui souhaiter bonne route une dernière fois ; peut-être parce que nous nous étions déjà dit au revoir la veille. Peut-être aussi que je ne voulais pas interrompre ses préparations ; j'avais senti que j'aurais été de trop, qu'il y avait quelque chose se rapprochant du rituel dans ces gestes doux et résolus menant à la marche, à l'épreuve qui était à venir. J'avais l'impression d'être un imposteur, de ne pas avoir le droit d'occuper ce refuge aussi longtemps alors que je n'avais pas eu à affronter les éléments, la faim, la fatigue et la solitude de la manière dont Julia les avait vécus.

Avant de passer la porte et de s'enfoncer dans l'air gris et frais du matin, Julia avait lancé un œil dans ma direction. J'avais espéré que la lumière encore timide l'empêche de remarquer que je m'étais empressée de refermer les yeux. Elle était restée immobile un court instant, puis elle était partie, prenant soin de refermer la porte sans faire de bruit. Après quelques minutes, j'avais fini par me lever à mon tour. Le refuge me paraissait encore plus vide que lorsque j'y étais entrée pour la première fois. J'étais donc revenue vers le poêle, puis j'avais allumé un feu.

*

Chaque jour je m'aventure plus loin sur la *trail*, vers le nord et les terres brûlées. Sur le chemin du retour aujourd'hui j'ai vu une bonne quantité de lichen boréal, qui pousse un peu partout aux alentours. J'ai l'impression qu'à mesure que je me rapproche du site de l'incendie, plus le lichen est abondant. En allant vers le nord, les teintes de la mousse semblent changer, comme si elle devenait de plus en plus opaque.

De retour près du refuge, je remarque pour la première fois un chemin presque invisible qui scinde à peine la forêt dense aux alentours de la *trail*. On dirait un ancien sentier que personne n'a parcouru depuis très longtemps. Je ne sais pas trop ce qui m'y pousse, mais je me décide à aller voir vers où il mène. Les branches me pincent les bras et la tête alors que je m'enfonce dans la forêt sombre. Au bout d'un moment, une masse rectangulaire et blanche apparaît aux abords du chemin. Je m'arrête, surprise par l'étrange forme, puis mes yeux finissent par reconnaître la carcasse d'un vieux frigo. J'avance lentement, puis découvre à ses côtés une cuisinière antique. Les deux électroménagers sont couverts de rouille et entourés d'arbustes qui ont poussé là sans se soucier de leur présence. Un frisson parcourt ma nuque. Il y a quelque chose d'inconfortable à voir ici de tels appareils. Mon cerveau ne parvient pas à faire sens de l'étrange scène. Qui a pu croire qu'il était de bon goût de décharger ses déchets encombrants en pleine nature ? J'ai envie de repartir vers la *trail*, mais le petit sentier continue dans le bois, et je choisis plutôt de le suivre.

Après quelques minutes, je débouche sur une clairière où une zone d'environ vingt mètres carrés sur le sol est complètement noircie. Autour de la tache, des planches de bois pourries semblent s'enfoncer dans le sol. Il y avait ici une maison, ou bien peut-être était-ce un chalet ou un abri de chasseur. Maintenant, il ne reste que des décombres pour marquer que des gens ont habité ici. La forêt a presque entièrement repris l'espace qui lui appartenait. J'ai l'impression d'être devant une tombe. Le frisson enveloppe maintenant tout mon corps, et j'ai hâte d'être rentrée. Avant de repartir, je soulève une des planches de bois. La surface collée au sol révèle un microcosme de moisissures. Le bois est recouvert de mûrle pleureuse, d'un jaune qui vire au brun par endroits, semblable à des alvéoles gangrénées. *Serpula lacrymans*. Le champignon est rare dans la nature, mais prolifère sur le bois d'œuvre, dans les constructions humaines. Sa présence ici me dérange, comme le grincement d'une porte mal huilée. Je laisse tomber la planche et rebrousse chemin d'un pas vif. Revenue sur la *trail*, j'écrase par accident une colonie de vesses-de-loup regroupée au pied d'un grand chêne. *Lycoperdon*. Les volutes verdâtres et âcres s'envolent puis disparaissent comme la fumée d'un feu de camp dans la nuit.

*

J'ai neuf ans. La maison où on habite est en mauvais état. Mes parents l'ont achetée à très bas prix avant d'investir trop de temps et d'argent dans sa restauration. Mon frère et moi sommes entourés depuis des années par des échafaudages, des bâches de plastique bleues et toutes sortes d'outils et de rebus divers. On a appris à transformer cet environnement en terrain de jeu. C'est comme si on cherchait à voir le monde d'un autre point de vue que celui d'enfants. La maison en éternel chantier reflète nos caractères qui sont aussi en construction.

Le sous-sol de la maison est condamné. La porte qui y mène remplacée par des planches de *plywood* solidement clouées aux moulures du cadre. Les minuscules fenêtres au ras

du sol à l'extérieur sont aussi bloquées. Cet endroit interdit et inaccessible nous fascine et nous terrifie.

Un jour, à notre retour de l'école, mon frère me montre le morceau de bois arraché d'une des fenêtres du sous-sol, comme une invitation. On glisse tour à tour nos têtes dans l'ouverture. À l'intérieur, seuls les minces rayons de lumière qui entourent les autres fenêtres éclairent l'espace opaque. On se met au défi. Finalement, c'est moi qui descends, mon frère me retenant par les bras alors que je me faufile dans le trou. Arrivé au bout de sa portée, il me demande si je touche le sol avec mes pieds. Je n'ai pas le temps de répondre que ses mains fatiguées lâchent les miennes. J'atterris sur les talons et tombe à la renverse. L'arrière de ma tête cogne sur le sol de béton.

J'entends mon frère qui m'appelle en criant. Je me relève lentement pour lui dire que je vais bien. En touchant mon crâne, je ressens une texture moite à travers mes cheveux. Je commence à pleurer. Mon frère dit qu'il va essayer de trouver une corde et s'éloigne. J'ai l'impression qu'il est parti pendant des heures quand finalement il revient bredouille. Le temps passe lentement. Mon frère me raconte des histoires pour me changer les idées. J'ai l'impression d'être au milieu de nulle part, l'obscurité presque entière s'opacifie. Mes yeux ne parviennent pas à s'y habituer. Seule la tête de mon frère à travers la fenêtre me rappelle que le monde est encore là.

Finalement, on entend les pneus de la voiture grincer sur le gravier de l'entrée de garage, puis la voix de ma mère qui demande ce qui se passe. Ensuite, tout se passe très vite. J'entrevois le visage de maman dans l'ouverture alors que le ciel au dehors est presque noir. J'entends des coups sourds en arrière de moi puis enfin les planches de *plywood* cèdent sous la barre à clous. Dans la grande ouverture en haut des escaliers, mon père se précipite pour me prendre dans ses bras.

Je ne sais pas si j'ai rêvé ou bien si le souvenir m'est apparu alors que je tentais de m'endormir. Je suis couchée dans le lit du haut et je me rends compte soudainement

que j'ai très froid. Dehors le ciel commence tout juste à s'éclaircir alors que je m'extirpe de mon sac de couchage pour aller rapidement mettre une bûche dans le poêle. Avant de remonter, je jette un œil à l'ancien lit de Julia. C'est comme si une grande vague venait de me fouetter le visage, me montrant, dans le silence glacial du petit matin, à quel point je suis seule. Je me demande ce que je fais ici, qu'est-ce que je suis venue chercher aussi loin au nord ? Ça fait plus de deux semaines que je suis immobile, et j'ai l'impression que partout autour de moi, les champignons me ramènent inmanquablement à ma thèse. C'est comme si même ma peau était recouverte de moisissure. Le sentiment que j'avais eu en arrivant, l'impression que mes poumons se tapissaient de mycoses, ne s'est pas estompé, même depuis que j'ai appris comment faire fonctionner le poêle correctement. Je saisis mon *sleeping* pour m'y blottir, mais cette fois sur le lit du bas. Demain je me mets en route.

*

J'apporte le moins de choses possibles dans mon sac. Il y a la tente, matelas et sac de couchage, évidemment, et puis un peu de nourriture. Ça me prend quand même un bon moment pour tout préparer, si bien que je pars du refuge plus tard que j'espérais. Il est environ midi, et le soleil plombe sur ma tête et mes épaules meurtries par les sangles de mon sac. J'ai bien fait d'apporter une tuque, seulement il fait très chaud. On dirait que l'été indien s'est installé. Après toutes ces journées de pluie, je ne vais pas me plaindre. Je commence à m'habituer à la sensation de moiteur sur mon corps. Il y a quelque chose de gratifiant à avoir une preuve tangible de l'effort fourni, comme une couche de vernis qui se serait déposée sur ma peau.

Le début de la zone incendiée est à une quinzaine de kilomètres du refuge. Lors de mes excursions des dernières semaines, je ne me suis jamais éloignée à plus de cinq ou six kilomètres de mon camp de base. En comptant le chemin du retour, ça fait quand même une bonne journée de marche. Et aujourd'hui je me rends encore plus loin. Julia m'a dit qu'elle parcourait en moyenne vingt-cinq kilomètres par jour. En tentant de me

rendre là où je veux aller avec peut-être la moitié du poids qu'elle portait sur le dos, j'éprouve pour la jeune femme un élan d'admiration.

Voilà au moins deux heures que j'ai quitté le sommet de la montagne où trône la tour de feu. Depuis, les coteaux que la *trail* traverse sont moins escarpés. Il me reste encore un bon bout de chemin à parcourir, j'espère seulement être arrivée avant la tombée de la nuit.

J'ai l'impression de sortir d'un rêve. Après avoir gravi une énième colline, la vallée devant moi m'offre enfin la vue d'un spectacle presque lunaire. Il fait encore jour, mais le soleil ira bientôt disparaître de l'autre côté des montagnes à l'ouest. Pour l'instant ses rayons frappent de plein fouet les troncs calcinés, noirs comme de l'ébène, et projettent de longues ombres sur un sol de cendres grisâtres dans cette forêt morte qui se dresse sur plusieurs acres. Je laisse mon sac au sommet de la colline, là où la terre est encore vive et teintée de couleurs, et je descends la pente douce vers le paysage surréel, semblable à un désert de suie.

Le bruit de la cendre sous mes bottes de cuir me rappelle celui la neige, après une tempête en hiver. Les différentes teintes de gris au sol me fait penser aux résidus dans le poêle au refuge, que Julia m'a appris à récolter à l'aide de la pelle en métal quand il commence à y en avoir trop. Il faut dégager de la place dans la truie pour les nouvelles bûches. Mais ici, plus rien à brûler. Il ne reste que l'empreinte de ce qui a été, comme la tache noire de la maison disparue près du refuge.

Je me promène dans ce paysage beau et terrible à la fois, et je remarque qu'à la base de certains troncs noircis s'accroche un amas d'érioderme boréal. L'incendie a ramené le plancher de la forêt au niveau du sol minéral. L'espèce fongique recouvre les racines découvertes par la disparition de l'humus. Elle ressemble au lichen que j'ai observé un peu partout dans les autres parties du bois, sauf qu'elle arbore ici une teinte plus vive, presque violacée. C'est la première fois que je vois un érioderme d'une telle couleur.

J'extirpe de ma poche mon couteau à champignon et je gratte un peu. Le lichen s'effrite rapidement, formant un amas de fines particules mauves et brillantes sur le sol. J'en fais rouler une petite quantité entre mon pouce et mon index. On dirait la texture du sable. Je me secoue les mains et poursuis ma route.

Un peu plus loin au cœur de la forêt brûlée, je tombe sur un regroupement de champignons alvéolés que je reconnais aussitôt. Des morilles de feu. *Morchella esculenta*. Ces mycoses mystérieuses qui apparaissent sur le sol calciné après un incendie. J'en cueille une et tente de la découvrir sur sa longueur avec mon couteau, mais la lame est à présent émoussée et je ne fais qu'écraser le champignon. Comment le mycète a-t-il pu abimer mon couteau de la sorte, alors qu'il se désagrègeait si facilement ? Je retourne en hâte près de mon sac et récupère le vieux canif de mon père. Il est si rouillé que j'ai du mal à déplier la plus grande lame. L'acier est encore coupant. Il tranche avec facilité la chair fongique, et révèle le réseau complexe de cavités, caractéristique de la morille. Me voilà de retour en terrain de recherche, à tenter d'expliquer le lien entre les incendies forestiers et l'apparition de la *morchella*, comme tant d'autres biologistes avant moi. À la base du champignon, je remarque un enchevêtrement de racines mauves. La terre qui repose sous la cendre et qui a engendré la morille, et le lichen mauve qui s'accroche même aux arbres calcinés, détiennent un secret. Après de longues minutes, je dépose enfin le champignon et retourne vers la forêt pour monter mon campement.

*

Je suis réveillée au cours de la nuit par un orage. Chaque fois qu'elle frappe, la foudre qui illumine le ciel fait reculer pour une fraction de seconde l'opacité de cette nuit sans lune. Le tonnerre gronde avec insistance, mais longtemps après l'apparition des éclairs. Le cœur violent de la tempête se déchaîne assez loin de moi, ça me rassure. Je dors mieux ici sous la pluie qui bat avec force les parois de ma tente que j'ai pu dormir confinée dans le refuge en bois à l'odeur frelatée.

Au petit matin, je sors de la tente pour découvrir une épaisse couche de brume sur le sol. Des gouttes de rosée perlent au bout des aiguilles de pins aux alentours de mon campement. Et en bas dans la vallée, les arbres noirs se dressent au milieu de cette mer blanche qui se fond au loin avec le ciel d'un blanc éclatant lui aussi. Le tapis de cendres grises est caché sous le brouillard qui dissimule en même temps les morilles et l'étrange lichen violacé. Pour la première fois depuis que j'ai quitté mon appartement avec l'énorme sac sur mon dos, j'ai l'impression d'être à ma place.

Sur le chemin du retour, je marche d'un bon pas. Je songe à l'érioderme boréal, à son étrange couleur violacée et à sa résilience. Il est parvenu à s'adapter au sol brûlé. La plupart du temps, ce ne sont que les morilles qui apparaissent là où il n'y a pratiquement plus de matière organique, l'année suivant un feu de forêt. Plusieurs espèces fongiques survivent grâce à une association avec les arbres voisinant l'endroit où elles poussent, grâce à un réseau complexe de racines et de bulbes souterrains, ou encore à l'aide de spores portées par le vent. Je me demande si ici, c'est avec le lichen, lui-même déjà un organisme symbiotique, que la morille s'associe pour survivre dans un environnement si aride. Je vais devoir revenir, pousser plus loin la recherche. Valider cette hypothèse. J'ai l'impression que la route est plus courte que la veille, et même que mon grand sac est plus léger.

J'aperçois au loin la grande tour de feu. En m'approchant, je remarque que sa couleur a changé. Les barres de métal qui forment son squelette et qui étaient argentées et teintées de rouille par endroits sont maintenant aussi noires que les troncs des arbres calcinés là-bas au nord. C'est ici que la foudre a frappé durant la nuit.

*

Je laisse tomber mon sac à dos sur le sol de la cabane en bois. Le refuge m'apparaît plus petit qu'auparavant, comme si j'y revenais après des années. J'ouvre la porte du poêle, débarrasse la couche de cendres accumulée à l'intérieur et commence à faire un

feu, en prenant soin d'ouvrir la cheminée. Le temps est venu de repartir. Parcourir les cent cinquante kilomètres de *trail* qui me séparent de La Tuque m'apparaît maintenant comme un projet enivrant. J'ai hâte de découvrir cette piste pas à pas, dans la gratitude plutôt que dans la misère. J'avais lu que la *trail* porte son nom en l'honneur d'Anne Stillman-McCormick, une femme venue des États-Unis qui est tombée en amour avec la nature sauvage de la Mauricie au début du vingtième siècle. Elle a parcouru en canot la rivière Saint-Maurice plus souvent qu'à son tour, si bien qu'elle a financé les grandes courses qui ont eu lieu près d'ici tout au long de sa vie. Au moment de mourir, dans son Arizona natal, ses derniers mots auraient été : « Ramenez-moi au Canada ».

J'ai quand même un certain regret quand je pense que je n'aurai pas sillonné la *trail* en entier, comme Julia l'a fait. La prochaine fois, je parcourrai un sentier d'un bout à l'autre. Après avoir déposé ma thèse.

LA DERNIÈRE CHALOUPE

Il fait gris ce matin, pendant que je déjeune seul dans la salle commune du motel. J'ai pris l'habitude de me lever tôt au cours des derniers mois. Les œufs brouillés sont froids. Par contre, il y a une sorte de machine électrique en fonte posée sur l'une des tables de service, à côté de ce qui ressemble à du mélange à crêpes un peu trop épais, comme la mixture qui s'écoule des bétonneuses en ville. La propriétaire du motel m'explique qu'il s'agit d'une machine pour faire des crêpes. Il faut y verser une louchée du mélange et refermer le couvercle par-dessus, pour que tout ça cuise des deux côtés en même temps. C'est le genre de chose qui va plaire à Chloé, même s'il n'y a pas de vrai sirop d'érable ; seulement des petits contenants de plastique avec du sirop de poteau dedans. Mais ça, il fallait s'y attendre.

Chloé vient me rejoindre quelques minutes plus tard. La machine l'amuse, mais elle trouve le mélange trop sucré. Si bien que les deux crêpes qu'elle s'est préparées se retrouvent, à demi-mangées dans son assiette, à s'imbiber lentement de mauvais sirop. Comme une éponge laissée dans le fond de l'évier après la vaisselle. On discute un peu du plan de la journée. Le traversier est prévu pour 13h. Si on le manque il y en a toujours un autre qui quitte Lincolnville plus tard en soirée, mais j'aimerais mieux monter le campement à la lumière du jour. Dans tous les cas, on a amplement le temps de se rendre au quai, qui n'est qu'à deux ou trois kilomètres du motel. Je retourne à la chambre pour ranger mes affaires et me préparer à partir. Chloé est déjà prête.

Le stationnement est presque vide. Notre vieille Echo a l'air d'un jouet d'enfant à côté de l'immense VUS du seul autre occupant du motel. Arrivé devant la porte de notre chambre, je remarque pour la première fois toutes les fioritures de style bavarois qui garnissent la corniche de la longue bâtisse. Le mélange des couleurs est franchement douteux : brun, vert et rouge. Ça donne à l'ensemble un air de Noël champêtre. J'ai hâte de dormir dans la tente.

*

Chloé range la voiture dans l'une des places de stationnement du quai réservées aux usagers du traversier. Avant d'embarquer, on doit aller donner notre numéro de plaque au bureau de la compagnie. Ils vont nous charger au retour. Dans le traversier, on s'installe sur les bancs à l'avant du bateau. Les quelques autres passagers préfèrent rester à l'arrière, sous un gazebo en plastique transparent, question d'être à l'abri du vent et des éclaboussures. Il fait frais, mais le ciel commence à se dégager. Chloé sourit en recevant des gouttes sur le visage tandis que le traversier démarre. Ses cheveux brillent, constellés de petites perles d'eau. Je regarde souvent vers l'arrière, fasciné par l'onde que le bateau trace à la surface de l'eau noire de la baie. Face à l'immensité de la mer, le traversier a le loisir de tracer son propre chemin, en laissant un sillon éphémère derrière lui. Je me demande si le capitaine suit toujours la même ligne vers Grindel Point, ou s'il se permet parfois des écarts. À voir son regard éteint à travers la vitre de sa cabine au-dessus de nos têtes, j'ai l'impression qu'il n'a pas trop tendance à dévier de sa route.

Rendus de l'autre côté de la baie, on décide de visiter le musée du phare désaffecté avant de partir à la recherche d'une chaloupe. Au premier coup d'œil, le phare me semble particulièrement petit, comparativement aux milliers d'autres parsemés à travers la côte est, autant ici en Nouvelle-Angleterre que chez nous. En sortant de la boutique souvenir, je fais remarquer à Chloé que si le ciel continue à s'éclaircir, on pourra peut-être se baigner en arrivant. Avant même de monter le campement ?, me demande-t-elle. Si ça te tente, je réponds. Elle sait très bien que je n'aime pas trop me baigner, encore moins dans la mer, dans l'eau glacée du Maine. Je pense qu'elle commence à sentir que je vais me montrer particulièrement attentionné envers elle pour le reste du voyage. Je ne sais pas si elle va finir par s'en tanner, mais pour l'instant elle se contente de sourire. Elle a l'air heureuse, heureuse et reposée. C'est moi qui finis par détourner le regard, parce que je sens que je vais rapidement être triste.

Il y a dans le port de Grindel Point une toute petite maison à la peinture rouge écaillée, à force d'être balayée par le vent salin et par les vagues qui lèchent sans cesse la côte. La maison a des airs de grange abandonnée, mais Chloé me fait voir que la porte d'entrée est entrouverte, et qu'un écriteau placé juste à côté annonce « Rentals. Bikes & Boats ». L'homme assis derrière le bureau qui occupe presque tout l'espace dans la pièce a une carrure impressionnante, comme si la maison était trop petite pour lui. Il porte une casquette pâle salie par une grande tache de graisse à moteur, et son visage mal rasé est creusé de rides profondes. Je lui demande s'il peut nous louer une chaloupe pour une semaine. Il ne prend pas la peine de s'informer sur ma destination, il le sait sans doute déjà. Le traversier qui relie Lincolnville à la longue île de Isleboro est le seul service de navette organisé dans la baie de West Penobscot, et pour franchir les quelques deux cents mètres de mer qui séparent Grindel Point de Warren Island, ça prend une embarcation.

L'homme m'apprend qu'il a loué sa dernière chaloupe un peu plus tôt aujourd'hui, et qu'il ne lui reste que deux vélos à l'arrière. Selon lui ce n'est pas une très bonne idée d'essayer de pédaler jusqu'à l'île, par contre. Alors qu'il ricane de sa blague, je souris par politesse, mais il doit voir l'inquiétude sur mon visage, car il s'empresse de me rassurer : il va pouvoir nous emmener lui-même sur son propre bateau sans problème. Apparemment ce n'est pas la première fois qu'il doit offrir ce service. Il saisit un petit cahier en cuir brun du tiroir de son bureau et me demande jusqu'à quel jour on a réservé notre campement au State Park. Il va venir nous chercher à la date prévue, aux alentours de midi. Le seul problème, c'est qu'on ne va pas pouvoir pêcher, sans chaloupe. Ça ne fait rien ; on n'est pas vraiment venus ici pour la pêche. De toute façon, la pêche empire d'année en année, qu'il me dit. Il y a de plus en plus de méduses. Après un moment de battement pendant lequel je ne sais pas trop quoi lui dire, il se lève d'un bond, et je crains qu'il ne se fracasse le crâne sur l'une des poutres du plafond, mais de toute évidence il est habitué aux dimensions exigües de sa cabane.

*

Le bateau de pêche de Keith s'éloigne lentement alors qu'il repart seul vers Grindel Point. Il nous a aidés à déposer nos sacs et notre glacière sur le quai de Warren Island, avant de nous répéter qu'il va venir nous chercher dans une semaine. Le ciel d'après-midi est complètement bleu, sans nuages, si bien que le temps gris du matin a l'air d'un souvenir datant d'un autre jour. Je me retourne pour embrasser l'île du regard ; cet endroit qu'on a choisi pour venir passer nos quelques jours de vacances. Au beau milieu de la baie, sur la côte du Maine, les sommets des pins dansent dans la brise de fin d'été. On dirait presque que l'île respire, alors que les vagues viennent brasser les plages de galets et caresser les rochers arrondis par le sel. Des amoncellements de bois de grève jonchent le rivage, comme s'ils avaient été placés là par un peuple ancien et qu'ils avaient passé tout ce temps à attendre que quelqu'un les embrase.

Une silhouette apparaît sur le sentier au bout du quai. C'est une grande femme habillée d'une chemise beige et de shorts vert forêt. Elle porte le chapeau brun des Park Rangers américains, qui peine à cacher son épaisse chevelure blonde. Ses jambes sont musclées. Arrivée à notre hauteur, elle s'empresse de nous serrer chaleureusement la main et se présente. Ranger Sunshine. Elle va nous mener à notre campement et nous expliquer les règlements de l'île.

Au bout du quai, là où le sentier, jonché d'aiguilles de pin rougies, commence, j'aperçois une grande cabane en bois rond, érigée sur des pilotis et entourée d'une étroite galerie à la clôture verte. Un écriteau au bas des marches indique « Ranger's Cabin » en lettres gravées à même le bois. S'il y a une urgence, c'est là qu'il faut aller. Le seul téléphone de l'île se trouve dans la cabane, tout juste après la porte d'entrée sur le mur à droite. Sur le toit, une cheminée en pierre crache une épaisse fumée blanche. Ça veut dire qu'il n'y a pas de poêle à bois, mais un vrai foyer à l'intérieur. C'est la première fois que je vois ça dans ce genre de chalet en bois rond.

À partir de la cabane, un sentier mène vers l'intérieur de la forêt. C'est le moyen le plus court pour atteindre l'autre côté de l'île, sinon il faut suivre le chemin qui en fait le tour. Ranger Sunshine nous emmène sur le premier sentier pour nous montrer la seule source d'eau potable : une pompe à main située au centre de l'île, à une centaine de mètres de la cabane. La pompe se trouve à l'orée d'une grande clairière d'où un mince rond de ciel apparaît, entouré des cimes pointues des grands pins qui ont l'air d'être apparus ici en même temps que l'île elle-même.

On rebrousse chemin vers le quai pour suivre le sentier qui longe la côte. Ce faisant, on croise l'unique *lean-to shelter* qui était déjà occupé quand nous avons fait notre réservation. La structure est rudimentaire : trois murs de bois rond et un plancher informe, protégés par un toit incliné vers l'arrière. Pas de porte, seulement une grande ouverture à la place du quatrième mur. Du sentier, j'aperçois une petite tente sans double-toit érigée sous l'abri, et des vêtements aux couleurs vives accrochés à une corde à linge de fortune qui relie deux arbres. Les occupants ne se trouvent pas sur le site. Après quelques minutes de marche, on arrive à notre emplacement : le lot numéro 4. Je dépose la glacière un peu lourdement sur le sol, me rendant compte d'à quel point mes avant-bras sont fatigués.

Le site est paisible. On voit à peine nos voisins situés à quelques mètres au-delà d'une rangée de pins blancs et de cèdres. Une grande toile rouge se dessine à travers les branchages des conifères. C'est une de ces tentes familiales affublées d'un petit double-toit qui m'a l'air assez peu efficace pour stopper la pluie. Je devine que les occupants dorment sur d'épais matelas gonflables ; une pompe électrique traîne au pied de la tente. Un peu surpris de voir ici tant d'équipement de « camping de char » ; je me dis que cette famille a sans doute réussi à louer une chaloupe, elle, ou alors elle possède son propre bateau, pour trimbalier tout ça sur l'île.

Enfin, je laisse tomber mon sac de mes épaules afin d'en extirper notre tente. De la plage de galets près de notre emplacement, Chloé me rappelle que je lui avais promis

une baignade avant de monter le campement. Elle a déjà de l'eau jusqu'à la taille ; son maillot, qu'elle portait sous ses vêtements se fond dans la mer foncée. Je sautille vers la baie. Les roches et les galets sont brûlants sous mes pieds nus. Dès que je m'enfonce jusqu'aux chevilles, l'eau glacée me saisit et lance un frisson jusque dans ma nuque. Au même moment, Chloé compte jusqu'à trois et plonge sous l'eau, pour en émerger quelques secondes plus tard, ses cheveux noirs collés sur son crâne. Elle m'encourage à venir la rejoindre. Je réussis à me rendre jusqu'aux genoux.

*

On cuisine nos pizzas directement sur le feu. Sur une île aussi petite, le risque d'incendie forestier est décuplé et peut rapidement anéantir toute la végétation, alors au lieu d'être encadrés par un traditionnel cercle de pierres, les feux sont construits à l'intérieur de *pits* protégés par trois murs de roches, hauts d'environ trois pieds. Ça donne au feu un air de foyer rustique. En jouant un peu avec l'agencement des pierres, je réussis à insérer la grille pour qu'elle soit assez basse et nous permette de secouer les braises.

Le ciel reste dégagé, et les étoiles apparaissent aussitôt que la nuit s'installe, accompagnée par la fraîcheur de la côte. On se couche tôt, épuisés par les déplacements de la journée. Allongé sur mon matelas de sol, je ressens encore le roulis du bateau. Le ressac incessant des vagues sur la plage, qu'on entend depuis la tente, exacerbe cette sensation. Je me retourne vers Chloé pour lui demander si elle le perçoit aussi, mais elle dort déjà. Sa respiration est lente et apaisée. Elle s'endort toujours très rapidement, ce qui me fascine. En fait, je suis un peu jaloux, moi qui souffre d'insomnie. Par contre, j'ai le sommeil lourd ; il en faut pas mal pour me sortir de ma torpeur, alors que Chloé a plutôt tendance à se réveiller au moindre bruit. Je fixe le plafond en dôme de la tente, éclairé faiblement par la lueur de la lune. Après un moment, j'entends des craquements de plus en plus insistants. Je me rends compte que le vent s'est levé, et qu'en plus de faire danser la toile de la tente et de siffler entre les branches, il caresse le tronc des

arbres avec insistance. Le bruit ressemble au crépitement d'un feu de camp qui se consume, en crachant des bouquets de tisons ardents vers le ciel. Incapable de dormir, je suis tiraillé entre l'envie de me laisser bercer par ce bruit et l'inquiétude. À force de plier sous tant de force, un de ces arbres pourrait finir par céder et tomber sur la tente. Je suis surpris que Chloé dorme toujours. Je me décide à sortir prendre l'air, et j'en profite pour m'assurer qu'aucun arbre n'est en train de briser sous le vent.

Dehors, je remarque pour la première fois à quel point les troncs des arbres sont minces, même si leur cime tend à monter très haut. À les regarder de près, je me dis qu'ils ne peuvent pas être aussi vieux que j'avais imaginé en posant les pieds sur l'île. Ils oscillent à peine sous le souffle tiède du vent, ce qui donne au bois l'air d'incarner un ballet surréel au ralenti. Absorbé par cette danse, je ne remarque pas tout de suite que notre voisin ne dort pas lui non plus.

À travers les arbres, je peux voir la lueur d'une lampe de poche posée sur la table de pique-nique du terrain d'à côté. Assis devant elle, un homme d'une cinquantaine d'années semble fixer le vide, le regard perdu dans ses pensées. Il doit m'avoir entendu me déplacer, car il pointe sa lampe dans ma direction et m'invite à le rejoindre pour prendre un verre. Je m'approche et le remercie de son invitation. Il s'appelle Gary, ça fait deux jours que lui, sa femme et leur fils de huit ans sont sur l'île, et ils restent encore pour deux semaines. Je lui dis que Chloé et moi serons leurs voisins pour les prochaines journées. Pas d'enfants ? me demande-t-il. Je lui réponds que non, en tentant de cacher mon émotion. Il me dit d'en profiter en ricanant, avec cet air de celui qui sait, qui aime donner des conseils aux autres. Son visage est rond, avec de petits yeux mais une bouche assez large, qu'il se plaît à étirer dans un demi-sourire.

Gary me demande si j'ai une chaloupe pour aller pêcher. Je lui raconte comment nous sommes venus sur l'île à l'aide de Keith, et que de toute façon je ne suis pas vraiment un adepte de la pêche, ce qui le fait rire. Il m'explique que c'est lui qui a loué la dernière chaloupe, s'excusant de nous avoir causé le désagrément, mais visiblement amusé par

l'ironie de la situation. Je lui dis de ne pas s'en faire et lui souhaite une bonne nuit en me redirigeant vers ma tente. Avant que j'atteigne les arbres qui séparent nos terrains, Gary me demande si je suis bien sûr de ne pas vouloir un verre avant d'aller me coucher. Il agite une flasque argentée. La lueur de sa lampe fouette par intermittences la mince bouteille de métal. Je le remercie encore une fois, mais décline l'offre, puis je retourne de l'autre côté des pins et des cèdres.

*

Au matin, je me réveille seul dans la tente. Chloé n'est pas installée à la table, mais de la vaisselle sale m'indique qu'elle a déjà déjeuné. Même sans entendre les clapotements de l'eau, je sais exactement où elle est. Après avoir réchauffé le reste de café sur le brûleur à gaz, je puise dans mon courage pour tenter de la rejoindre. Cette fois, je me rends jusqu'à la taille, mais n'ose pas même plonger mes mains dans l'eau, malgré les encouragements de Chloé. Sa tête mouillée qui dépasse de la surface glacée se moque gentiment de moi, pendant que je tremble avec mes bras écartés comme un funambule malhabile. Je m'efforce de rire aussi, mais quand elle commence à m'arroser, je rebrousse chemin et cours vers la berge en grinçant des dents.

Revenu au campement, je jette un coup d'œil à nos voisins. La famille déjeune en silence. Gary ne m'a pas aperçu, mais le regard de son jeune fils croise brièvement le mien, avant de retomber sur son bol de céréales aux couleurs vives. Je me rhabille rapidement et commence à manger à mon tour. Quand Chloé revient de sa baignade matinale, on discute de nos plans pour la journée. Faire le tour de l'île à pied ne doit pas prendre plus de trois quarts d'heure. Tous les deux poussés par une envie d'explorer les lieux, on se décide pour une balade. Sur la carte que Ranger Sunshine nous a fournie à notre arrivée, on étudie le petit réseau de sentiers. Le long chemin qui fait le tour de l'île en suivant le rivage ne se ferme pas entièrement. À la pointe sud, les deux extrémités du sentier sont séparées par une aire de préservation des espèces. La carte indique qu'il s'agit d'un milieu humide, déjà fragilisé par l'érosion. Le seul autre

chemin est la *trail* qui coupe à travers la forêt au centre de l'île, et où on trouve la pompe à eau potable. Au bas de la carte, je remarque une notice explicative indiquant que les *trails* sont en fait d'anciens sentiers formés par les populations autochtones de la région et que l'île leur servait à l'époque de site de pêche en été.

*

On fait rapidement le tour et, tout au long de la marche, le soleil de fin de matinée nous caresse doucement la nuque. La *trail* tapissée d'aiguilles de pin nous mène jusqu'à la pointe sud, là où un marais se perd dans l'eau salée de la baie. Les hautes herbes acérées dansent au même rythme que les vagues et donnent l'envie d'aller y courir comme dans un champ de maïs. Près de la berge, un grand héron se tient immobile face à la mer. D'abord étonné de trouver ce genre d'oiseau ici, je finis par me dire que la côte n'est pas très loin après tout, et que des hérons peuvent sans doute couvrir facilement cette distance.

Sur le chemin du retour, on bifurque sur le sentier qui traverse l'île pour essayer enfin la pompe. Je n'ai pas pensé à apporter de l'eau, et avec le soleil au zénith, la soif nous frappe sans avertir. Je place mes mains en bol sous le bec de la pompe et demande à Chloé si elle veut bien essayer de faire monter de l'eau pour moi. La poignée offre une résistance au premier coup, et rien ne coule. Je l'encourage à continuer. Le mouvement de va-et-vient de la pompe, accompagné par le chant grinçant du mécanisme rouillé, finit par attirer l'eau douce depuis sa nappe profonde. Le liquide est clair, d'une fraîcheur saisissante et d'un goût légèrement minéral. Je ne sais pas si c'est parce que j'avais si soif, mais je me dis que c'est là l'eau la plus savoureuse que j'ai jamais bue. À son tour, Chloé s'installe sous le bec de métal et s'abreuve sans retenue. Avant de repartir chercher nos bouteilles à remplir, Chloé me fait remarquer qu'il y a un *pit* de feu à quelques mètres de la pompe, qui ne semble réservé à aucun terrain de camping. J'aperçois tout de même une bonne quantité de bûches déjà fendues apposées contre

les murs de pierres. Une grande bassine de métal repose aussi à côté du *pit*. Chloé pousse un cri enthousiasmé. C'est pour prendre un bain !

*

En chemin vers notre campement pour récupérer nos bouteilles et la grande casserole, on constate que les occupants du *lean-to* ont quitté leur campement. À bien y penser, je n'ai vu aucune autre tente pendant qu'on faisait le tour de l'île. Il semble ne rester que nous et nos voisins. Et Ranger Sunshine. Je me demande bien pourquoi Keith n'avait plus de chaloupes si l'île est presque déserte. Peut-être que les autres embarcations avaient été louées par des pêcheurs pour la journée. On dirait bien que la pêche est très populaire par ici.

La famille voisine n'est pas au campement ; ils sont sûrement partis pêcher eux aussi. L'idée d'être pratiquement seuls sur l'île me plaît. Je me dis qu'on pourra se laver nus dans la bassine, sans avoir à perdre du temps avec nos maillots à cause d'une pudeur mal placée.

De nouveau sur le sentier, Chloé se met à courir en riant vers la clairière. Je pars à sa poursuite, puis l'attrape par la taille en mimant un animal sauvage. Elle se retourne puis m'embrasse. C'est la première fois qu'on échange un baiser depuis qu'on est partis de Montréal. J'ai l'impression que l'île, peu à peu, nous transporte dans cette insouciance qui me semblait si lointaine et parvient à nous rapprocher. Chloé saute sur mon dos, et je trotte du mieux que je peux jusqu'à la pompe. Après l'avoir déposée, je m'affale sur l'herbe, épuisé, et je porte attention au son des insectes qui volent autour de moi. Entre-temps, Chloé remplit le chaudron d'eau en activant la pompe. Je finis de retrouver mon souffle et je vais construire le feu.

*

J'insiste pour que Chloé se lave en premier. Plus que par galanterie, j'ai envie de voir son corps nu frôlé par les rayons de soleil et l'eau chaude perler sur ses épaules et sur ses jambes. Je lui promets de m'assurer que personne ne s'approche. Avec un sourire, elle me demande si je compte la regarder. Juste un peu. Je souris à mon tour.

Même si elle sait que je la guette davantage que le sentier, Chloé fait semblant de rien. Elle joue le jeu, se cache à peine avec ses mains. Agenouillée dans la cuve en métal, elle se sert de la casserole qu'on a apportée avec nous pour faire couler l'eau chaude sur sa nuque, délogeant ainsi la couche de sel laissée par nos baignades dans la baie. J'admire son corps comme si c'était la première fois que je le voyais. Je réalise tout le temps qui s'est écoulé depuis que je l'ai réellement regardée. Sa peau est lisse, intacte. C'est comme si ce corps ne portait aucune marque de tout ce qui était arrivé. Du moins pas de marque visible, pas de cicatrice qui raconte une histoire. Cette histoire-là, elle n'appartient qu'à nous. Elle se partage difficilement, parce qu'il n'y a pas grand-chose à ajouter, et surtout, pas de conseils à recevoir. Rien d'autre que la sympathie dans le regard des autres.

Dans mon esprit, le bruit d'une machine, semblable à celui d'un puissant aspirateur, retentit. Cholé qui serre ma main de toutes ses forces. Son visage crispé qui s'efforce de retenir ses larmes. On a trop pleuré ces dernières années. Je ne trouve rien à dire, rien de réconfortant. La troisième fois, il n'y a plus de mots. Après l'opération, le silence nous a accompagnés pendant des mois. J'avais l'impression que nos vies étaient en suspens, comme si on en était rendus à puiser au fond de nous-mêmes pour trouver la force de continuer. Puis le temps a passé, et on a décidé de partir en vacances, malgré tout.

Chloé est sortie de la baignoire de fortune. Elle se tient face à moi, ses orteils entrelacés dans des brins d'herbe fraîche. Rien ne couvre son ventre, et j'y imagine les marques de ses fausses couches. Elles m'apparaissent comme trois cicatrices, nettes et creuses, longues d'à peine dix centimètres, comme les entailles gravées sur un rocher pour

compter les jours depuis le naufrage. Chloé ne sourit plus. En vérité, les cicatrices se trouvent à l'intérieur de son ventre, et elle les endure chaque jour comme une marque invisible de ces deuils qui se sont dissous avant d'avoir eu la chance de se cristalliser.

Je saisis une des serviettes et y enveloppe Chloé, puis la serre dans mes bras. On ne dit rien, mais je sens que cette étreinte est faite d'autre chose que du partage de la douleur, comme on en a tant échangé. Mes épaules ne sont plus crispées, et je respire de tout mon corps. Sur ma poitrine, je perçois le battement du cœur de Chloé, et je sais qu'enfin, ça va mieux. On a bien fait de venir ici. C'est à mon tour de me laver. L'eau n'est plus très chaude, mais ça ne fait rien.

*

Le soir, on décide de faire un feu sur la plage. Près de notre campement, un des amoncellements de bois de grève semble nous attendre. Je le ramasse et je cueille aux alentours quelques bûches jonchées sur les galets ou coincées entre de plus grands rochers pour nourrir le brasier. On érige notre structure à une vingtaine de mètres de la lisière de la forêt, près des vagues qui lèchent les galets sur le rivage. C'est bientôt marée basse, on en profite. Dans quelques heures le niveau de l'eau aura monté et enseveli les restes de notre feu, achevant d'éteindre les braises tenaces.

Le feu ronronne et crépite à nos pieds. Le papier d'aluminium dans lequel on a enrobé notre repas se noircit peu à peu, et un mince jet de fumée jaillit du trou que j'ai percé avec mon couteau de poche. Derrière les collines, de l'autre côté de la baie, le soleil commence à se coucher, éclaboussant le ciel d'une grande tache rose. Sur l'eau, un vent frais et salé dessine des ondulations. Chloé part chercher des chandails chauds et une couverture ; le sable est maintenant très froid.

Mon regard se perd dans la danse des flammes. Je repense à cet après-midi, au poids immense qui s'abat sur mon ventre chaque fois que les fausses couches ressurgissent dans mon esprit, et pour la première fois je sens que ce poids commence à s'alléger.

Comme ces milliers de points rouges qui s'envolent du brasier en craquant, puis s'évanouissent sous le ciel où les étoiles commencent à poindre timidement. Au loin, dans l'opacité grandissante, je distingue la structure du phare abandonné de Grindel Point, dont la lumière n'illumine plus la surface sombre de la baie. Je me demande si de là-bas, on peut repérer la lueur de notre feu. Je reste un moment perdu dans mes pensées, puis je me rends compte que Chloé est partie depuis déjà plusieurs minutes. À notre campement, il y a plus d'une silhouette. Chloé discute avec quelqu'un. Les murmures de leur conversation me parviennent, maintenant que j'y prête attention.

Je m'approche du campement, puis aperçois Ranger Sunshine. Elle gesticule beaucoup en parlant, comme si elle expliquait quelque chose à Chloé avec émotion. Je comprends qu'elle est venue nous dire d'éteindre notre feu, puis nous rappeler qu'il est interdit de faire brûler du bois ailleurs que dans les *pits*. Je ne tiens pas vraiment à discuter, mais je prends quand même le soin de lui faire remarquer qu'on a justement bâti le feu près de l'eau, et que la marée montante aura tôt fait d'éliminer tout risque d'incendie. Ranger Sunshine me répond qu'elle comprend, mais que c'est le règlement. Avant de partir, elle envoie la main à Gary, qui regarde la scène installé dans sa chaise pliante pendant que sa femme prépare le repas et que leur fils joue en silence près de la tente.

Chloé s'affaire à construire un nouveau feu dans le *pit* et moi je jette une casserole d'eau salé sur notre méfait. Pour la bonne mesure, je donne quelques coups de pieds dans la structure en bois de grève, tout en jetant un œil sur Gary. Il ne me regarde pas, il est plutôt absorbé par un objet dans ses mains que je n'arrive pas à distinguer. J'hésite à aller le voir, à lui demander pourquoi il n'a pas jugé bon de nous faire part de ses inquiétudes plutôt que de les rapporter directement aux autorités.

Au moment où je m'apprête à le confronter, Chloé apparaît sur la plage. Le nouveau feu est prêt. Elle me demande d'apporter les papillotes pour qu'on termine de les faire cuire. Je renonce à l'affrontement, puis saisis la grande pierre plate sur laquelle j'ai déposé notre repas, toujours à l'abri dans les feuilles d'aluminium.

*

La nuit est fraîche, et les arbres craquent encore comme la veille. Seulement, cette fois, je trouve le son réconfortant. J'ai l'impression d'être parfaitement à l'abri dans la tente, aux côtés de Chloé, sa main serrant la mienne. Les deux bouteilles de vin qu'on a bues ce soir ont engendré dans mon corps une autre sorte de roulis que celui de la nuit passée. Je plonge rapidement dans un profond sommeil.

Chloé me réveille en secouant fortement mes épaules. J'ai tendance à ronfler quand je suis saoul et, encore à moitié enfoui dans ma torpeur, je lui demande si c'est ce qui l'empêche de dormir. Elle me dit qu'elle a entendu des cris provenant d'à côté. Je prête l'oreille. Tout a l'air silencieux. Même les arbres ont cessé de craquer, avec le vent qui a fini par tomber. Peut-être que l'enfant a fait un cauchemar ? Chloé affirme que c'étaient des cris de femme. Après un instant, elle conçoit qu'elle s'est peut-être trompée, et que ç'aurait pu être les cris d'un garçon apeuré par ses propres rêves. On reste silencieux un moment. Je me rends compte que j'ai envie d'uriner. Promettant à Chloé d'aller faire un tour près de la tente de nos voisins, je *dézippe* la porte et sors dans la froidure de la nuit. Pendant que je me soulage dans les buissons, je regrette rapidement de n'avoir pas pris le temps d'enfiler mes souliers. J'essuie un peu mes pieds souillés dans les herbes humides de rosée, puis me dirige sans faire de bruit vers l'autre campement. Tout est immobile, silencieux. Je reste un instant près de la tente, mais rien ne change. Tout le monde semble dormir à poings fermés là-dedans. Le froid me saisit de plus en plus, et je finis par revenir à notre tente. Je dis à Chloé que je n'ai rien remarqué d'anormal, mais elle semble encore inquiète. Avant de me rendormir, je prends soin d'avaler tout le contenu de ma bouteille d'eau, question de gruger un peu l'inévitable mal de bloc qui me paralysera demain matin.

*

Je me réveille seul à nouveau. Il fait très chaud et le silence de la nuit a fait place au chant des grillons. En m'extirpant de la tente, je suis surpris de trouver Chloé assise à

la table à pique-nique, plutôt qu'en train de se baigner. Le café monte tranquillement sur le réchaud à gaz. Au final, mon mal de tête n'est pas aussi violent que j'avais imaginé. Je tiens assez mal mon vin. Je masse quand même mes tempes en m'installant à la table. Après un instant, je relève la tête vers Chloé. Je remarque que son regard est fixé sur l'autre campement.

Gary fixe lui aussi notre emplacement. Son regard est dur, comme s'il voulait lancer un avertissement à Chloé. Je cherche sa femme des yeux. Elle doit être encore couchée. Le fils non plus n'est pas là. Peut-être est-il parti explorer les alentours. Je repense à mon enfance, à ce désir puissant que j'avais de parcourir l'espace qui s'offrait à moi. Je réentends ma mère hurler alors que je traversais sans regarder la rue devant notre maison. Je devais avoir cinq ou six ans. Il n'y avait pas de voiture en vue, mais le cri de ma mère était si viscéral qu'il m'avait figé sur place. Depuis l'incident, c'est comme si elle ne me laissait plus hors de sa vue. À chaque fois qu'une histoire d'enfant égaré faisait surface, dans les journaux ou aux nouvelles à la télé, mes parents se servaient de l'horreur pour instiller en moi la peur de l'inconnu, la peur de se retrouver sans repères. Je me souviens d'une histoire en particulier. Un après-midi d'automne, trois garçons s'étaient égarés dans un boisé, à côté de la banlieue tranquille qu'ils habitaient. Une battue avait été organisée, et le soir venu, ils n'avaient toujours pas été retrouvés. Le regard rempli d'inquiétude des parents interviewés par la chaîne des nouvelles était ce qui m'avait le plus marqué. L'idée d'imposer une telle douleur à mes parents me terrifiait encore plus que celle de passer une nuit à dormir dehors, avec pour seule couverture une branche de sapin et des feuilles mortes comme oreiller. Les trois enfants avaient été découverts le lendemain matin, dormant collés les uns aux autres sous les basses branches d'un grand cèdre, souffrant d'hypothermie. Mes parents se sont longtemps servis de cette histoire pour tenter de me décourager d'explorer seul les alentours. Est-ce que c'est possible de se perdre sur une île ? Si le fils de Gary s'est réellement égaré, une battue de quelques heures aura tôt fait de le retrouver. Je me

surprends alors à imaginer le pire. Peut-être a-t-il été emporté par la marée. Un petit corps bleu et gonflé flottant sur les eaux glacées de la baie.

Chloé m'extirpe de mes sombres pensées et me confie qu'elle est debout depuis au moins deux heures. Au petit matin, elle s'est dirigée vers le campement voisin pour enquêter sur les événements de la nuit. Je me retiens de rouler les yeux. Je trouve que toute cette histoire commence à prendre beaucoup de place dans nos vacances. Je suis d'accord avec elle : Gary est un voisin plutôt désagréable et sans doute un peu porté sur la boisson, mais dans ces situations j'ai tendance à prôner la bonne vieille méthode de l'indifférence. Éviter les désagréments et faire comme si nos voisins n'étaient pas là. Chloé me raconte comment elle s'est approchée sans bruit, alors que le lot était désert hormis la vaisselle sale qui jonchait la table. Elle croyait entendre le bruit étouffé de sanglots provenant de l'intérieur de la tente. Alors qu'elle se trouvait près la porte, une voix grave l'a interpellée de la plage. Gary lui a proposé en souriant une tasse de café. Il l'a avertie de faire attention à ne pas réveiller sa femme qui dormait encore. Ensuite, Gary a demandé à Chloé si on voulait les accompagner à la pêche aujourd'hui, ce à quoi elle a répondu qu'on n'était pas vraiment des pêcheurs. Selon Chloé, le silence qui a suivi cet échange était lourd, insistant comme le soleil au-dessus de leurs têtes. Elle me décrit le sourire de Gary. Un sourire faux, trop large, et dans lequel ses petits yeux disparaissent complètement derrière ses arcades sourcilières proéminentes. C'est finalement lui qui a mis fin à la discussion, en mentionnant qu'on était les bienvenus si jamais on changeait d'avis. Il a alors saisi sa flasque dans l'une des nombreuses poches de son short pour verser une lampée de liquide doré dans sa tasse de café.

Durant le récit de Chloé, je me suis efforcé de ne pas regarder derrière mon épaule vers le campement d'à côté. Je risque maintenant un coup d'œil. Gary est occupé à préparer ses gréments de pêche. Je dis à Chloé que, si elle est vraiment inconfortable, on peut toujours demander à Ranger Sunshine de changer d'emplacement. D'autant plus que le *lean-to* est maintenant vide. Justement, la voilà qui arrive vers nous. Je remarque

qu'elle est accompagnée du fils de Gary. Ils se tiennent par la main et le garçon regarde au sol. Dans son autre main, appuyée son épaule, Ranger Sunshine tient une carabine.

*

Chloé et Marla, la femme de Gary, discutent assises à notre table. Chloé a préparé une grande théière de tisane à la menthe. Malgré la chaleur, Marla tremble comme une feuille depuis le moment où elle est finalement sortie de sa tente sous les directives de Ranger Sunshine. On a alors pu apercevoir son visage. Son œil gauche était entouré d'un cercle bleu foncé, presque mauve et qui tirait vers le rouge aux extrémités, et sa lèvre inférieure était enflée, ressemblant à un petit morceau de viande crue. Elle porte maintenant des lunettes de soleil. Elle tient sa tasse chaude de ses deux mains. Je n'entends pas le détail de la conversation ; je suis sur la plage avec James, le garçon. Je lui montre comment faire ricocher des cailloux sur l'eau immobile. Les vagues du bateau de police qui a transporté son père sur le continent ont disparu. Les traces éphémères de ce trajet n'existent plus, mais les marques laissées par Gary sur le visage de Marla demeureront visibles pour encore plusieurs semaines. Et comme les cicatrices invisibles des trois fausses couches de Chloé, je sais qu'elles ne disparaîtront jamais complètement du corps de Marla, même quand elles ne seront plus perceptibles. Je sais aussi que l'empreinte de la violence de son père restera ancrée quelque part chez James, comme les sentiers imprimés à même le sol de Warren Island.

Chaque bond des cailloux sur la surface de l'eau engendre un cercle d'ondulation qui s'efface presque aussitôt. Je souhaite naïvement qu'il soit aussi facile pour les traumatismes de s'effacer des corps de ceux et celles qui les ont subis. James ne dit rien. Il se concentre à essayer de faire rebondir ses cailloux. J'admire sa persévérance, même s'il n'y arrive pas tout à fait. Le courage qu'il lui a fallu pour échapper à la vigilance de Gary ce matin et pour partir avertir la personne qui pouvait le mieux les protéger, sa mère et lui, m'émeut. Je pense à Chloé, dont l'intuition était juste, et je

m'en veux de n'avoir pas pris ses inquiétudes plus au sérieux. Parfois c'est peut-être mieux de se mêler de ce qui ne nous regarde pas, au fond.

Ranger Sunshine se tient au bout du quai, elle regarde fixement vers le port de Grindel Point. Elle m'a expliqué tout à l'heure qu'elle avait contacté Keith. Il va venir sur l'île cet après-midi pour chercher Marla, James, et tout leur barda. Elle m'a aussi dit qu'il allait sans doute nous demander de ramener la chaloupe qu'il leur avait louée à la fin de notre séjour. Comme ça, on allait pouvoir pêcher finalement, a-t-elle dit en souriant. J'ai souri en retour, et lui ai promis qu'on allait s'en charger. Ranger Sunshine finit par revenir vers l'île, au même moment où James parvient à faire un ricochet. Il court chercher sa mère, tout excité de lui montrer son exploit. Il l'emmène vers les galets, lui tenant fermement la main. Chloé les suit jusqu'au point de convergence entre la forêt et la plage. On se considère sans rien dire, nos regards pleins de bienveillance l'un pour l'autre.

Comme James et sa mère, on a quelque chose à reconstruire. Et même si la douleur de ce qu'on a perdu sera sans doute toujours à nos côtés, je sens qu'on peut y arriver. La perspective de bâtir quelque chose d'imparfait, en apparence inachevé comme le *lean-to shelter*, me soulage. Et je me dis qu'avec un abri à trois murs, au moins, on parvient toujours à voir les arbres dehors.

LE SILENCE DES BRAISES

À travers les carreaux salis de la fenêtre de sa cabane, Susan Rasman observe le parc provincial de Prudhomme Lake, en Colombie-Britannique, où elle occupe le poste de Ranger en chef depuis sept ans.

La fin de la saison touristique approche ; il n'y a qu'un site de camping occupé dans tout le parc et il pleut. Une pluie douce mais obstinée, qui tombe au même rythme depuis le début de la matinée. Susan, qui connaît bien le bois et les choses de la nature, sait que cette pluie l'accompagnera toute la journée, gorgera la terre de son eau déjà froide et ralentira ceux que rebute le temps gris et frais de la fin de l'été, au lieu de s'endurcir au fil des saisons comme l'ont fait leurs ancêtres. Le poêle de sa cabane roule depuis le petit matin, alimenté par les bûches que Susan a fendues la veille, et les terrains de camping éparpillés autour du lac à l'eau claire sont tous prêts pour les prochains visiteurs qui n'arriveront sans doute qu'au printemps suivant. Seule exception : le terrain numéro 12 sur lequel une grande tente demeure dressée. Susan s'imagine mal la famille qui l'occupe décider de faire une randonnée par ce temps ingrat. Elle s'assure que le poêle est suffisamment fourni de bûches avant de sortir dans la fraîcheur ouatée qui enveloppe le parc. La pluie ne l'arrête jamais. Alors qu'elle expire sa première bouffée d'air, une mince buée se forme devant sa bouche ouverte.

*

Le parc de Prudhomme Lake est situé en face de l'île Kaien, aux abords du Pacifique, à quelques kilomètres de la ville de Prince Rupert. L'air salin gagne les sentiers de randonnée du parc et la *trail* de quatre-roues que sillonne Susan. Les odeurs de mer et d'essence se mélangent en un parfum improbable mais familier, réconfortant. Les immenses arbres centenaires de la côte ouest s'élèvent au-dessus des nuages et la

mousse pâle qui recouvre par endroits le sol de la forêt semble gonfler en s'abreuvant de la pluie fraîche et limpide.

Une fois sa ronde terminée, Susan emprunte le chemin qui coupe vers l'autoroute 16, à la lisière du bois et aux confins du territoire du parc, pour revenir plus vite. Alors qu'elle atteint la route, elle constate que la pluie semble vouloir cesser ; bientôt ce ne sera plus qu'une fine bruine qui enveloppera tout l'espace, comme une nuée froide. Il y a, en face du chemin forestier qui débouche sur la route, une vieille scierie abandonnée depuis des années, dont l'entrée est condamnée par une clôture cadénassée. Mais aujourd'hui la clôture est entrouverte, et le cadenas a été coupé. En notant ce détail, Susan remarque aussi qu'une épaisse fumée s'élève des terres, là où un mince sentier s'enfonce entre les arbres. Elle traverse la route, intriguée, puis pousse la clôture entrebâillée afin d'y glisser son quatre-roues. Susan roule lentement vers le début de la *trail* assombrie par l'épaisseur de la végétation. Puis, elle éteint son moteur. L'endroit est silencieux. Le vent a cessé. Tout a l'air immobile. Susan hésite un instant avant de s'aventurer sur le sentier. Elle n'est plus sur le territoire du parc ; ce qui se passe ici ne la regarde pas. Peut-être bien que la scierie a été rachetée récemment, et que les nouveaux propriétaires sont venus s'assurer que tout fonctionne encore. Susan prête l'oreille plus attentivement. Elle n'entend aucune voix au-delà du sentier. Elle jette un regard vers l'autoroute derrière elle : déserte. Poussée par un instinct qu'elle ne saurait expliquer, elle débarque de son véhicule et s'engouffre sur le chemin ombragé, écartant les branches devant son visage.

À mesure qu'elle avance sur la *trail*, Susan ressent le silence oppressant s'épaissir autour d'elle, comme si la forêt avait arrêté de respirer. Après quelques minutes, le sentier débouche sur le site de la scierie. Ici aussi tout est silencieux, figé. Seul le nuage de fumée gris sombre qui s'échappe de l'incinérateur à copeaux, que les ouvriers du bois appellent *wigwam burner*, trouble l'aspect solennel du lieu.

Susan s'approche lentement de la structure imposante en tôle rongée par la rouille et coiffée d'un cône grillagé d'où l'épaisse fumée se dégage. Au pied de la tour, elle remarque que ce n'est pas une odeur de bois brûlé qui émane du brasier. Susan se sent alors soudainement envahie d'une terreur sourde, primitive. Elle n'a pas la force d'ouvrir la porte du brûleur. Aucun braconnier n'irait aussi loin pour faire disparaître les traces de ses méfaits, mais Susan sait qu'elle ne peut pas courir le risque de trouver autre chose que le cadavre d'un ours ou d'un cerf à l'intérieur de l'incinérateur.

En courant sur la *trail* pour revenir à son véhicule, Susan est saisie par l'étendue des hypothèses monstrueuses qui s'offrent à elle. Elle rejoint le quatre-roues à bout de souffle, au moment où une fourgonnette blanche passe sur l'autoroute. Aussitôt, elle s'empare de son émetteur radio et règle la fréquence sur celle de la station de police. C'est la première fois qu'elle l'utilise pour contacter les autorités.

*

Susan roule vers le parc en longeant l'autoroute 16, plusieurs heures après l'arrivée des policiers sur le site de la scierie. On lui a posé beaucoup de questions auxquelles elle n'avait pas de réponses. L'un des policiers lui a rappelé le surnom donné à cette route, qu'elle avait entendu aux nouvelles il y a quelques années : « The Highway of Tears ». Depuis plus de trente ans, une vingtaine de femmes et de filles avaient disparu aux alentours de la 16, entre les villes de Prince George et de Prince Rupert. Aucune des enquêtes n'a été résolue. Même si le parc de Prudhomme Lake repose aux abords de la route, c'est la première fois que Susan se trouve impliquée dans une de ces histoires qui n'arrivera probablement jamais à son dénouement.

La pluie a complètement cessé, même la bruine a disparu. Quelques timides rayons de soleil commencent à percer les nuages. En passant devant l'unique site occupé, elle voit la famille qui se prépare pour le repas du soir, visiblement ragaillardie par ce semblant de beau temps. Les deux garçons courent l'un après l'autre avec des bâtons

de bois, faisant mine de se battre en duel. Un portrait de famille idéale. Le père salue Susan au moment où elle passe devant eux. Elle s'efforce de sourire elle aussi et de leur envoyer la main. Une fois rentrée dans sa cabane, Susan se rend jusqu'au poêle pour le nourrir d'une nouvelle bûche, par habitude. En ouvrant la porte en fonte de la fournaise, elle aperçoit les quelques braises encore frémissantes entourées de cendres grises. Une frayeur lugubre s'empare d'elle, et la bûche qu'elle tenait lui tombe des mains. Elle se dirige vers la fenêtre. Le soleil teinte de rouge et d'orange le coin de ciel où il commence à se coucher, reflétant sa lumière vive sur le lac. Susan a l'impression que le paysage qui s'offre à elle a pris feu ; que tout le parc brûle devant ses yeux impuissants, dans d'immenses flammes vives qui se déploient de la surface immobile de l'eau jusqu'aux nuages. Elle sent qu'elle étouffe, puis se dépêche d'ouvrir la fenêtre. L'air qui s'infiltré dans la cabane est doux, mais ne parvient pas à calmer le frisson qui s'est déposé sur la nuque de Susan. C'est comme si elle en voulait à ce territoire qu'elle arpente depuis si longtemps. Elle se sent indigne d'habiter là, à Prudhomme Lake, au milieu de cet endroit si beau et si paisible, alors que l'horreur gruge l'espace aux alentours du parc depuis toutes ces années, sans qu'elle y porte attention.

Susan retourne près du poêle pour le vider entièrement de ses cendres, qu'elle entasse dans le seau de métal prévu à cet effet. Demain, elle ira les enterrer dans la forêt, aux pieds d'un grand arbre, pour rendre hommage à la victime qu'elle a découverte aujourd'hui, puis à toutes les autres qui sont venues auparavant. Susan se demande si après ce rituel impromptu elle aura l'impression d'être un peu moins seule.

HORS-PISTE

Herman Smith-Johannsen faisait du ski de fond. Il a fait du ski de fond pendant cent ans. Il avait besoin d'avancer, de découvrir, de défricher le territoire. L'hiver a été son terrain de jeu, il l'a emmené avec lui depuis sa Norvège natale jusqu'en ce Québec adoptif. Il a filé sur la neige, traçant son chemin sur des territoires d'Amérique encore inconnus. Un jour qu'il voyageait dans le nord de l'Ontario, il avait fait la rencontre de Cris qui trappaient en raquettes de babiche. L'un d'entre eux, en voyant cet homme foncer à travers l'hiver sur ses longs skis plus rapidement que ses ancêtres et que lui-même, lui avait donné un nom. Des années plus tard, quand Herman est revenu dans la région, il a constaté que les autochtones avaient adopté les skis pour se déplacer sur la neige. Il avait changé les habitudes millénaires des Cris. On l'avait alors appelé « Jackrabbitt ». Il est mort à l'âge de cent onze ans d'une pneumonie qu'il avait contractée après être sorti de chez lui pour marcher dans la neige par grands froids. À cet âge, ses jambes ne le laissent plus faire du ski de fond, mais il n'avait pas su se détourner de l'hiver qui n'avait jamais cessé de l'appeler.

*

Mårten essaie de se réchauffer. Accroupi sur son grand sac à dos, il s'acharne pour attiser les quelques branches de bois gelé et les feuilles d'écorces de bouleau qu'il a pu trouver. Ses doigts transis continuent de faire tourner la roulette de son briquet, dont la cheminée métallique est devenue brûlante à force de borner la flamme qui s'en échappe. Mais Mårten ne le sait pas. Il ne sent plus rien dans le bout de ses doigts. Il faut qu'il allume ce feu. Dans un peu moins d'une heure, la nuit sera complètement tombée. S'il n'y parvient pas d'ici les prochaines minutes, il ne lui restera plus qu'à se réfugier au fond de son sac de couchage, les mains pressées contre ses fesses. Mais peut-être que ça ne sera pas assez.

Ses doigts sont gelés parce qu'il a eu la mauvaise idée de plonger sa main dans l'eau glacée de la rivière Manouane qu'il suit déjà depuis environ une semaine. Aujourd'hui il s'est coupé sur le tranchant de la main gauche alors qu'il mesurait l'épaisseur de la glace. Son outil a glissé jusque dans le trou qu'il venait de percer à l'aide de son bâton. Le ruban à mesurer commençait à couler et Mårten a enfoncé sa main sans réfléchir dans le trou, l'élargissant et se coupant sur la glace fine. Il est quand même parvenu à rattraper l'outil avant qu'il ne disparaisse pour tout l'hiver au fond de l'eau tellement froide qu'elle semble plus immobile que la glace qui la recouvre. Une couverture qui cache la dépouille d'un noyé, s'imaginait Mårten. Il a laissé sa main dans l'eau quelques secondes pour nettoyer sa blessure fraîche et il n'a pas réussi à se réchauffer depuis. Maintenant sa main droite est pratiquement aussi gelée que la gauche, à force d'attaquer ce maudit briquet qui refuse de coopérer.

Enfin, le coin d'une des écorces de bouleau s'enflamme assez longtemps pour embraser les minuscules branchages arrangés en tipi et posés par-dessus. Avec la plus grande précaution, comme si la petite flamme était aussi fragile qu'un nouveau-né, Mårten la nourrit de son souffle, choisissant avec soin les moments où ajouter de nouvelles branches sur les flammes, pour ne pas étouffer son feu. Tant de choses dépendent de sa réussite à le bâtir. Le temps s'arrête, le visage de Mårten erre à quelques centimètres du brasier encore précaire. Il ne remarque plus à quel point le sol est froid lui aussi sous ses genoux. Le gazon et la terre figés forment une surface rugueuse, parsemée de minuscules vallons et de pics tranchants ; un microcosme qui n'attend que d'être recouvert de neige, remis à niveau, camouflé sous le manteau blanc de l'hiver. Après quelques minutes, le feu semble vouloir se stabiliser, et Mårten se décide enfin à le nourrir d'une des quatre bûches qu'il a réussi à tailler depuis un tronc mort à l'aide de son couteau de poche et de ses pics à glace. Il reste immobile face à son feu un moment, absorbé par la danse des flammes dans le bleu-gris de la nuit tombante, et frottant vigoureusement ses mains ensemble dans la chaleur qui rayonne du brasier. Autour du feu, la forêt est de plus en plus sombre. Il va falloir monter le campement.

Mårten commence à avoir l'habitude. Il érige maintenant son bivouac en un rien de temps. Ce à quoi il a toujours de la difficulté à s'habituer par contre, c'est dormir dans un espace aussi exigu. Il ne peut s'empêcher de s'imaginer coincé à l'intérieur d'un cercueil ; il en vient même parfois à s'éveiller en sursaut, avec l'impression insoutenable de suffoquer, comme s'il n'y avait plus d'air à l'intérieur de la tente. Mårten a beau savoir que le tissu du bivouac a cette teinte foncée afin de mieux garder la chaleur à l'intérieur de l'abri, il s'empresse d'ouvrir la fermeture éclair de la tente dès qu'il se réveille au petit matin. Quitte à laisser l'atmosphère glacée gifler son visage, il se sent à chaque fois soulagé de respirer l'air du dehors. Après avoir installé son matelas thermique et déroulé son épais sac de couchage sur le sol du bivouac, Mårten retourne vers son bagage pour y saisir un sachet de nourriture déshydratée. Riz au bœuf ce soir. Ça ne fait pas une grande différence. Il a surtout hâte à sa tasse d'eau chaude, son dessert.

Une par une, les bûches disparaissent dans le feu et réchauffent le corps de Mårten. Il a aussi fait bouillir un peu d'eau glacée de la rivière, recueillie près de la berge. Le liquide avive ses entrailles. Lorsqu'il dépose la dernière bûche sur le tapis de braises incandescentes, la nuit est déjà bien installée. Et comme les étoiles scintillent, Mårten suppose qu'il fera soleil demain, comme son père avait l'habitude de dire. Avant de glisser dans son sarcophage, Mårten enfonce l'extrémité de ses lames de patins dans le sol gelé, pour être sûr de les retrouver le lendemain.

*

C'est la fraîcheur de son propre souffle qui réveille Mårten. Le plafond du bivouac, à quelques centimètres au-dessus de son visage, est constellé de gouttelettes presque aussi froides que la glace. Au cours de la nuit, l'air tiède qui s'est échappé de son corps a créé de la condensation à l'intérieur de l'abri, et avec le petit matin les gouttes ont fini par se détacher et atterrir sur le nez de Mårten, sur la seule partie de son corps qui n'est pas emmitouflée dans des couches de tissus chauds.

Les bottes se réchauffent graduellement autour du brûleur au butane qui chante doucement les promesses d'une tasse de thé. Le campement est rangé : sac de couchage, matelas et bivouac ont retrouvé leur place dans le grand sac d'expédition, seules demeurent les lames plantées dans le sol, comme des fleurs fanées de fin d'automne. Mårten s'apprête à repartir. Il va continuer à arpenter la rivière Manouane et ses affluents en route vers le sud, avant qu'il ne fasse trop froid. Ici, la neige se fait encore attendre, heureusement. Il semblerait que Mårten dispose d'encore quelques semaines pour terminer son périple, avant que celui-ci ne se transforme en une course contre les éléments.

Près de la berge, Mårten descend pas à pas vers la rivière gelée en prenant soin de ne pas heurter les branches dénudées des arbres avec le bâton qui dépasse de son sac à dos, plusieurs pieds au-dessus de sa tête. Aux abords de la glace, il fixe les longues lames de patin sous ses bottes, s'arme de son bâton qu'il coince sous son aisselle gauche, et s'assure que la cordelette qu'il a attachée à son ruban à mesurer la veille est bien serrée autour de son poignet. Ses pieds commencent à s'engourdir, c'est l'heure de se mettre en route.

À chaque coup de patin qu'il donne, Mårten sent la glace noire craqueler sous ses lames. Dans son sillage, des lignes blanches et bien droites forment une série de V. Après son passage, il sait que la glace continue de se fissurer presque imperceptiblement. Le premier jour de l'expédition, Mårten avait pris le temps d'observer le phénomène, fasciné de voir se dessiner derrière lui ce réseau de lignes semblable à des éclairs. Les traces marquaient la mince couche de glace noire comme pour lui rappeler à quel point ce qui le sépare de l'eau est fragile et éphémère. En inspectant plus attentivement les traits, il n'avait pas pu s'empêcher de penser aux fractals, le sujet de la maîtrise en mathématiques qu'il avait complétée il y a déjà une quinzaine d'années. Il n'avait pas souvent eu l'occasion d'y réfléchir après ses études, le concept étant un peu trop compliqué à enseigner à des jeunes du secondaire. Mårten

revoit brièvement l'expression sur le visage de ses collègues lorsqu'il leur a annoncé qu'il allait profiter de sa sabbatique pour faire du patin nordique en Haute-Mauricie, au beau milieu de nulle part.

Le ciel est clair et Mårten a tôt fait de se réchauffer, si bien qu'il choisit de s'arrêter un instant pour retirer ses gants et son cache-cou. Il a appris à ses dépens qu'avoir les mains et le visage frais et secs valait mieux que de laisser une couche de sueur refroidir sur la peau humide, enroulée dans des vêtements trempés. Il en profite pour vérifier l'épaisseur de la glace. D'un coup sec, Mårten perce la surface gelée de la pointe métallique de son bâton avant de se pencher pour mesurer. Un pouce et cinq huitièmes : c'est amplement assez pour continuer.

Alors qu'il se remet en route, Mårten remarque qu'il n'y a pratiquement pas de vent. La forêt qui l'entoure semble aussi figée que la rivière sur laquelle il glisse. Seul le craquement de la glace sombre qui se fissure sous ses lames vient troubler le calme des lieux. Il patine gracieusement, prenant soin d'éviter les rochers et les troncs. Il faut alors tenter de passer en plein centre, entre l'obstacle qui transperce la glace et la rive la plus éloignée de celui-ci ; c'est là où la surface est la plus solide. À présent, Mårten a assez l'habitude pour ne plus trop y penser. Il se laisse bercer par les remous à peine perceptibles de la glace sous son poids et par le son surréel des ondes voyageant entre la mince couche de glace et l'eau, qui résonne jusque dans la forêt immobile. Au début de son périple, il avait eu l'étrange impression d'avancer sur un drap tendu entre deux rivages. Le soleil adoucit l'air ambiant, et les nuages de vapeur qui s'échappent de sa bouche donnent à Mårten l'impression d'être une locomotive filant sur la rivière.

*

Le père de Mårten termine d'apposer la cire en dessous des deux paires de skis de bois foncé. Les conditions sont excellentes ; une bonne bordée est tombée durant toute la nuit, et il ne fait pas trop froid. La neige est douce, un peu tapée par le vent qui souffle

doucement, et les flocons posés en surface n'ont pas encore eu le temps de se cristalliser, de former cette mince croûte givrée si épuisante à manœuvrer, même avec des skis proprement fartés.

C'est la première sortie de la saison, peu de temps avant les vacances de Noël. Le père de Mårten n'a pas souvent l'occasion d'emmener son fils skier ; il est très occupé par son emploi. Il travaille comme météorologue pour Environnement Canada. Alors qu'ils habitaient encore en Suède, il était professeur en climatologie à l'Université de Stockholm. La chaire à laquelle il était affilié étudiait déjà à l'époque l'impact de l'activité humaine sur le climat. Les souvenirs de Mårten sur la Suède sont très flous, il n'avait que quatre ans quand la famille s'est installée au Québec. Dans quelques mois il entre au secondaire, et à chaque année il lui semble que la neige arrive de plus en plus tard. Mårten se demande si d'ici peu, le moment de la première sortie de ski viendra après les vacances de Noël. Mais à cet instant, tout ça a peu d'importance. C'est une journée parfaite et Mårten, en cette rare occasion où il se retrouve seul avec son père, se sent privilégié.

Chaussés de leurs skis, les deux fondeurs se dirigent vers l'entrée du sentier. Le père de Mårten lui a raconté que ce réseau de pistes de ski de fond avait été établi il y a une cinquantaine d'années par un homme venu de Norvège. C'est à lui qu'on doit la plupart des sentiers de ski hors-piste du Québec et du Nord-est des États-Unis. Mårten lui en est reconnaissant. Au moment où ils s'apprêtent à se laisser glisser au bas de la butte qui descend vers la forêt, une voix glaciale les interpelle.

– C'est une propriété privée. On ne laisse plus les gens passer.

Ici, près du village, les sentiers débouchent sur les routes secondaires et traversent sur quelques dizaines de mètres des terrains où se sont construits récemment des chalets, bien après que les pistes aient été créées. Il y a longtemps, les villages des alentours étaient peuplés de gens venus travailler en forêt, dans l'industrie alors prospère du bois,

mais maintenant ce sont surtout des citadins qui viennent profiter de la nature dans leur résidence secondaire à l'aspect rustique, mais tout de même très confortable. Ils quittent la ville dans leurs grosses voitures pour le temps des fêtes, et puis l'été pour les vacances. Une femme et un homme, plus jeunes que les parents de Mårten, se tiennent sur le perron du chalet le plus proche. Ils portent des pulls assortis en gros lainage blanc et leurs corps sont crispés, les mains enfouies sous leurs aisselles. Ils ont l'air transis par le froid. Pourtant Mårten trouve qu'il fait plutôt chaud ; lui et son père ne portent que des coupe-vent légers, pour ne pas trop suer dans les montées.

– Je vous demande pardon ?

– On ne veut plus que des skieurs traversent notre terrain. C'est tout.

Le père de Mårten se dirige vers le bas des marches de bois qui mènent au perron, puis tente d'expliquer à la femme et à l'homme l'histoire derrière les chemins qui traversent leur terrain sur quelques mètres, mais ils ne veulent rien entendre. Ils menacent d'appeler la police si le père de Mårten refuse de les écouter. Ils parlent d'un ton tranchant, avec un accent venu du vieux continent, mais pas mal plus au sud que la Scandinavie. La porte de la maison claque ensuite aussi sèchement que les paroles du couple de Français, laissant Mårten et son père seuls avec leur désarroi.

– Ce n'est pas grave, on va au centre récréatif du village. Il y a des pistes de ski qui partent de là-bas aussi.

Le français de son père porte encore les traces de sa langue natale, sous la forme d'un accent prononcé. Mårten, lui, ne parle plus le suédois. Il n'ose pas lui répondre que ces pistes-là sont sur du terrain plat, et majoritairement arpentées par le type de fondeurs vêtus de combinaisons moulantes, qui pratiquent le pas de patin avec leurs skis minces en fibre de verre. Les skis de Mårten et de son père sont larges, avec des carres, et faits de bois. Il se contente de lui sourire, tentant du mieux qu'il peut de cacher sa déception. Le sourire que son père lui rend est aussi malhabile que le sien.

*

Mårten est de retour dans son étroit bivouac, l'éclat de la pleine lune traversant à peine le tissu épais de l'abri. Il ne sait pas trop pourquoi ce souvenir vieux de plus de trente ans reste aussi vif dans sa mémoire. Les années suivantes, son père avait réussi à trouver un autre passage pour rejoindre le réseau de pistes ondulant vers les petites montagnes enneigées, au-delà des villages. Mais Mårten n'était pas parvenu à se débarrasser du sentiment de culpabilité qui l'avait envahi cette journée-là, comme si c'était pour lui offrir ces escapades que son père avait dû subir les remontrances du couple aux chandails blancs. Depuis, à chaque sortie en ski, Mårten a toujours l'impression qu'il parcourt des sentiers interdits, qu'il n'a pas le droit d'être là, sur ces pistes défrichées il y a si longtemps par un aventurier oublié des gens qui y habitaient. Il est resté reconnaissant de la compagnie silencieuse de son père, mais le sentiment de posséder un secret partagé d'eux seuls a disparu.

Au moins, il est sûr que personne n'a encore arpenté en patin nordique la rivière Manouane. Sans doute que canotiers et kayakistes la parcourent par endroits en été. Mais ces jours-ci il n'y a personne. Même les bêtes semblent avoir disparu. L'eau emprisonnée sous la glace fraîche ne leur sera d'aucun secours d'ici au printemps, et les ours doivent tous hiberner à présent.

Au prix d'un effort surhumain, Mårten s'extirpe de la chaleur de son sac de couchage, cédant finalement à l'appel de la nature. Il sait qu'il ne pourra pas s'endormir la vessie aussi pleine. Il fait si froid qu'il prend à peine le temps de lever les yeux au ciel constellé d'étoiles tandis qu'il se soulage. Malgré la pleine lune, la voie lactée est complètement visible, traversant le ciel de bord en bord. Les rayons de lune projettent les ombres noires des arbres nus sur l'herbe, gelée comme une mer froide et immobile. Mårten s'empresse d'aller retrouver le confort de sa minuscule tente et de son sac de couchage encore chaud. Cette fois-ci, il s'endort presque aussitôt.

*

Aujourd'hui le vent s'est levé. Il souffle avec hargne vers le nord, remonte le courant arrêté de la rivière, fouettant Mårten au visage. Par moments, une bourrasque plus intense le fait dévier de la route qu'il a choisie, le poussant vers une rive, une branche ou un rocher, là où la glace risque de céder, de l'entraîner vers le silence. Mårten parvient à éviter les obstacles, redoublant d'efforts pour demeurer sur le bon chemin.

La rivière forme un étrange sentier, plus large qu'une piste de ski nordique, mais bien plus hasardeuse à parcourir chaussé de patins. Les raquettes et les skis aident à répartir le poids de la personne qui les porte, afin qu'elle puisse manœuvrer sur la neige sans s'enfoncer. Et même en cas de chute, il est plus facile de s'extirper d'un trou de neige profond jusqu'à la taille que de sortir d'une rivière glacée. Quand le froid assaille tout le corps comme de minuscules lames de rasoir, il embrouille le cerveau au point qu'il ne puisse plus fournir d'effort pour retrouver le trou dans la glace, seul portail vers la survie.

L'insistance du vent rappelle à Mårten la méchanceté de certaines montées abruptes sur les montagnes enneigées, surtout avec le mauvais fart appliqué. Choisir la cire inappropriée peut s'avérer une erreur lourde de conséquences. Le ski recule un peu à chaque pas, ne parvenant pas à mordre convenablement dans la neige, soit trop chaude, trop froide, trop humide ou trop givrée. Les peuples du Nord ont de meilleurs termes pour décrire les différents états de la neige que les hommes tentent de conquérir, que ce soit avec des skis ou des raquettes. Mais Mårten ne se souvient plus des mots en suédois, et il ne connaît ni langue atikamekw, qu'on parle sur ce territoire, ni l'inuktitut et son vaste lexique de la neige et de la glace. Il réalise qu'il est aussi frustrant de voir le vent violent forcer les lames de ses patins à reculer sur la surface gelée de la rivière que de sentir ses skis de bois glisser vers l'arrière, descendre une côte qu'il s'acharne à gravir. Il sait que la rivière est sur le plat, mais il jurerait être en train de grimper à ski une pente sans fin.

Éreinté, Mårten aperçoit une petite plage de galets qui remonte vers la forêt. L'espace est enclavé entre un gros rocher et un escarpement de quelques pieds de hauteur, ce qui crée une sorte de refuge contre le vent. Mårten avance prudemment vers la rive. Il retire les lames de sous ses bottes pour ne pas les user sur les pierres et s'installe dos contre la roche pour reprendre son souffle. La seule carte qu'il a emportée est une carte nautique de la rivière Manouane et de ses affluents. Cette rivière qui est devenue pour lui un chemin à suivre s'étend sur plus de quatre cents kilomètres, et certains des cours d'eau qui s'y jettent sont assez larges pour que Mårten se trompe et quitte le sentier gelé vers une autre *trail* de glace, qui le mènera dieu sait où. Sa boussole l'aide à garder le cap vers le sud, et il marque sur la carte chaque soir l'endroit où il monte son camp, se repérant grâce à la manière dont la rivière serpente, et à quelques particularités du territoire qui lui permettent d'identifier telle ou telle berge.

D'après ses calculs, il ne doit pas avoir parcouru plus d'une dizaine de kilomètres aujourd'hui. Le vent ne semble pas vouloir faiblir, parvenant à s'immiscer dans l'ancre où Mårten s'est mis à l'abri. Le ciel se couvre de plus en plus, et l'après-midi est déjà bien entamé. Sur la carte, pas très loin de l'endroit où il croit s'être arrêté, Mårten remarque que la rivière s'élargit rapidement en un genre de petit lac, avec, en son centre, une île. Le vent doit sans doute souffler encore plus violemment sur une surface découverte, mais en revanche les îles font généralement des emplacements sécuritaires pour camper. Après avoir rangé sa carte dans l'une des pochettes de son grand sac, Mårten se remet péniblement en route.

L'île est parfaite. L'atteindre n'aura pas été sans peine, mais elle est bordée de grands sapins tendus les uns contre les autres, protégeant ainsi en son centre une toute petite clairière où Mårten érige sa tente, relativement à l'abri. La journée a été rude, mais la promesse d'une boisson chaude et d'une nuit confortable lui redonne la force d'affronter le lendemain.

Les jours qui suivent, le vent reprend son calme, et Mårten parvient à couvrir des bonnes distances, parcourant plus de kilomètres qu'il ne l'espérait. Ce soir il mange un couscous. Voir sa réserve de nourriture déshydratée diminuer autant l'inquiète un peu, mais le soulage à la fois. Moins de poids à transporter pour la suite. Après chaque repas, les emballages d'aluminium et de plastique disparaissent en un instant dans la chaleur du feu teintant les flammes jaunes d'éclats verts. De minuscules aurores boréales. Il n'a maintenant plus aucune difficulté à allumer son feu, gagné par la force de l'habitude. Tout semble faire désormais partie d'une routine que Mårten suit sans se poser de question. Il file avec entrain sur la glace qui paraît de plus en plus solide. Elle s'épaissit sous l'effet du froid à chaque jour plus insistant.

Ces derniers temps, des flocons de neige épars se sont mis à tomber très lentement, pour disparaître aussitôt sur le sol gelé, évoquant chez Mårten d'autres souvenirs d'enfance. Depuis longtemps, il associe ces premières neiges éphémères à une sorte de magie, comme si les flocons étaient si lents qu'ils en devenaient complètement immobiles, suspendus dans l'air glacé telles les étoiles accrochées au manteau de la nuit. La vue du phénomène engendre chez lui comme une bouffée de plénitude ; celui-ci avait l'habitude d'annoncer la venue des sorties de ski de fond et des jeux de neige.

Ce soir encore, tandis que l'obscurité s'installe doucement, teintant le campement d'un filtre gris et bleu, de timides flocons descendent vers l'herbe gelée, puis s'y effacent. Mårten a monté son bivouac aux pieds d'un grand chêne se tenant à l'écart des conifères qui l'entourent. Avant de s'engouffrer dans son minuscule abri, Mårten prend un moment pour contempler l'arbre. Ses branches dénudées et noires se découpent à peine sur le ciel de plus en plus sombre, comme de longs doigts désarticulés. Son large tronc se sépare en deux, puis se scinde encore et encore en une centaine de branches et de rameaux. Mårten se dit qu'un arbre suit d'une certaine manière les règles de la géométrie fractale. Il n'avait jamais fait le lien, alors que ça lui semble si évident en cet instant. Derrière lui, les braises de son feu luisent encore de leur éclat ardent. Il ne se

donne plus la peine d'éteindre complètement le brasier le soir avant de se coucher. Il se contente d'attendre que les flammes aient disparu, puis il laisse les braises mourir d'elles-mêmes. Par ce froid, il est impossible qu'un grand incendie se déclenche.

Un bruit sec sort Mårten de son sommeil. C'est comme si une bête sauvage tapotait sur les parois de la tente. Instinctivement, il frappe de ses mains toute la surface du bivouac pour faire fuir l'animal. Mårten tend l'oreille ; le bruit n'a pas cessé. De toute évidence il s'est trompé sur son origine. Peut-être que ce n'est qu'un rongeur affamé à la recherche des restes de son maigre repas, ou qui gratte désespérément le sol dans l'espoir de déterrer une noix. Le tapotement continue, selon un rythme étrangement régulier, comme si quelqu'un battait la mesure avec la précision d'un métronome. Mårten a l'impression que le son encercle son abri et il s' imagine, incrédule, une bande d'écureuils main dans la main tournoyant autour du bivouac dans une étrange danse tirée d'un rituel de sorcellerie. Il se demande s'il ne devrait pas sortir pour vérifier l'origine du bruit, mais au même moment le vent se met à souffler avec force, et le confort de son nid l'emporte sur sa curiosité. Maintenant la surprise passée, Mårten se dit que son esprit fatigué lui joue un tour. Sans doute que le bruit n'est pas aussi saccadé qu'il le percevait. D'ailleurs le son semble s'éloigner peu à peu. Oui, ça devait être simplement un petit animal, se convainc-t-il avant de se rendormir.

*

La fermeture éclair de la tente s'ouvre avec difficulté ce matin. Quand Mårten réussit enfin à émerger de son cocon, il découvre autour de lui un monde transformé, d'un blanc aveuglant. Le bivouac est recouvert de neige, lui rappelant la chrysalide dans laquelle la chenille s'enveloppe avant de devenir papillon. Sauf que Mårten ne s'est pas métamorphosé. C'est la forêt qui a complètement changé. Et la rivière a disparu.

La neige atteint le haut des mollets de Mårten alors qu'il se dirige, lames aux pieds, vers le bas de la pente qui mène à la rivière ensevelie, devenue une longue vallée qui

scinde en deux la forêt dense. Une légère brise fait tournoyer en volutes la neige fraîche au sommet de la bordée formant quelques timides dunes blanches, à peine perceptibles dans la clarté éblouissante. Le ciel est recouvert de nuages aussi blancs que la neige ; seuls les arbres se détachent clairement dans ce paysage nouveau, indompté. Mårten tente de donner quelques coups de patin à travers l'épaisse couche de neige, mais l'entreprise s'avère aussi inefficace que s'il essayait d'abattre un séquoia armé d'un couteau de poche. Au loin, là où la rivière cachée continue sa route, l'horizon se brouille en un flou indistinct.

Il ne neige plus, mais Mårten peine à voir plus loin qu'une vingtaine de mètres. Il se dit qu'il pourrait tout de même parvenir à parcourir le chemin dessiné par la rivière, s'il le fallait, en suivant la ligne dénuée d'arbres vers le sud. Difficile par contre, pense Mårten, de s'assurer que la glace est assez épaisse pour soutenir son poids dans ces conditions. Il retourne à son campement puis récupère la carte nautique. L'automne est encore assez jeune. Sans doute que cette première chute de neige, si abondante même loin au nord, est inhabituelle et qu'elle aura tôt fait de fondre pour permettre à Mårten de poursuivre sa route en sécurité. Il décide d'attendre quelques jours, le temps que la neige disparaisse, avant de repartir.

Alors qu'il s'affaire à préparer un thé à l'aide du réchaud au butane, Mårten se demande comment il a pu ne pas voir, dans l'air des jours précédents, l'annonce d'une bordée de neige, comme son père lui a appris à faire il y a longtemps. La météorologie est une science inexacte, voilà comment. Il repense tout de même aux bruits étranges de la nuit passée, et se dit que, finalement, ceux-ci provenaient peut-être de trolls malfaisants venus de son pays natal pour lui jeter un sort.

*

Les réserves de nourriture diminuent rapidement. Cela fait trois jours que Mårten s'est résigné à se rationner davantage, séparant chaque repas en plusieurs portions afin de

les faire durer plus longtemps. Il a bien essayé de poser quelques collets avec la corde dont il dispose dans l'espoir de capturer un lapin, mais il n'a jamais été un grand chasseur. Ses connaissances en la matière sont rudimentaires.

Voilà plus d'une semaine qu'il est coincé au même emplacement. La neige refuse de fondre; même qu'une nouvelle bordée s'est ajoutée à la première, scellant davantage la glace sous son poids. Elle devient plus dense de jour en jour, interdisant à Mårten son accès. Pourtant, la rivière reste le seul sentier qu'il lui est possible de suivre. Pour lutter contre le froid, il a érigé un muret de neige autour du bivouac. L'effet isolant rend les nuits un peu plus confortables. Le plus difficile est sans doute d'alimenter son feu quotidien. Il s'est tant acharné sur son briquet que celui-ci a fini par se vider de tout son gaz. Heureusement, la pierre qui lui sert à affûter ses lames de patins produit des étincelles lorsqu'il la frappe contre un caillou. Il lui a fallu plusieurs heures avant de maîtriser la technique, mais Mårten parvient maintenant à produire des tisons sans trop de difficulté. C'est le bois mort, rendu humide par l'accumulation de neige, qu'il peine à faire brûler. Les flammes ne restent plus vives bien longtemps. Elles s'éteignent sans cesse dans un sifflement sourd et produisent de grandes bouffées de fumée blanche. Mårten passe de longues minutes chaque soir à tenter d'entretenir un brasier tiède, comme mort-né. Il ne sait pas trop pourquoi il s'obstine ainsi. Il peut encore faire chauffer ses repas ou son eau à l'aide du brûleur, qui lui procure assez de chaleur pour être confortable avant d'aller au lit. Sans doute est-ce simplement par habitude. Souffler à pleins poumons sur les braises timides lui donne l'impression d'avoir une tâche à accomplir et l'empêche de céder à l'inquiétude qui le gagne un peu plus chaque jour.

*

Mårten fourre les lames de patins dans son grand sac, près de la carte nautique, dans l'espoir que ces objets lui seront bientôt à nouveau utiles. C'est décidé : il repart à pied. Le soleil brille aujourd'hui, la neige vierge resplendit sous son éclat comme des millions de minuscules fragments de verre. Mårten jette un dernier regard sur le grand

chêne au pied duquel il a dormi toutes ces nuits. Ses longues branches tordues et son emplacement solitaire donnent véritablement à l'endroit l'impression de sortir d'une vieille légende. À seconde vue, il lui paraît évident que des choses étranges peuvent se produire ici.

Il avance avec une lenteur impossible. À chaque pas, il lui faut soulever la jambe au-delà de la neige, avant de la renfoncer encore de deux pieds. La rivière est assez facile à suivre cependant ; les arbres tassés les uns contre les autres continuent de l'encadrer, suivant ses ondulations toujours vers le sud, vers un éventuel camp de chasse ou même un lac entouré de chalets où Mårten serait heureux de voir apparaître, sur les perrons, des gens habillés de gilets de laine blanche. Par endroits, les bouleaux et les épinettes s'écartent d'un côté ou de l'autre, indiquant la fin d'une autre rivière, plus petite, qui se jette dans la Manouane. Ces ouvertures lui rappellent les innombrables sentiers qui se détachent des chemins forestiers et qui ne figurent sur aucune carte. Ces pistes-là ne mènent nulle part. Mårten doit rester vigilant pour ne pas s'écarter de sa route et se retrouver au bout d'une de ces rivières invisibles.

La journée s'écoule lentement. Mårten donnerait n'importe quoi pour avoir sous la main une paire de skis de fond, ou même des raquettes. Au bout de longues heures, il jette un œil sur la carte et tente d'identifier l'endroit où il se trouve. D'après ses calculs, il est à environ six kilomètres du campement de la nuit dernière, là où un coude envoie la rivière vers l'est avant de bifurquer à nouveau vers le sud. Six maigres kilomètres, alors qu'il en franchit normalement vingt-cinq par jour en moyenne. Sa peau constellée de gouttes de sueur commence à le refroidir. Mårten observe le soleil glisser lentement vers la cime des pins derrière lui. Il doit s'arrêter. Faire un feu. Se réchauffer. Se nourrir. Récupérer assez de forces pour continuer à avancer demain.

*

Près de l'endroit où Mårten a dressé son bivouac, un ruisseau assez escarpé se jette

dans la Manouane. Son eau n'est pas encore gelée, et le son de la petite cascade étouffée par la neige parvient aux oreilles de Mårten, couché sur le dos dans son abri. Il repense aux voyages de pêche à la mouche, où son père lui montrait patiemment à appâter les truites cachées dans les fosses au pied des rapides. La dernière fois que Mårten lui a rendu visite, son père l'avait confondu avec un ancien collègue. Il s'était mis à lui parler en suédois, pour ensuite lui demander quelle mouche serait la plus efficace sur de la neige fraîche et mouillée, et puis quel fard il devrait appliquer sur sa soie à cette heure de la journée pour avoir une chance d'attraper beaucoup de poissons. Depuis que la maladie avait commencé à ronger la mémoire de son père, le français s'était presque complètement effacé de son esprit, et Mårten avait de plus en plus de difficulté à le comprendre. Il avait du mal à s'expliquer pourquoi, mais il avait entrepris cette expédition dans l'espoir de raviver quelque chose chez son père. Il voulait défricher un territoire, comme ce fondeur norvégien dont son père lui avait parlé avec admiration il y a toutes ces années, et qui avait ouvert tant de pistes sur ses skis de bois dans les collines enneigées de l'Amérique. Mårten voulait raconter ce périple à son père, partager avec lui cette aventure pour faire éclore dans ses souvenirs quelque chose qui y serait enfoui et qui pourrait le ramener près de Mårten. Avant la fin.

*

Aujourd'hui, un blizzard s'est levé, fouettant son visage émacié avec une colère insistante. Mårten doit s'arrêter souvent, le paysage est à peine perceptible. Sur son dos, le grand sac est maintenant très léger, il n'y a plus qu'un seul sachet de nourriture déshydratée. Mårten se dit qu'il peut faire durer ces vivres pendant encore trois ou quatre jours, mais il est de moins en moins sûr de l'endroit où il s'arrête à chaque soir. C'est comme si la carte se moquait de lui ; la rivière est devenue une longue ligne droite de plusieurs dizaines de kilomètres. Aucun signe pour lui indiquer son progrès. Peut-être que c'est mieux ainsi. Tout lui semble pareil. Qu'il fasse beau ou qu'il neige, il a de moins en moins l'impression d'avancer.

Vers le milieu de la journée, la rivière débouche sur un grand lac. L'étendue d'eau est introuvable à l'endroit où il croit être rendu sur la carte. La neige tombe maintenant avec un peu moins de violence, et Mårten parvient à distinguer les contours du lac bordé de grandes collines qui s'entassent les unes sur les autres. Aussitôt il remarque que quelque chose a changé. Les montagnes sont presque nues, parsemées çà et là de quelques arbres noirs et solitaires. Le paysage a un aspect irréel, comme s'il était sorti d'une peinture et ne pouvait appartenir au monde tangible. Et pourtant il est là, indiquant sans contredit qu'un incendie de forêt a fait rage par ici, rasant presque tout sur son passage, ne laissant que ces troncs morts, mais encore debout dans cette scène désolée. Des tombes isolées les unes des autres. Mårten cherche en vain du regard l'endroit à l'autre bout du lac où la rivière pourrait continuer, mais chacune des vallées qui l'entourent pourrait l'abriter maintenant que les arbres ne sont plus là pour montrer le chemin à suivre. Peut-être même qu'aucune rivière ne poursuit sa route de l'autre côté, peut-être que la piste que Mårten suivait n'est plus du tout la rivière Manouane. Depuis combien de temps s'est-il égaré ? Il n'a aucune idée du lac sur lequel il peut se trouver alors qu'il cherche avec frénésie sur la carte. Il y en a des dizaines autour de l'emplacement où il pense se tenir. Quelque chose de très froid se dépose alors au fond de lui, comme un coup de vent sec qui apporte un frisson dans la nuque. Un sentiment très semblable s'était emparé de son corps au moment où son père lui avait annoncé qu'il était malade.

Mårten saisit une poignée de neige et observe les flocons de près. Leur forme se déplie sans cesse sur elle-même, comme les branches des arbres qui se scindent, les bras innombrables de la rivière, les éclairs qui fendent la nuit et les failles que ses lames impriment dans la glace noire. Même les montagnes enserrées autour du lac cherchent à se diviser, infiniment. Tout autour de Mårten, les fractals se déploient, se multiplient depuis toujours dans ce paysage singulier, lui rappelant qu'au fond, rien ne finit jamais. Les pistes de ski défrichées par Herman Smith-Johannsen se révèlent chaque année aux fondeurs qui s'aventurent dans la neige et qui continuent de tracer de leurs skis la

mémoire et l'héritage du pionnier. Tout comme les souvenirs égarés du père de Mårten perdurent dans l'esprit de son fils, et y resteront gravés même lorsqu'il sera parti.

Maintenant il doit retrouver son chemin. De l'autre côté du lac, le sommet de la plus haute montagne offre une bonne vue des alentours. Si de là-haut Mårten ne parvient toujours pas à repérer la rivière Manouane, il pourra certainement déterminer où il se trouve sur sa carte. Peut-être même verra-t-il une route forestière, traversée par quelque grand camion entraînant dans son sillage une traînée de poussière blanche et froide.

Dans sa hâte, Mårten oublie que la neige est encore jeune, de même que ce qu'elle cache à la surface du lac. Il ne prend pas la précaution de contourner l'étendue immaculée près des rives, là où l'eau est peu profonde. Il oublie même le grand bâton accroché dans son dos, qui lui permettrait au moins de vérifier l'épaisseur de la glace, alors qu'il marche à grands pas vers le centre du lac. Il veut arriver de l'autre côté le plus vite possible. Le bruit de la glace qui craque sous son poids est presque complètement étouffé par l'épaisse couche de neige. Un trou se forme, qui aura bientôt disparu sous la prochaine bordée.

NU-PIEDS

Une lueur blanche et morne, hachurée par les lattes entrouvertes du store, se dépose doucement sur son visage. Réveillée par l'éclat de cette lumière sans chaleur, Jeanne jette ses couvertures de l'autre côté du lit, comme quelqu'un qui tournerait un peu trop violemment la première page d'un livre. Elle s'assoit sur le bord du matelas, ses pieds flottant dans le vide, à quelques centimètres du plancher. Elle reste immobile un long moment, comme si elle hésitait à détruire un univers qui serait contenu dans cet espace entre le sol et son corps. Quand enfin Jeanne se sent prête, c'est avec une cérémonie digne d'un rituel sacré qu'elle appose ses pieds sur la surface en linoléum. Le plancher est si froid qu'une onde de choc la traverse des talons à la nuque.

Jeanne se dirige vers la fenêtre et écarte deux lattes du store. Le temps est gris. De l'autre côté de la cour, le haut des arbres plie doucement sous la brise. Malgré le froid qui continue de gagner son corps engourdi, elle entrouvre la fenêtre de quelques centimètres. L'air du dehors amène avec lui un parfum de terre mouillée et de feuilles stagnantes. Jeanne accueille en elle ces odeurs. En quelques minutes, une couche de fraîcheur vient se déposer sur les meubles, les tapis et les murs. Revigorée par l'air vif et froid, Jeanne s'habille. Elle se prépare à sortir et à affronter ce qu'il y a dehors.

Les planches du petit escalier sont encore humides des pluies des derniers jours sous ses pieds nus. Elle avance posément sur le chemin de gravier, presque insensible aux cailloux qui écorcheraient des pieds moins cornés que les siens. Après quelques minutes de marche, Jeanne atteint l'endroit où la route scinde une mince *trail*, à peine visible entre les hautes herbes jaunes. Seul un œil entraîné tel que le sien sait voir que quelques mètres plus loin, des deux côtés du chemin, les ouvertures sombres entre les arbres traversent avec assurance ces régions sauvages et permettent à ceux qui s'y aventurent d'éviter de trop s'égarer.

Perdue dans ses pensées, elle sursaute au son d'une voix qui la salue. Jeanne n'a entendu personne approcher, et les randonneurs ne sont pas reconnus pour être particulièrement silencieux. Ils ont plutôt tendance à avancer en tapageant afin de s'éviter des mauvaises rencontres. Surtout ces temps-ci, alors que les ours commencent à se réveiller.

Un homme se tient au bord du chemin de terre, s'appuyant sur ses bâtons de marche pour reprendre son souffle. Il paraît très jeune ; vingt ans à peine. Il transporte sur son dos un grand sac d'où dépassent un matelas de mousse bleu et des poteaux de tente, solidement attachés sur le côté. Ses vêtements sont sales : des shorts beiges tachés et une longue chemise carrelée qui a sans doute connu des jours meilleurs. Ses souliers sont couverts de boue, séchée par endroits et encore humide à d'autres. Une tuque orange, presque aveuglante, est posée sur ses cheveux gras et une odeur âcre, semblable à du vinaigre, émane de lui. Le jeune homme souffle, des gouttes de sueur perlent sur ses jambes ainsi qu'aux pointes de sa moustache timide. Il sourit.

– Excusez-moi, je voulais pas vous faire peur. Ça fait un petit bout que j'ai pas vu personne sur la *trail*.

– C'est correct.

Ils discutent quelques minutes. Ces échanges sont presque toujours les mêmes. Il parle du temps qu'il fait, de l'état du sentier et des kilomètres à parcourir avant le prochain campement. Jeanne lui indique sur la carte qu'il a sortie de sa poche l'endroit exact où ils se trouvent. Le marcheur pointe ensuite le symbole de tente qui se situe juste à côté de la route de terre.

– J'étais ici la nuit passée. Je pensais me rendre jusque là-bas ce soir, mais c'est quand même dans une vingtaine de kilomètres, dit-il en montrant sur la carte une autre icône de tente, bien plus éloignée. Savez-vous de quoi ça à l'air ?

– C’est un beau *spot*. Le sentier monte pas mal par exemple.

Le jeune homme fixe sa carte, fronçant les sourcils.

– Il y a beaucoup de rochers dans la montée. Quand la *trail* est mouillée ça peut être délicat. T’es mieux de faire attention.

– Ok, merci. Y’a-tu pas mal de chasseurs dans le coin ?

– Quelques-uns. Mais avec ta tuque tu devrais être correct.

– Ah oui, je sais pas ce qui est pire *han* ? Tomber face à face avec un ours ou bien se faire prendre pour un d’eux.

Un silence s’installe. Jeanne n’a visiblement pas besoin de lui expliquer qu’à ce temps-ci de l’année, les ours qui sortent de leur longue hibernation peuvent être tout aussi dangereux qu’un chasseur qui aurait vidé un peu trop de canettes de bière. Le jeune homme lance un regard vers l’endroit où la *trail* s’enfonce dans les bois, puis il plie soigneusement sa carte avant de la remettre dans la poche de poitrine de sa chemise. Son attention s’arrête un instant sur les pieds de Jeanne.

– Bon eh bien, j’y retourne. Merci, ça fait du bien de parler à quelqu’un.

– Bonne route.

Juste avant de disparaître entre les arbres, le marcheur se retourne une dernière fois.

– Vous avez pas froid aux pieds ?

D’un geste vague de la tête, Jeanne indique le bout du chemin de gravier derrière elle. D’ici, on peut voir la surface lisse et métallique de la roulotte réfléchir faiblement la lumière terne de ce matin nuageux.

– J’habite juste là.

*

Jeanne est étendue sur un carré de laine gris au centre de la petite clairière herbeuse qui lui sert de cour arrière. À l'ombre de la roulotte, le petit potager se réveille tranquillement de son long sommeil. Bientôt Jeanne devra s'en occuper. De l'autre côté du jardin, une rangée d'arbustes forme la ligne de front de la forêt dense étalée jusqu'aux collines qui s'étendent encore plus loin. Au bout de leurs tiges, des baies d'argousier se préparent à émerger. À chaque année, Jeanne préfère ne pas toutes les cueillir, comme s'il y avait quelque chose de malsain dans le fait d'épuiser quelque chose de sauvage, qui s'offre tout simplement, sans prix à payer.

Le ciel clair est juste assez constellé de nuages pour accorder aux paupières de Jeanne quelques séances de répit, bien qu'elle accueille avec gratitude les rayons tièdes qui réchauffent la peau de son visage et de ses pieds. Surtout après le temps pluvieux des derniers jours. En caressant le gazon sauvage qui l'entoure, Jeanne remarque avec joie que la moiteur semble enfin avoir quitté les alentours. Alors qu'elle plonge sa main jusqu'à la couche d'humus où s'enfoncent les racines, ses doigts sont accueillis par une terre humide, presque trempée. Le sol s'est enfin réchauffé suffisamment pour se ramollir, libérer de l'état de suspension les semences et les insectes qui recommencent à y grouiller. À l'extrémité de ses doigts, c'est la vie que Jeanne sent fourmiller, et qui entraîne une vague de chaleur dans son corps engourdi.

Alors que Jeanne commence à s'assoupir, bercée par la douceur du printemps, un bourdonnement attire son attention. Il est encore tôt dans la saison pour entendre un battement d'ailes de soie aussi insistant. Les larves de mouches et de maringouins commencent tout juste à se réveiller dans les étangs qui dégèlent lentement, et les mannes ne font pas autant de bruit en volant. Jeanne reconnaît alors le son distinctif du vol d'une libellule. L'insecte flotte juste au-dessus de son visage, à quelques centimètres de hauteur, son long abdomen presque immobile alors que ses ailes battent si vite qu'elles paraissent invisibles. Jeanne l'observe avec intensité, se demandant ce

qui a bien pu la pousser à émerger si tôt. Puis, la libellule se met à zigzaguer dans les airs, avant de se diriger vers l'orée du bois. Jeanne se relève d'un bond, prête à la suivre, peut-être jusqu'à une marre d'eau stagnante où pulluleraient déjà des myriades de larves venant tout juste de se métamorphoser en moucheron.

Au moment de s'engouffrer dans la forêt, Jeanne s'arrête brusquement. L'air entre les arbres encore nus semble complètement immobile ; comme si le vent doux qui caressait jusqu'ici la nuque de Jeanne ne parvenait pas à s'insinuer entre les troncs. Le sol est jonché de feuilles noircies et constellé de monticules de neige sur le point de disparaître. Seules quelques gouttes qui s'écoulent des branches avant de s'écraser doucement sur le tapis de feuilles mortes viennent troubler le silence pesant du bois. Il y a quelque chose qui la retient, qui l'empêche de s'abîmer dans cette forêt encore endormie. Au loin, la libellule virevolte un instant avant de s'enfuir dans l'enchevêtrement d'érables et de bouleaux.

Juste avant de retourner vers sa roulotte, vers ce qui lui est familier, Jeanne aperçoit un tamia rayé qui se tient sur un large tronc étendu à travers la boue et la neige. L'animal porte quelque chose dans sa gueule. Sans doute une graine ou autre nourriture fraîchement découverte par le printemps. Dès qu'il remarque Jeanne, le tamia lâche ce qu'il tenait avant de s'enfuir rapidement pour disparaître entre les branches qui jonchent le sol. Jeanne se met à marcher lentement jusqu'à l'endroit où l'animal a laissé tomber la petite chose. Elle y découvre un minuscule nourrisson rougeâtre, nu et aveugle comme une larve, tremblotant sur les feuilles mortes où sa mère l'a laissé tomber. Jeanne se penche vers le nouveau-né, saisie d'un ardent désir de le ramasser et de le porter à son cœur pour le tenir au chaud. Au bout d'un moment, elle se résigne et se détourne de l'animal. Il est temps de rentrer.

*

Les gouttelettes de pluie tapotent doucement la fenêtre de la roulotte, comme un visiteur timide cherchant à attirer son attention. Jeanne s'appuie sur le dossier de sa chaise en bois, ses pieds nus posés sur la petite table carrée qui fait office de bureau. En soupirant elle réalise que son souffle produit une buée ténue. Le froid persiste ; comme si la pluie n'avait jamais le temps de sécher avant qu'une nouvelle averse ne s'abatte. La terre n'arrive pas à tout absorber, et les couches de froidure humide tardent à se dissiper, continuent de pénétrer la tôle de la roulotte et de se déposer sur le corps de Jeanne. Elle frissonne, puis s'emmitoufle dans l'épaisse couverture de laine grise et rose qui repose sur le dossier de la chaise.

Devant elle, la mouche presque terminée repose au bout de l'étau, derrière une grande loupe montée sur un bras métallique qui permet à Jeanne de voir son travail sous tous ses angles. Autour sont éparpillées des bobines de fil aux couleurs vives, des plumes éclatantes et des petites billes blanches, noires et vertes. Un vieux babillard est suspendu au mur, sur lequel sont entassés une cinquantaine de leurres déjà achevés, accrochés par l'hameçon qui pointe en courbant depuis leur abdomen, comme un étrange dard métallique.

Le battement insistant de la pluie à sa fenêtre commence à l'agacer, puis son estomac se met à grogner. Jeanne se dirige vers l'avant de la roulotte, là où se trouve la cuisine. Elle allume son deux-ronds au propane puis entrouvre la petite fenêtre au-dessus de l'évier. Il faut être prudent avec les douces vapeurs de ces poêles de fortune. L'air qui se glisse dans la roulotte à travers la mince fente dissipe un peu l'odeur de renfermé qui, après toutes ces années, semble incrustée dans les murs, et même à travers la peau de Jeanne. Le froid pénètre jusqu'à la moelle de ses os fatigués. Mis à part les restes de son repas de la veille, il n'y a rien dans le minuscule frigo. Les armoires aussi sont pratiquement vides, et il ne reste plus de bière depuis déjà quelques jours. Le temps est venu de se rendre au village pour faire des provisions. D'ailleurs, elle n'a plus qu'une

mouche à finir de monter avant d'aller les déposer, pour les vendre, au magasin de chasse et pêche.

Pendant que le plat de riz et de fèves réchauffe dans la casserole bosselée, Jeanne retourne s'asseoir à sa table de travail. Elle saisit la paire de petits ciseaux et termine de tailler les quelques plumes trop longues de son dernier appât. Dehors, la pluie a cessé. La lumière qui s'échappe de la fenêtre près du bureau révèle un manteau de brouillard recouvrant le sol, comme la couverture dans laquelle Jeanne est encore enveloppée. Elle songe à cette existence solitaire qu'elle a choisi de poursuivre, avec pour seules compagnes les mouches factices qui s'accumulent peu à peu sur son babillard. Au moins les appâts affichent sans détour leur aiguillon, et seuls les poissons sont assez idiots pour ne pas voir le danger.

Son travail terminé, Jeanne appose la mouche près des autres sur le babillard, dans le petit espace qui lui est destiné. Elle s'affaire alors à ranger dans une vieille boîte de biscuits en métal les fils, plumes et billes éparpillées sur sa table de travail. Ce soir elle pourra y manger son repas, plutôt que de s'écraser sur le fauteuil vert et défraîchi qui lui sert de salon. En allant ranger la boîte dans l'unique placard de sa roulotte, elle arrête son regard sur une autre boîte plus grande, en carton celle-ci, pratiquement ensevelie sous les vêtements entassés au fond du garde-robe. Jeanne reste debout face à son passé pendant un long moment, avant qu'une légère odeur de brûlé ne la ramène au présent. Elle s'empresse de ranger son matériel sur la tablette en haut du placard et se précipite vers la cuisine pour y éteindre le rond.

*

Jean-Luc examine machinalement les mouches. Il sait que le travail de Jeanne est toujours impeccable, mais il doit vérifier quand même. Les allées du magasin sont surtout remplies de carabines et de cartouches, mais dans la petite section consacrée à

la pêche, il y a une rangée réservée pour les artisans locaux. Parmi eux, c'est Jeanne qui fait les plus belles mouches, et Jean-Luc lui garde une place spéciale.

– C'est ben parfait Jeanne. Tu tombes bien, il m'en reste rien qu'une coupe de la dernière *batch*. Pis la saison de la pêche arrive ben assez vite.

– Tant mieux.

Jean-Luc referme la boîte de mouches que Jeanne lui a apportée, puis la range quelque part sous son bureau. Il promet de la rendre disponible aux clients dès cet après-midi. En plus, la section des agrès de pêche a besoin d'être réarrangée. Dès que la chasse à l'ours se termine, la pêche commence. Les gens du coin ne sont pas trop portés sur la pêche. Ce sont surtout des touristes de la ville qui se pressent de réserver les meilleurs lacs pour les deux dernières semaines de mai. Les rivières ici ne regorgent pas de saumons, mais on est assez haut au nord pour qu'il y ait encore pas mal de truite sauvage à attraper. Et les mouches se vendent plutôt bien. Les pêcheurs arrivent déjà tout équipés, la plupart du temps, mais il suffit que leur ligne se brise de manière inattendue ou qu'ils perdent quelques mouches de leurs collections pour qu'ils se décident à redescendre au village et à se ravitailler au Colvert. Et là, Jean-Luc et sa femme leur recommandent toujours les mouches de Jeanne.

Pendant que Jean-Luc finalise ses calculs pour verser sa part à Jeanne, celle-ci arpente les allées du magasin. Elle a déjà songé à se procurer une carabine il y a très longtemps, quand elle a emménagé dans sa roulotte. Puis elle s'est ravisée, réalisant qu'à part quelques marcheurs et les occasionnels *pick-up* et quatre-roues des villageois, peu de monde passait par chez elle. Ce n'est pas que les armes à feu la répugnent, mais elle s'était dit que ce ne serait qu'une autre chose dont elle aurait à s'occuper, alors qu'elle venait tout juste de se débarrasser de tout ce qui était futile dans sa vie. Et si l'horrible sensation d'une chaufferette électrique n'est pas une chose essentielle, un fusil ne l'est sans doute pas non plus.

L'allée des vêtements de chasse regorge de vestes, manteaux et pantalons à la fois orange et à motifs de camouflage : pour voir sans être vu, mais en sécurité quand même. Jeanne remarque les casquettes et les tuques de couleur vive, puis croit reconnaître celle du randonneur qu'elle a croisé il y a quelques jours. Elle a envie d'en parler à Jean-Luc, de lui demander si c'est bien ici que le jeune homme a acheté sa tuque criarde, lui raconter qu'elle l'a rencontré, qu'ils ont discuté un peu. Ce serait si facile de faire la conversation avec Jean-Luc, avec n'importe qui en fait. Les villageois sont toujours courtois avec elle. Pourtant Jeanne préfère parler avec les étrangers, avec ceux qui ne savent pas. Elle se contente de sourire poliment quand on lui adresse la parole, se limite à « merci » et à « s'il vous plaît », la plupart du temps. Mais tout le monde ne pense pas comme elle.

– J'ai croisé Richard l'autre jour.

C'est comme si Jean-Luc ne pouvait s'en empêcher. C'est plus fort que lui. Quand un événement comme celui-là se produit, il faut en parler, briser la glace, que toutes les parties concernées sachent de quoi il en retourne. Et bientôt tout le village sera au courant. Jeanne fait de son mieux pour cacher le coup que le nom de Richard vient de lui faire encaisser.

– Ah.

Jean-Luc raconte qu'il est venu acheter des cartouches la semaine dernière. Qu'il a décidé de recommencer à chasser, apparemment. Qu'il disait s'ennuyer du grand air, des longues heures d'attente dans son *watch*, et du *thrill* de la chasse. Il avait demandé des nouvelles de Jeanne. Jean-Luc lui a dit que la dernière fois qu'il l'avait vue, elle avait l'air de bien aller.

Comme Jeanne a du mal à feindre son intérêt, il finit par comprendre que cette conversation n'était sans doute pas la meilleure idée. Après un bref silence, il actionne le levier du tiroir-caisse et en retire les quelques centaines de dollars qu'il doit à Jeanne.

– Merci.

Jeanne quitte en hâte le magasin de chasse et pêche et se dirige vers l'épicerie, à quelques bâtisses du Panache, le motel qui se trouve de l'autre côté de la rue. Quelques minutes plus tard, elle en ressort traînant des sacs de papier remplis à ras bord. Voilà qui lui fera suffisamment de provisions pour tenir au moins un mois. Tout pour rester le plus longtemps possible éloignée du village, pour minimiser les conversations inconfortables et les regards pesants. Elle sait que tout le monde va parler de sa visite pour quelques jours. C'est toujours pareil. Puis il va arriver quelque chose d'autre au village : un accrochage sans conséquence, ou bien un aîné va mourir, ou encore un chasseur arrivera avec un gros ours *strappé* sur son capot. Et ils oublieront Jeanne dans sa roulotte au fond du chemin de terre, jusqu'à ce qu'elle doive redescendre au village acheter des vivres. Il lui reste environ une centaine des dollars que Jean-Luc lui a donnés. Après avoir déposé ses sacs au fond de la boîte du *pick-up*, Jeanne risque un coup d'œil vers l'est. Vers là où elle habitait avant. Elle n'est pas prête. Elle grimpe au volant de son camion et entame le détour qu'elle doit prendre afin de se rendre chez elle. Elle va éviter ce qu'elle se refuse à voir, mais pas sans passer dans la vallée voisine de l'autre côté de la montagne, là où la forêt a brûlé il y a longtemps.

*

Le moteur du *pick-up* toussote alors que Jeanne remonte le chemin de terre qui mène à sa roulotte. Les phares de l'auto scindent la brumaille, formant des faisceaux vaporeux semblables aux lampes de poche de deux promeneurs qui avanceraient en parfaite synchronie. Au loin à sa gauche, Jeanne aperçoit les restes des troncs noircis qui se détachent sur le ciel clair. Ils tracent une ligne nette sur la crête des montagnes. L'incendie de forêt qui a ravagé le secteur n'est plus qu'un lointain souvenir pour les habitants du village, et seuls ceux qui passent par ces routes de gravier sinueuses, s'ils y portent attention, se souviennent de la peur qui les avait envahis quand la fumée dense et grise, chargée de tisons incandescents remplissait le ciel. Jeanne se demande si les

marcheurs étrangers qui s'aventurent sur la *trail* reculée savent ce qui s'est passé là-bas. La vue d'un territoire aussi vaste peuplé uniquement de jeunes arbres ou de squelettes sombres des troncs brûlés a quelque chose de surréaliste.

Jeanne atteint le dernier coude du chemin et vire à droite pour retourner à la roulotte. Sur la vingtaine de kilomètres qui la séparent encore de chez elle, la route devient de plus en plus accidentée. Pour pouvoir s'installer ici, Jeanne avait dû troquer sa petite voiture pour un *pick-up* aux larges pneus. Aux abords de la route, des pancartes artisanales indiquent à quel chasseur appartient quelle parcelle de terre. Pas officiellement bien sûr, mais les gens du coin savent comment ça marche. Quand quelqu'un passe l'année à installer stratégiquement ses sites et à concevoir ses appâts, c'est un peu comme s'il devenait le propriétaire des lieux. Les panneaux se suivent, assez rapprochés pour rappeler à Jeanne que des conflits éclatent chaque année quand il est question de chasse. Maintenant elle connaît tous les noms par cœur et sait lesquels il vaut mieux éviter.

Juste avant d'arriver en haut, la forêt environnante forme une grande clairière. Au milieu, un *watch* de chasse se dresse au sommet d'une petite butte, rappelant une cabane d'enfant dans un arbre. Parfois, Jeanne marche jusqu'ici l'été, quand plus personne ne se promène avec un fusil, et s'installe en haut de l'échelle de bois, le dos accoté sur la porte de *presswood* à la peinture écaillée et elle regarde le vent danser dans les hautes herbes, entourée de la forêt et des montagnes. La première fois qu'elle y est venue, elle a bien tenté de rentrer à l'intérieur de l'abri, mais la porte était verrouillée avec un minuscule cadenas complètement rouillé. Dans le brouillard environnant d'aujourd'hui, c'est comme si les pattes du *watch* flottaient en l'air sans jamais s'ancrer dans le sol, lui donnant l'air d'une bête étrange et sinistre. Jeanne accélère.

La route finit par cesser de grimper, avant de bifurquer vers la droite une dernière fois. Bien vite la carapace argentée de la maison de Jeanne scintille sous la lumière jaune de

ses phares, juste à l'endroit où la *trail* croise le chemin de terre. Elle range le *pick-up* dans son espace désigné, près des hautes herbes à l'arrière de la roulotte. Plus personne n'est passé ici depuis le jeune randonneur de l'autre jour. Il faut dire qu'il fait encore froid, et que les marcheurs ont plutôt tendance à tenter la traversée vers la fin de l'été. Et encore là, ils sont assez peu nombreux. Jeanne récupère ses provisions dans la boîte du camion et s'apprête à se terrer une nouvelle fois dans sa caravane, dans sa solitude au parfum âcre, du moins jusqu'à ce qu'il fasse assez chaud pour ouvrir les fenêtres.

*

On frappe à la porte. Jeanne relève la tête de son travail, s'arrête un instant pour s'assurer qu'elle n'a pas halluciné le bruit. Elle ne peut pas se rappeler la dernière fois qu'un visiteur est venu chez elle. On frappe à nouveau. Il y a quelqu'un dehors, devant la roulotte.

L'homme semble coincé entre deux âges. Bedonnant, le crâne dégarni, il cherche son souffle dans l'air froid et sec du dehors, alors que Jeanne lui demande si elle peut l'aider. Des gouttes de sueur perlent sur son front, mais l'homme n'est pas encore prêt à parler. Il se penche, posant les mains sur ses genoux. L'effort qu'il vient de produire devait être le pinacle de ses capacités physiques, et son épais manteau de duvet presque neuf indique à Jeanne qu'il n'est pas du coin. Elle l'invite à rentrer pour se reposer un peu, mais c'est à ce moment qu'il se met à déballer son sac. Il est dans tous ses états.

– J'ai besoin d'aide. On a laissé la voiture sur le bord de la route, quelques kilomètres par là. Je me suis dit qu'on irait marcher une heure ou deux sur le petit sentier qui partait vers la montagne. On a dû prendre un crochet sans que je m'en rende compte parce qu'on arrivait plus à revenir sur nos pas à un moment donné... Je voulais pas que les enfants paniquent, mais j'ai essayé de retrouver notre chemin en coupant dans le bois, comme si ça faisait partie de l'aventure.

L'homme s'arrête dans son récit. Jeanne en profite pour jeter un œil sur le chemin de terre derrière lui. Personne.

– Qu'est-ce qui est arrivé ?

L'homme hésite un instant. Un mélange de panique et d'impuissance se dessine d'un coup sur son visage.

– Mon plus jeune s'est enfargé dans une racine et a déboulé la pente où on marchait. Il arrive pas à mettre du poids sur sa jambe. Sa sœur est restée avec lui pendant que je suis parti chercher de l'aide.

– Ils sont loin d'ici ?

*

Au moment où Jeanne et l'homme retrouvent les enfants, le ciel commence à se teinter du bleu-gris annonçant l'arrivée imminente de la nuit, et avec elle sans doute une nouvelle dose de pluie. La jeune fille, qui doit avoir une douzaine d'années, se met à pleurer en silence, comme si elle avait retenu sa terreur tout ce temps-là. Jeanne sait bien que la trentaine de minutes pendant lesquelles les enfants ont été laissés à eux-mêmes a dû s'écouler avec une lenteur insoutenable. Comment faire pour se convaincre qu'ils n'auront pas à passer la nuit dehors ? Qu'ils ne se seront pas prisonniers de ce bois dense et inconnu ? Le petit garçon doit avoir cessé de pleurer il n'y a pas si longtemps, de fatigue sans doute. Les traces de larmes sur ses joues ne sont pas encore tout à fait sèches.

Jeanne regarde où la blessure se situe pendant que le père serre la main de son fils. Quand elle appuie légèrement sur la cheville droite de l'enfant, il grimace et laisse échapper un petit cri. Puis il se remet à pleurer. La jeune fille fixe les feuilles mortes à ses pieds, immobile.

– Comment tu t’appelles ?

– Agathe.

– Est-ce que tu veux me donner la main ? On va remonter tous ensemble vers chez moi, et après je vais vous ramener à votre auto dans mon camion. D’accord ?

Jeanne indique à l’homme de prendre son fils dans ses bras, et les quatre se mettent à gravir la pente qui mène à la route de gravier, juste au moment où il commence à pleuvoir, encore.

*

Le petit garçon s’endort sur la banquette arrière, son pied noué dans une écharpe grise, pendant que son père lui caresse tendrement les cheveux. La jeune fille regarde à travers la vitre du passager, silencieuse, suivant des yeux le parcours des gouttes de pluie sur le verre. Jeanne conduit lentement. Elle se concentre sur le chemin, s’assure de ne pas causer trop de cahots.

Ils arrivent sur la route de l’autre côté du coude, et après quelques minutes à l’endroit où la voiture de la famille est garée. L’homme installe son fils sur le siège arrière, en prenant soin de ne pas le réveiller, puis exprime sa gratitude à Jeanne en lui serrant chaleureusement la main. Il semble encore préoccupé, comme s’il se demandait ce qui serait arrivé s’il n’avait pas eu la chance de tomber sur la roulotte argentée.

– Viens t’asseoir Agathe, il faut qu’on aille à l’hôpital maintenant.

Jeanne envoie la main à la jeune fille. Puis Agathe s’élance vers elle, l’entourant de toute la force de ses petits bras.

– Merci.

*

De retour chez elle, Jeanne s'installe par réflexe à sa table de travail. Les fils de soie et les plumes à monter en fausses mouches étalées sur le bureau la remplissent d'un ennui qu'elle ne se souvient pas avoir ressenti auparavant. Cette tâche à laquelle elle passe la plupart de son temps depuis des années, devenue maintenant une succession de gestes machinaux, semble avoir perdu toute importance. Elle ne se sent pas la force de ranger les bobines de fil dans la boîte métallique de biscuits sablés.

Dans le fond du garde-robe, Jeanne récupère l'autre boîte, celle en carton, puis la dépose sur le sol en face du fauteuil vert sur lequel elle s'assoit. Les ressorts usés couinent sous son poids. Elle n'ose pas ouvrir la boîte, ne veut pas non plus la ranger à nouveau dans le fond du placard. Maintenant qu'elle est là, devant elle, Jeanne a du mal à se souvenir de ce qui l'avait poussée à la garder, à l'enfourer chez elle, dans cet espace qu'elle tente d'habiter depuis si longtemps, sans jamais y parvenir entièrement. Elle regarde autour d'elle, réalisant enfin à quel point sa roulotte, sa maison, est d'une tristesse inimaginable. Et même si rien ici ne lui rappelle sa vie d'avant, l'odeur humide et renfermée l'attaque de toutes parts, avec une violence qui la paralyse.

De l'air. Jeanne a besoin d'air frais. Dehors il pleut toujours, et la nuit est tombée. La lueur de sa lampe illumine chaque goutte d'eau. Le chemin de terre est maintenant parsemé de flaques boueuses. Encore une fois la terre n'a pas eu le temps de tout absorber et recrache ce trop-plein à la surface. Au loin, vers le bas de la côte, le murmure habituel de la rivière gronde désormais avec la force d'un torrent. Jeanne sait qu'elle est sortie de son lit, ce n'est pas la première fois que ça arrive. Ici les terres n'ont rien d'agricole. Que des forêts denses et des collines qui essaient tant bien que mal de passer pour des montagnes. Le rhizome aura tôt fait d'avalier le surplus avant que l'eau n'atteigne la route.

Jeanne s'enfonce dans la forêt sombre, égratignant au passage son visage déjà ridé sur les branches des arbres. Elle cherche l'endroit où la petite carcasse du tamia rayé est tombée il y a quelques jours, ne sachant pas exactement ce qu'elle compte faire une

fois qu'elle l'aura retrouvée. L'envie de l'enterrer lui traverse l'esprit, mais elle est rapidement gagnée par des visions horribles : le niveau de l'eau ne cessant de monter, exhumant le cadavre du rongeur ainsi que celui des autres oiseaux morts, des ratons et marmottes oubliés au fond des fossés sur le bord des routes, des chevreuils et orignaux à la peau rongée de tiques, et d'au moins un ours qu'un chasseur aura atteint d'une balle, sans jamais le retrouver après qu'il se sera enfui jusqu'à l'endroit qu'il aura choisi pour mourir. Jeanne s'imagine tous ces corps inertes suivre le courant de la rivière débordante, jusqu'à atteindre le seuil de sa porte, leurs os se brisant sur les murs argentés de la roulotte alors que les remous lanceraient les branches cassées, troncs d'arbres et autres cadavres sur sa maison. Sous la force des chocs répétés, la porte finirait par céder et la roulotte serait envahie d'une eau noire, portant ce que la terre ne serait pas parvenue à avaler. Puis les flots torrentiels emporteraient la caravane tout entière.

Jeanne ne reconnaît plus son environnement. La pluie a trop transformé le sol de la forêt. Les flaques d'eau grandes comme des mares se sont propagées, et Jeanne sait maintenant qu'elle s'est égarée. Elle continue de chercher la dépouille du petit animal, convaincue de ce qu'elle devra faire une fois qu'elle l'aura retrouvée. Elle enjambe un énorme tronc d'arbre qui jonche le sol, puis se retrouve dans une grande flaque, l'eau montant jusqu'à ses genoux. À la surface, des feuilles mortes et des branchages flottent comme dans sa vision, mais avec plus de douceur. Il y a là quelque chose d'apaisant. Jeanne se rend compte à quel point elle est essoufflée. Elle s'arrête enfin, s'affalant sur le tronc comme si c'était son horrible divan, et regarde la pluie frapper la mare dans laquelle ses pieds trempent. On croirait une enfant sur le bord d'une piscine.

Il n'y a pas de cadavre. Seulement la forêt immuable, et Jeanne comprend qu'elle ne retrouvera pas ce qu'elle cherche. Elle aurait voulu porter le tamia jusque chez elle. La pluie aurait cessé alors qu'elle arriverait enfin. Elle aurait trouvé dans la remise quelques planches de bois qui ne seraient pas complètement pourries. Elle aurait

fabriqué un autel où elle aurait déposé le corps de l'animal. Puis elle aurait fait un feu. Après toutes ces années à ne pas chauffer l'hiver, à s'emmitoufler à tout prix et à ne jamais faire de feu, Jeanne aurait embrasé ce petit monticule de bois et aurait brûlé le petit rongeur, pour qu'il disparaisse, que l'image de sa dépouille rose quitte enfin son esprit. Les braises se seraient envolées pour aller rejoindre les cendres créées par tous les incendies qui ont déjà fait rage par ici. L'odeur de chair calcinée l'aurait saisie, et elle aurait pleuré.

*

Jeanne referme la porte de la roulotte. Elle est trempée jusqu'aux os, ses pieds transis par le froid. Après avoir jeté ses vêtements mouillés au centre de la pièce, elle se précipite sur la boîte de carton qui repose au milieu du salon et l'ouvre avant de changer d'avis. À l'intérieur, les souliers de course de son fils, à peine usés, lui rappellent tout ce qu'elle a tenté d'oublier. L'incendie qui a tout changé. Richard qui avait laissé ouverte la porte du poêle à bois avant d'aller au lit. Elle qui était revenue tard, comme d'habitude. L'image des pompiers qui les avaient empêchés, Richard et elle, d'aller chercher leur fils à l'intérieur de la maison qui flambait de toutes ses forces. Les poutres noircies qui s'affaissaient les unes après les autres. L'horreur mêlée à la beauté indescriptible des immenses flammes au milieu de la nuit sans lune. Et sur la banquette arrière de la voiture, la seule chose qui allait lui rester de son ancienne vie : cette paire de souliers qu'Antoine avait oubliée. Jeanne se souvient de cette dernière fois qu'elle l'avait vu, courant nu-pieds vers son père alors qu'elle s'apprêtait à partir, au volant de la voiture. Elle se souvient aussi d'avoir voulu ressortir pour lui apporter ses souliers, puis s'être dit que ce n'était pas grave ; qu'elle allait les déposer dans le portique en rentrant ce soir-là. Mais il n'y avait plus de portique, plus de maison, plus d'Antoine. Plus rien.

Elle s'imagine Richard immobile dans son *watch* de chasse. A-t-il mieux réussi qu'elle à vivre avec le poids de leur passé ? Lui qui a choisi de rester au village, de s'appuyer

sur le soutien maladroit des habitants. Peut-être a-t-il finalement eu besoin lui aussi de s'isoler pendant de longues heures, rongé par la peine et les remords, dans l'attente d'un ours pour décider de son sort. Il y a longtemps que Jeanne ne lui en veut plus. Sur le coup, sa douleur s'était inévitablement dirigée vers lui, vers son terrible oubli, puis elle s'était dit qu'en rentrant un peu plus tôt à la maison elle serait parvenue à sauver son fils avant que le feu n'embrase toute la maison.

Nue comme au premier jour, Jeanne saisit les souliers dans le fond de la boîte et les porte à son torse, se lovant contre eux, recroquevillée sur le plancher froid de sa roulotte. Les larmes qu'elle n'a pas su verser au cours des dernières années s'écoulent enfin, accompagnant la pluie. Jeanne se souvient qu'Antoine aurait eu dix-huit ans cette année, à peu près le même âge que le jeune marcheur à la tuque orange. Puis elle conçoit à nouveau, reçoit de plein fouet, l'ampleur de tout ce qui lui a été dérobé. Elle reste là de longues minutes, des heures peut-être même. Quand elle se relève, les souliers toujours pressés sur son sein, Jeanne se dit qu'il est temps de mettre un peu de chauffage.

S'ÉLOIGNER DU SENTIER

I

Il arrive aux enfants de se perdre dans la forêt. L'espace sauvage, constellé d'arbres, devient alors un océan aux vagues toujours changeantes. Il faut sauver un enfant de la noyade. Les équipes de volontaires arpentent comme elles peuvent le vaste territoire, croisant des rivières écumantes, des montagnes chevauchant d'autres montagnes, à la recherche d'un morceau de tissu arraché par une branche ou d'un soulier égaré, de n'importe quel indice qui permettrait de raviver l'espoir au sein des troupes.

J'ai guidé ce genre d'équipes pendant plus de vingt ans. Je leur ai montré comment lire les empreintes dans la boue, comment repérer une branche fraîchement cassée, mais surtout comment délier le nœud dans leurs entrailles lorsqu'elles parcourent la forêt en s'imaginant le pire. Durant toutes ces années j'ai dû pousser au fond de moi les images des corps retrouvés trop tard ; cela arrive presque chaque fois. Il arrive aussi qu'on ne retrouve absolument rien. J'ai participé à sept opérations de recherche, et seulement une d'entre elles s'est bien terminée.

Une femme s'était égarée dans la forêt près du village en prenant une marche avec sa fille de huit ans. La route qu'elles avaient empruntée en voiture se transforme en chemin de terre quelques kilomètres après la dernière maison isolée qui s'y dresse. C'était la fin de l'été ; le temps était chaud et lourd. Un chasseur qui posait ses appâts en vue de la saison de chasse avait remarqué une voiture bleue stationnée aux abords du chemin. Elle attendait depuis plusieurs jours, près d'un sentier de fortune qui ne figure sur aucune carte. La même journée, le grand-père de la petite avait émis auprès de la police la signalisation de deux personnes portées disparues depuis au moins quarante-huit heures. Mon téléphone avait sonné en fin d'après-midi.

Le soir, nous avons entamé les recherches. Une trentaine de volontaires, tous venus du village et armés de lampes de poche, avaient été séparés en quatre équipes menées par mes collègues secouristes et moi-même. Une dizaine de policiers avait été déployée sur les lieux afin de coordonner les opérations. Après plusieurs heures passées à arpenter le sentier de fortune que la mère et sa fille avaient emprunté, puis les bois environnants de plus en plus sombres dans la nuit qui s'installait autour de nous, un des policiers m'a rejoint sur ma radio pour me demander de revenir vers la route. On allait reprendre les recherches au lever du jour. Il était environ une heure du matin. Mais dans le mouvement de retrait, une autre guide a annoncé qu'un membre de son équipe venait de trouver quelque chose. En me redirigeant vers la route, j'avais le regard et ma lampe de poche fixés sur le sol devant mes pieds, et la main crispée sur mon récepteur. J'aidais parfois un des volontaires à se relever après qu'il eût trébuché sur une racine, mais je reprenais aussitôt de la vitesse. Juste au moment de déboucher sur la *trail* mince, presque complètement étouffée par la forêt qui semblait nous chuchoter d'abandonner tout espoir, j'ai entendu dans ma radio « on les a trouvées ». Les mots « elles sont sauvées » ont résonné avec force dans le silence, trouvant un écho dans les soupirs de soulagement et les cris de joie de mon équipe.

Plus tard dans la nuit, alors que j'étais de retour chez moi, un orage a éclaté. Le tonnerre grondait avec violence, et je me suis endormi avec l'espoir de retrouver le bruit réconfortant des gouttes de pluie chaude tapotant à ma fenêtre à mon réveil le lendemain.

Il n'a pas plu cette nuit-là. Il s'agissait d'un orage sec, et la foudre ne s'est pas contentée de déchirer la nuit. Un éclair a frappé un des arbres qui avaient séché jusqu'à la sève dans les derniers jours. Une épaisse couche de poussière aux teintes rouges et orangées flottait dans le ciel, donnant au village des airs postapocalyptiques, et me permettait de regarder directement le soleil.

L'incendie a duré plus d'une semaine, ravageant des kilomètres et des kilomètres de forêt et forçant les habitants d'une dizaine de villages à quitter leur maison, certains à tout jamais. J'ai pu revenir chez moi, mais je n'ai plus jamais participé à des opérations de recherche par la suite. Plus personne ne risquait de s'égarer au cœur des cadavres d'arbres noircis, et je ne pouvais m'empêcher de penser à ce qui serait arrivé à la petite fille et sa mère si nous ne les avions pas retrouvées. J'ai repensé aux autres fois, celles où nous étions rentrés bredouilles, et celles où nous étions revenus avec des cadavres dans les bras. Je revoyais les visages immobiles et froids des gens que je n'avais pas réussi à aider, et je m'imaginai constamment cette fillette de huit ans, dévorée par la peur et les flammes.

J'avais entendu parler d'une *trail* de plusieurs centaines de kilomètres qui traversait une chaîne de montagnes vers le nord. J'ai chaussé mes vieilles bottes de marche, fait des provisions et rempli mon grand sac d'une bâche et du nécessaire pour dormir confortablement. Puis je suis parti marcher. Je voulais passer à travers la forêt sans l'affronter, sans chercher à sauver aucune vie, sinon la mienne.

II

La route est silencieuse ; le dernier passage d'une voiture remonte à plus de vingt minutes. Heureusement, je n'attends pas qu'une âme charitable me propose de m'emmener quelque part. Je prends une pause, grignotant le mélange de noix et de fruits séchés au creux de ma main. Dans quelque temps, je poursuivrai mon chemin, quittant cette route qui me rappelle la présence environnante de la civilisation, et je continuerai à suivre l'étroite *trail* qui sillonne tant bien que mal ce qui reste d'un monde sauvage, trop souvent oublié.

Mon dos accoté sur un poteau de bois entaillé par les lames des couteaux des marcheurs, je feuillette avec nonchalance le cahier rongé par l'humidité qui se trouvait dans la boîte clouée au poteau. Les pages lignées sont recouvertes de blagues, de dessins et de petite phrases merveilleusement insignifiantes gribouillés par les randonneurs du passé. Parfois je tombe sur des citations, la plupart du temps empruntées à Thoreau. Alors que je m'apprête à remettre le cahier dans sa boîte, puis à repartir vers les montagnes, une page remplie d'une écriture fine attire mon attention. Elle me paraît étrangement propre, comparée au reste du cahier. C'est comme si la page avait été traitée avec le même respect qu'une feuille d'automne rangée avec précaution dans un dictionnaire par un jeune enfant. Les lettres délicates sont devenues grisâtres sous l'effet du temps et des éléments, mais les mots me parviennent tout de même avec clarté, comme s'ils traversaient les années avec l'insistance d'une cascade vrombissante.

Tu enfileras une chemise à carreaux. Les fibres de laine picoteront ta peau chaste et la chemise aura un parfum de terre humide et de fumée. Elle réchauffera tes épaules engourdies, comme elle l'a fait pour ceux qui ont marché ces terres avant toi. La nuit elle se fera couverture, bouclier contre l'obscur et le froid. Et le murmure de la forêt endormie te parviendra de par-delà les songes.

Avec ton couteau de poche à la lame ravillée, tu affûteras un crayon de plomb. Qu'il soit aussi acéré que le pic d'une montagne. Alors que tu marcheras seul, tu verras de nouveau les étoiles apparaître dans le ciel des nuits limpides.

Ton chemin sera celui des rivières cristallines et des collines infinies. La boue, les épines et les cailloux resteront coincés dans les crevasses de tes semelles. Ni le vent, ni le soleil, ni la pluie n'ontachera la fermeté de ton parcours. Tu les accueilleras sur ta peau comme un horizon teinté de brume, et ton corps sera désormais une table rase, chantier des possibles.

Et quand la neige aura enseveli les aiguilles de pin rouges

quand tes pieds seront des raquettes de Kubiche

quand l'orage t'indiquera le chemin à travers la nuit

quand tu auras mordu dans l'écaïlle fraîche des poissons

quand le sol grondera à en faire pousser des montagnes

quand tu auras vu l'ours

quand tu auras traversé la fonte et les torrents

quand tu seras trempé jusqu'à la moelle

quand tu verras la terre s'accumuler sous tes ongles

finalément

quand tu auras trouvé dans les bois cette chose ancienne qui t'habite

et que de ton crayon à la pointe affilée tu seras venu à bout du territoire

tu auras compris comment aviver les braises qui crépitent au fond de ta tête d'écorce

et elle s'embrasera dans l'infini d'un silence acharné.

Je reste immobile un bon moment après avoir terminé ma lecture. Les mots résonnent en moi comme un écho qui emplirait une vallée rocailleuse. De longues minutes passent avant que je ne me sente prêt à repartir, envahi par le sentiment profond que ces mots me sont directement adressés. J'ai l'étrange impression qu'ils ont été écrits de la main d'une des personnes que j'ai aidé à retrouver, perdue en forêt, et qui aurait choisi de continuer à arpenter ces territoires sauvages, si beaux et si terribles à la fois. Il me semble que les lettres à demi effacées frémissent doucement sur la page, comme la minuscule flamme d'une lampe tempête résistant à l'assaut des éléments. Je songe un instant à arracher la feuille et à l'emporter avec moi pour la suite de mon périple, mais je me ravise. J'écris mon nom sur une page vierge, avant de refermer le cahier et de le ranger soigneusement dans la boîte.

Je réalise que ces cahiers éparpillés le long de la piste forment en quelque sorte la mémoire de la *trail*. Les pages fripées recueillent et rassemblent les destins de tous ceux qui ont sillonné le sentier avant moi, ainsi que de ceux qui suivront. Et même si je sais trop bien à quel point la forêt peut être cruelle, allant parfois jusqu'à avaler les enfants égarés, je me sens entièrement serein et apaisé alors que je m'enfonce à nouveau dans les bois.

LA *TRAIL* : TERRITOIRES INSTABLES

Essai critique

INTRODUCTION

Finland, Minnesota

À la fin de l'été 2015, j'allais parcourir à pied les quelques quatre cent cinquante kilomètres d'un sentier traversant la nature sauvage du nord du Minnesota, entre la ville de Duluth et la frontière canadienne. J'avais calculé qu'un mois entier me serait nécessaire afin de mener à bien ce projet, à raison d'une moyenne d'environ vingt kilomètres de marche par jour. Après m'être procuré tout le matériel nécessaire à l'expédition (tente légère, bottes de marche, nourriture sèche, etc.), j'avais embarqué dans le premier des cinq autobus qui allaient me déposer à Duluth après un trajet de deux jours. J'étais déjà éreinté avant même d'avoir commencé à marcher. Un sac rempli à ras bord sur le dos dont les sangles s'enfonçaient dans la chair de mes épaules, j'avais entamé le plus grand défi de ma vie. La *Superior Hiking Trail* – qui doit son nom au fait que le sentier longe en grande partie la rive nord-ouest de l'immense Lac Supérieur – allait devenir ma demeure pour les semaines à venir. J'étais alors loin d'imaginer que cette aventure allait me ramener vers l'écriture, et vers ce mémoire de maîtrise. Alors que je marchais de longues heures, jour après jour, mon esprit n'avait jamais eu autant d'espace pour réfléchir. C'était comme si le territoire sans fin que je traversais permettait à ma pensée de se déployer entièrement. Avant de partir, j'avais longtemps tergiversé à savoir quels livres emporter avec moi. Pour certaines personnes qui pratiquent la randonnée, de tels objets représentent surtout un poids inutile dont il vaut mieux ne pas s'encombrer. Pour d'autres, un livre peut valoir la peine d'être trébuché ; seulement il faut avoir le courage d'en brûler les pages au fur et à mesure qu'elles ont été lues. J'avais finalement jeté mon dévolu sur *The Call of the Wild* de Jack London et *En vivant, en écrivant* d'Annie Dillard – qu'une amie m'avait chaudement recommandé. Au fil de mes lectures, il devenait de plus en plus clair que ces ouvrages n'allaient pas finir dans des tas de cendres éparpillés le long du sentier.

Même une fois achevés, j'avais préféré les garder près de moi, comme des compagnons de fortune dans cette aventure. Je relisais certains passages, le soir dans ma tente ; et malgré les épreuves, la faim et la fatigue, j'avais l'impression de ne plus être entièrement seul. J'avais aussi emporté avec moi un petit cahier, sans idée précise, peut-être pour avoir sous la main un carnet de voyage si l'envie me venait de coucher sur le papier mes impressions. J'y ai plutôt écrit de longs poèmes en prose, et noté des idées de récits qui me traversaient, et que j'avais soudain envie d'explorer. C'est comme si le rythme de la marche et l'état presque méditatif que celle-ci engendrait avaient fait renaître en moi le désir de l'écriture, exacerbé par le contact prolongé avec cet environnement sauvage, presque intouché. Cette expérience a été pour moi transformatrice. Et de la même manière que mon corps changeait au fur et à mesure que les miles s'accumulaient derrière moi, le chemin que j'allais emprunter une fois mon périple terminé m'apparaissait de plus en plus clairement.

Dans cet essai, je reviendrai de temps en temps vers le Minnesota pour tenter de lier mon expérience de création à celle, plus concrète, de la marche en nature. Il semblerait de toute façon que je ne sois pas le seul auteur à avoir fait le lien entre les deux. La clé de ma réflexion réside principalement dans un seul mot ; au départ, je croyais qu'il s'agissait du mot anglais *trail*, dont les traductions oscillent entre « piste », « chemin » et « sentier ». Toutefois, à mesure que je procédais à l'écriture des récits de fiction que cet essai accompagne, un autre terme m'est apparu qui non seulement se rapporte à l'idée du lieu présente dans la *trail*, mais qui cerne aussi une dualité au sein d'un sentiment que je tentais de circonscrire, et que ces pages visent à distiller : *l'égarement*.

A priori, il paraît peu probable de perdre son chemin alors qu'on suit une piste bien balisée traversant un espace sauvage, certes, mais qui coupe à répétition vers les routes de campagne et qui frôle de nombreux villages pour permettre aux randonneurs de se ravitailler tout au long de leur marche. Pourtant, quelques jours après m'être ravitaillé dans le minuscule village de Finland au Minnesota, j'avais émergé de la forêt pour

découvrir une immense clairière jonchée de troncs fraîchement coupés, et complètement dénuée de route à suivre. La *trail* que je suivais depuis plusieurs semaines était identifiée par des marques bleues apposées aux troncs des arbres et sur les rochers. Or les gens qui avaient abattu ici s'étaient servis de rubans du même bleu pour délimiter leur zone de coupe. Tout autour de la jeune clairière, les arbres encore debout arboraient ces cordons de plastique ; il n'y avait pas moyen de savoir où le sentier reprenait. Les pieds encore sur la *trail*, j'étais pourtant égaré.

L'objectif principal de cet essai est de voir comment, en plus d'être une thématique principale dans mes récits de création, l'égarement agit sur la démarche d'écriture elle-même. Ma réflexion se déploie sur trois axes, un peu à la manière d'une œuvre triptyque donc les rabats se déplient afin de révéler une étendue de sens qui ne saurait s'offrir qu'à celui qui en contemple les trois tableaux et les fait dialoguer les uns avec les autres, dans une suite fluide. D'abord, je me dois de traiter de la notion de lieu, puisque s'égarer, c'est avant tout s'égarer *quelque part*. Comme la figure de la *trail* occupe une place capitale dans mes récits de création, il importe de réfléchir sur ce qu'implique le choix d'ancrer les récits autour de ce lieu en particulier. L'idée est de montrer comment la *trail* consiste en un « espace autre¹ », avec comme caractéristique le fait qu'il s'agit d'un lieu de passage qui entre en relation avec une multitude d'autres lieux propres à l'imaginaire américain (les villages, la route de terre, la cabane en forêt, etc.). Je m'intéresse ici à la manière dont ces lieux peuvent s'influencer les uns les autres, de par l'effet du *chemin* qui les traverse. Il apparaît également que ces espaces possèdent un grand potentiel de transformation, notamment sur les personnages qui entrent en contact avec eux, mais ils peuvent aussi subir eux-mêmes les effets de changements à la suite d'événements naturels. Ces transformations contribuent donc à nourrir le potentiel d'égarement au sein des lieux appartenant à la nature sauvage américaine. Afin de cerner les différents aspects d'une écriture qu'on pourrait qualifier

¹ Je m'appuie ici sur la définition des hétérotopies présentée par Michel Foucault dans le texte *Des espaces autres*.

d'*égarée*, il importe de chercher ensuite à disséquer les différentes dimensions de l'égarement ; et pour tenter de définir la notion, je crois qu'il est juste de procéder à une distinction entre les termes « se perdre », « errer » et « s'égarer ». Un des aspects les plus significatifs, selon moi, du sentiment d'égarement est qu'il semble se situer quelque part entre l'inquiétude ressentie lorsqu'on perd son chemin et la sensation enivrante de liberté qu'on peut éprouver en errant sans but précis. Cet essai cherche enfin à éclairer les manières dont le marcheur (ainsi que les personnages de mes récits) agit sur son environnement, entre en contact avec lui. En effet, en réfléchissant aux lieux sauvages américains, il apparaît que « l'espace se parcourt pas à pas, permettant de voir apparaître de manière de plus en plus claire et cohérente, par strates successives, un réseau de mythes définissant l'Amérique étatsunienne². » C'est dans cette découverte progressive des espaces avec leur histoire, avec l'imaginaire qu'ils permettent aussi de construire en temps réel, que je tente de réfléchir à la notion de lieu en lien avec celle de l'égarement pour évaluer le potentiel heuristique d'une telle démarche de création littéraire. Bref, je tente ici d'explorer l'hypothèse selon laquelle investir le sentiment d'égarement dans la fiction et dans l'acte de création peut donner forme à un imaginaire de la *trail* particularisé par la contradiction, voire par l'oscillation.

² Jean-François Chassay, *Fils, lignes, réseaux. Essai sur la littérature américaine*, Montréal, Liber, 1999, p. 296.

CHAPITRE I

SUR LE LIEU

L'esprit de la trail

Dans son livre *On Trails*, Robert Moor explore les différents aspects de cet espace fuyant qu'est la *trail*, à travers sa propre expérience alors qu'il arpentait la mythique *Appalachian Trail* de la Géorgie jusqu'aux confins du Maine, traversant la presque totalité de la côte est des États-Unis. Une des premières observations qu'il partage dans le prologue de son essai est que, pour les randonneurs de longue distance, la *trail* en tant que telle, le sentier parcouru, se retrouve souvent littéralement « beneath our concern³ » ; il note qu'« on préfère regarder au loin, vers l'horizon⁴. » Quand le marcheur est forcé de regarder la *trail* directement, c'est que le chemin est particulièrement ardu et qu'il lui faut porter son attention là où il met les pieds, plutôt que sur la beauté de la nature sauvage qui l'entoure. Moor ajoute qu'idéalement, « une *trail* devrait fonctionner à la manière d'un accompagnateur discret, nous guidant gracieusement à travers le monde tout en nous permettant de préserver une impression d'agentivité et d'indépendance⁵. » Une journée où je marchais sur la *SHT* (*Superior Hiking Trail*) et où il pleuvait à boire debout, je me trouvais dans un état similaire à celui évoqué par Moor. La pluie battante grugeait mon énergie et la menace d'un orage m'avait encouragé à ne pas trop m'attarder au sommet des montagnes pour observer la vue – de toute manière obstruée par une épaisse couche de brouillard mêlée de nuages – de peur d'être frappé par la foudre. Ce type de journée est qualifiée comme étant du « plaisir de type 2 » par les randonneurs de longue distance ; c'est-à-dire une

³ Robert Moor, *On Trails. An exploration*, New York, Simon & Shuster, 2016, p. 2.

⁴ *Idem*. Cette phrase résulte d'une traduction libre de ma part. Toutes les citations que j'ai traduites au cours de l'écriture de cet essai se retrouvent dans l'annexe à la fin du mémoire, en version originale.

⁵ *Idem*. (« Je souligne »).

expérience a priori négative, mais à ce point marquante qu’avec le recul on en garde un bon souvenir. À seulement quelques kilomètres du campement où j’allais passer la nuit, la *trail* que j’avais fixée intensément toute la journée passait près d’un petit lac pourvu d’une île en son centre. La distance entre la rive et l’île était à ce point minime qu’un mince pont en bois avait été construit pour permettre la traversée. Bien que je n’eusse qu’une envie à ce moment-là, qu’un seul objectif, soit celui d’atteindre le plus rapidement possible mon campement pour en finir avec cette journée ardue, et malgré la pluie qui continuait de tambouriner avec vigueur sur le capuchon de mon imperméable détrempé, une impulsion forte s’était emparée de moi et m’avait conduit à dévier du sentier que je suivais depuis des semaines. J’étais transi par le froid, la faim et la fatigue, et pourtant quelque chose m’entraînait vers cette île couverte de grands pins d’un vert éclatant sous le rideau de pluie battante. J’étais aussi impuissant qu’une phalène attirée par la flamme d’une lampe-tempête au cœur de la nuit.

Il me semble que ce geste révèle une partie du potentiel dramatique et fictionnel de ce lieu fuyant qu’est la *trail*. Je reviens sur l’importance du mot, bien qu’il soit emprunté à l’anglais. La traduction la plus proche serait « sentier » ; or en anglais, « sentier » renvoie d’abord à *path*, puis ensuite à *trail*. Il importe, je crois, de différencier les deux mots, notamment pour tenter de saisir les nuances qui se rapportent à ce lieu. « “*Path*” évoque un chemin plus convenable, en un sens ; presque apprivoisé. Tandis que la “*trail*” recèle un aspect moins bien tenu, plus mystérieux⁶. » Ainsi j’aborde la *trail* comme un sentier qui passe nécessairement à travers de vastes régions sauvages, et se doit d’être en phase avec le territoire qu’il traverse. Pour créer un *path*, soit n’importe quel type de chemin entre divers lieux, l’être humain peut avoir recours à des méthodes drastiques, comme raser des étendues de forêt pour y faire passer une autoroute ou encore ériger des piliers émergeant d’un cours d’eau pour soutenir un pont. Une *trail* est un sentier qui se forme par la répétition des traces de pas des

⁶ *Ibid.*, p. 60. (« Je souligne »). [Traduction libre].

marcheurs qui le parcourent dans le but d'avoir le moins d'impact possible sur les lieux sauvages qu'ils traversent. Elle existe dans un rapport particulier au territoire qui se traduit par une rencontre entre la découverte de l'espace et sa préservation. La *trail* se doit donc d'être pratiquement invisible, de se fondre presque entièrement au sein des endroits qu'elle met en relation ; c'est entre autres par cet aspect fuyant, en un sens fragile – sans marcheurs réguliers, la nature sauvage aura tôt fait de reprendre le contrôle sur la *trail* en l'effaçant – que ce lieu de passage devient, à mon sens, particulièrement intéressant au sein de mes récits de fiction.

Dans le texte *Des espaces autres*, Michel Foucault s'intéresse à « [c]es espaces, en quelque sorte, qui sont en liaison avec tous les autres, qui contredisent pourtant tous les autres emplacements⁷ ». Il donne à ces lieux le nom d'hétérotopies, avant d'en énumérer les principes et de multiplier les exemples. Sans dire que la *trail* répond parfaitement à tous les critères présentés par Foucault, je crois que dans son usage elle appartient à ces « espaces autres », puisqu'elle entre en relation avec d'autres lieux tout en changeant les rapports existants entre eux : comme l'écrit Robert Moor, « la fonction principale de toute *trail* est de connecter⁸. » Si la première image qui vient en tête à l'évocation de la *trail* est son caractère primitif, d'aussi longs sentiers que l'*AT* (*Appalachian Trail*) ou la *SHT* entrent également en contact avec des lieux qui ne répondent pas précisément à l'idée de la marche en nature. Par exemple, en plus de croiser de nombreuses routes asphaltées, quelques segments de la *trail* sont forcés de suivre sur une certaine distance ces routes où la voiture – figure diamétralement opposée à l'expérience de la *trail* – cohabite avec le randonneur. La route n'est alors plus seulement une route ; elle fait partie du réseau dans lequel la *trail*, forte de ses centaines voire de ses milliers de kilomètres, est imbriquée. La coprésence du marcheur

⁷ Michel Foucault, « Des espaces autres », *Empan*, vol. 2, n° 54, 2004, en ligne, doi <10.3917/empa.054.0012>, p. 14.

⁸ Robert Moor, *op. cit.*, p. 252. (« Je souligne »). [Traduction libre].

et de l'automobile recèle de manière éloquente un potentiel dramatique inhérent à la *trail*.

Le vernis de bois

L'image du randonneur émergeant du lieu sauvage pour découvrir une route asphaltée éclaire un autre aspect essentiel à mon projet, soit le caractère transformateur que la *trail* revêt sur celui qui la parcourt. En s'aventurant pour la première fois sur le mince sentier entouré d'arbres, le marcheur pénètre dans l'inconnu. Mais au fil des jours et à force d'habiter cet espace sauvage il en devient teinté ; un « vernis de bois » s'est déposé sur sa peau. Ce dont je parle ici transcende l'apparence de l'homme à la barbe hirsute ou celle d'une personne sale et malodorante vivant en ermite, isolée en forêt. Il s'agit plutôt d'une nouvelle couche qui vient se déposer sur le sujet qui fait le choix d'habiter la *trail*. Le « vernis de bois » est le résultat de cette *expérience* particulière de la nature sauvage ; il s'observe avant tout dans les yeux de la personne sur laquelle il s'accroche.

Les six récits qui constituent la partie création de mon mémoire sont ancrés dans des lieux différents, que ce soit géographiquement ou bien dans les mêmes territoires mais transformés par l'effet des saisons. Ce choix me permet d'explorer l'immensité du continent américain, où un espace peut à la fois ressembler à s'y méprendre à un autre, et à la fois devenir méconnaissable en fonction de la période de l'année. En outre, la volonté de créer un flou autour des lieux dans mes récits, que ce soit en évitant de les nommer de façon précise ou encore en faisant coexister des endroits réels et des espaces imaginés, participe justement d'une lecture de l'aspect insaisissable des lieux sauvages américains en raison de la vastitude du territoire encore vierge. Plongé au milieu de cette vastitude, comment savoir exactement où l'on se trouve ? En plus d'être difficiles à circonscrire, les lieux que sillonne la *trail* sont sujets aux intempéries et à l'effet des saisons, je l'ai mentionné. Cette variable montre à voir le processus de transformation qui peut s'opérer sur le sujet qui fréquente la *trail*, puisque le randonneur, soumis au

rythme lent de ses pas, en devient un témoin privilégié, en plus de vivre sa propre transformation. De fait, la forêt et la montagne agissent à la fois comme des lieux inquiétants et comme des refuges. Le randonneur fait le choix de les habiter, mais ne peut prévoir ce qui surgira de cette expérience, voire ce que les lieux mêmes pourront lui apprendre.

Des phénomènes plus ou moins naturels détiennent un pouvoir de transformation sur le paysage. L'un de ces événements le plus éloquent est sans doute l'incendie de forêt. En effet, il m'est apparu au fil de l'écriture que dans chacun des récits il y a quelque chose qui brûle, ou qui a brûlé ; et lorsqu'il s'agit d'un territoire sauvage, l'incendie a pour effet de le transformer du tout au tout, et de décupler encore une fois le potentiel d'égarement puisque le feu fait table rase de la forêt et, par le fait même, élimine les repères qui permettent aux personnages de retrouver leur chemin. Non seulement l'incendie impose-t-il ainsi une disparition, mais il génère des traces, importantes pour l'expérience de la *trail*. Puisque le feu ne fait pas que raser la forêt, il dépose aussi une couche de cendre sur le sol, tout comme la couche de « vernis de bois » sur la peau. Cette cendre devient à la fois une trace de ce qui a été, des arbres qui ont brûlé, mais également un témoignage éloquent de la violence de l'événement transformateur. Le fait que le paysage devienne méconnaissable participe du caractère extrême, voire fulgurant, du phénomène. Le territoire est si radicalement transformé qu'il devient autre, ce qui résonne avec la notion freudienne d'« inquiétant familial ». Ici, la forêt brûlée renvoie à des référents connus, mais qui semblent se brouiller afin d'engendrer une angoisse face à quelque chose que le sujet ne reconnaît plus entièrement. Or, par l'étude de l'inquiétant dans la littérature, Freud conclut que « la fiction crée de nouvelles possibilités d'occurrence du sentiment d'inquiétant⁹ ».

⁹ Sigmund Freud, *L'inquiétant familial. Suivi du Marchand de sable de E.T.A. Hoffmann*, trad. Olivier Mannoni, Paris, Payot & Rivages, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2011, p. 86.

Ce brouillage des espaces agit évidemment sur le sujet qui parcourt la *trail*. En traversant à pied le nord du Minnesota, j'ai vécu à quelques reprises une sensation étrange en lien avec le regard que je portais sur mon environnement. Un jour par exemple, alors que le sentier plutôt boueux remontait tranquillement vers le sommet d'une colline, la forêt dense s'est éclaircie pour laisser place à des bouleaux espacés qui parsemaient la montée sur une centaine de mètres. J'ai alors eu la forte impression de me retrouver sur les flancs du Mont-Royal, dans le boisé qui entoure le cimetière Notre-Dame-des-Neiges et l'Université de Montréal, près de là où j'ai grandi. Je me trouvais pourtant à plus de mille six cents kilomètres de ma ville natale. Sur le coup, j'ai ressenti une grande déception ; j'avais l'impression d'avoir parcouru tout ce chemin inutilement. Je me disais que j'aurais tout aussi bien pu aller me promener derrière la maison de mes parents. L'impression d'avoir été catapulté dans un espace familier s'est estompée alors que j'atteignais le sommet de la colline. Pas de paysage urbain de l'autre côté, seulement des forêts et des montagnes à perte de vue. Je me retrouvais à nouveau entouré du territoire à parcourir, comme devant une page blanche, complètement seul. Le sentiment d'étrangeté généré par cette expérience m'a accompagné un moment alors que je poursuivais ma marche, et je me suis demandé s'il ne s'agit pas là d'une des manières dont la *trail* fonctionne en tant qu'« espace autre ». Foucault définit les hétérotopies comme des « contre-emplacements [...], des sortes de lieux qui sont hors de tous les lieux, bien que pourtant ils soient effectivement localisables¹⁰. » Cette anecdote éclaire ma perception de la *trail* comme un de ces contre-lieux. Même si j'étais bel et bien *quelque part*, et qu'avec l'aide de ma carte je pouvais même avoir une assez bonne idée de l'endroit exact où je me trouvais, j'avais l'impression d'être *au beau milieu de nulle part*, ou encore à plusieurs endroits à la fois. En plus d'entrer en relation avec des lieux que tout oppose, la *trail* condense l'espace. Elle appartient à la nature sauvage mais existe aussi en opposition à celle-ci puisqu'elle la scinde, et qu'elle demeure localisable et calculable – les sentiers sont

¹⁰ Michel Foucault, *op. cit.*, p. 15.

marqués, bornés, rappelant au marcheur la distance parcourue et celle qui est encore devant lui. C'est un espace qui répond à ses propres règles. Pour Foucault, il existe de nombreux types d'hétérotopies, qui ont comme point commun le fait qu'elles renvoient presque toujours à des « lieux privilégiés, ou sacrés, ou interdits¹¹ ». L'un de ces types d'hétérotopie est celle de « déviation », qu'il décrit comme là « où on place les individus dont le comportement est déviant par rapport à la moyenne ou à la norme exigée¹². » Sans dire qu'elle correspond parfaitement à la définition donnée par Foucault, je crois en effet que la *trail* est un espace privilégié et, dans une certaine mesure, interdit. Car bien qu'elle soit accessible à tous, la parcourir d'un bout à l'autre nécessite un investissement colossal, tout comme écrire un livre. Dans la mesure où le marcheur passe des semaines, voire des mois entiers sur le sentier, il est clair que ce geste relève d'un comportement déviant par rapport à la moyenne. Toutefois le randonneur n'est pas « placé » dans cet espace autre, il choisit lui-même de l'habiter et de laisser le « vernis de bois » se déposer sur lui.

Terreur et refuge

Si arpenter une *trail* de cette manière constitue un geste marginal et propice à l'émergence du sentiment d'inquiétude, il implique du point de vue de la création la notion du rapport à l'espace. Mon contact avec la *trail* m'appelle à repenser les schémas qui la caractérisent afin d'arrimer mon expérience avec la fiction. En réfléchissant à l'émergence du désir de l'écriture lors de mon parcours sur la *trail*, il m'est apparu que mon rapport à l'espace avait à voir avec l'approche géopoétique. En proposant des repères pour comprendre cette démarche, Kenneth White écrit : « [l]'accent, ici, n'est pas mis sur la définition, mais sur le désir, un désir de vie et de monde, et sur l'élan¹³. » Je crois que cette idée de l'élan vers le monde résonne bien avec la manière dont je conçois l'esprit de la *trail* ; c'est-à-dire dans un rapport au lieu résultant d'un désir de

¹¹ *Idem.*

¹² *Ibid.*, p. 15-16.

¹³ Kenneth White, *Le Plateau de l'Albatros. Introduction à la géopoétique*, Paris, Grasset, 1994, p. 11.

découverte. La géopoétique est une approche transdisciplinaire concentrée sur l'étude de *lieux* précis ; et c'est cette « expérience du lieu¹⁴ » qui peut engendrer l'écriture lors d'« ateliers nomades ». Je retiens ici l'importance d'habiter pleinement le lieu afin de distiller quelque chose à partir de cette expérience. Or, pour moi, si l'élan qui mène à la *trail* est le même, l'écriture ne surgit pas forcément lors de la fréquentation de celle-ci. Je crois que cela réside quelque part dans la distinction entre « habiter » et « traverser ». *La trail* a ceci de particulier qu'elle implique un *mouvement*, qu'elle confronte avec le dehors et qu'elle induit une manière singulière d'habiter le monde qui se fait dans la découverte du chemin et de l'espace que celui-ci traverse. Je note ici le fait que le récit *Nu-pieds*, dans mon recueil, vient en quelque sorte troubler l'imaginaire du mouvement, puisqu'il donne à voir un personnage plutôt sédentaire. Il y a, je crois, un parallèle à dresser entre Jeanne, mon personnage, et Thoreau, qui marche beaucoup, mais reste pourtant un *squatteur* qui revient sans cesse à sa cabane au bord de l'étang de Walden. Pour revenir à la géopoétique, et sans vouloir la présenter ici en détail (d'autres travaux le font très bien), elle permet de nourrir ma réflexion parce qu'elle s'inscrit dans un rapport au lieu ; elle « nous parle d'un monde ouvert au marcheur¹⁵ ». Dans cet ordre d'idée, la géopoétique donne à voir que la *trail* induit l'action de marcher, et ainsi donc une *traversée*. Ce que me permet cette « traversée » de l'espace sauvage, c'est avant tout une esthétisation de l'expérience de la *trail* à travers la fiction.

Un des éléments principaux de cette esthétisation de la *trail* au sein de mon projet est la dualité inhérente à l'espace sauvage entre l'émerveillement et l'inquiétude. White décrit l'Amérique comme une « terre difficile, déconcertante, démesurée, c'est l'expérience de l'espace désencombré¹⁶ ». Bien qu'il soit dans un sens *désencombré*,

¹⁴ Rachel Bouvet, *Vers une approche géopoétique. Lectures de Kenneth White, Victor Segalen, J.-M. G. Le Clézio*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2015, p. 238.

¹⁵ Bertrand Lévy, « Préface », dans Alexandre Gillet et Bertrand Lévy (dir.), *Marche et paysage. Les chemins de la géopoétique*, Genève, Éditions Metropolis, 2007, p. 9.

¹⁶ Kenneth White, *op. cit.*, p. 83-84.

le territoire sauvage américain et avant tout recouvert de forêts denses, qui lui sont inhérentes : « [t]o understand the wild you must first understand the wood¹⁷. » Robert Harrison écrit que « la civilisation occidentale a défriché son espace au cœur des forêts. La ténébreuse lisière des bois marquait les limites de ses cultures, les frontières de ses cités [...] ; et au-delà, l'extravagance de son imagination¹⁸. » Comme la *trail* américaine est résolument ancrée au sein de l'imaginaire forestier, l'aspect inconnu de celui-ci participe de manière éloquente au sentiment d'inquiétude présent dans la *trail*. Dans le même sens, Catherine Addison observe que « la forêt, en littérature, est souvent perçue comme existant en opposition manichéenne à la civilisation [...] qu'elle abrite un aspect inconnu et terrifiant, un réel danger qui rappelle aux humains le passé lointain de notre espèce¹⁹. » Toutefois, elle note aussi que dans d'autres récits, « une appréciation presque romantique de la nature peut résulter d'un rejet d'une société injuste²⁰ » et amener le sujet à considérer la forêt comme un refuge. Encore une fois, l'idée d'un « espace autre », en marge, refait surface. Si la forêt peut être terrifiante, elle devient aussi un lieu fantasmé qui participe de l'émerveillement que suscite la *trail*. Étouffé par la société et imbriqué dans des convenances, le sujet se trouve tout à coup au cœur d'un monde sans lois, sans discours ; un monde en tout cas réduit aux lois de la nature. Pour Viviane Forrester, « [t]out créateur, homme ou femme, tout penseur [...], doit d'abord lutter contre le discours qui usurpe les langages. Et se faire pour cela marginal²¹. » À l'écriture de *Nu-pieds*, j'ai voulu transmettre à travers le personnage de Jeanne cette dualité par rapport à une volonté de se retirer de la société et d'habiter l'espace marginal qu'est la *trail*. J'ai choisi d'installer sa roulotte à la lisière d'une forêt dense et inquiétante, mais qui agit aussi en tant que refuge pour ce personnage qui ne peut vivre qu'en marge du discours, suite à la violence du traumatisme qu'elle a subi.

¹⁷ Robert Macfarlane, *The Wild Places*, Londres, Penguin Books, 2007, p. 91.

¹⁸ Robert Harrison, *Forêts. Essai sur l'imaginaire occidental*, trad. Florence Naugrette, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1992, p. 9.

¹⁹ Catherine Addison, « Terror, Error or Refuge : Forests in Western Literature », *Alternation journal*, vol. 14, n° 2, 2007, p. 116. [Traduction libre].

²⁰ *Ibid.*, p. 125. [Traduction libre].

²¹ Viviane Forrester, *La violence du calme*, Paris, Seuil, coll. « Fiction et Cie », 1997, p. 53.

Un autre exemple d'esthétisation de la *trail* dans mes récits est le recours au phénomène du feu de forêt, je l'ai mentionné, puisqu'il englobe selon moi la plupart des concepts que j'ai énumérés : l'inquiétude, l'égarement, la trace et la transformation.

Ainsi, dans mon rapport à la fiction, il se trouve que la *trail* devient bien plus qu'un lieu. Elle agit dans mes récits à la manière d'un personnage qui entre en relation avec les protagonistes qui la fréquentent. Comme l'enseignent la géopoétique ainsi que d'autres approches de la littérature à partir du lieu comme la « pensée-paysage » de Michel Collot, il apparaît que l'espace « ne se résume plus à une fonction de scène anodine sur laquelle se déploie le destin des personnages mais s'impose comme enjeu diégétique, substance génératrice, agent structurant et vecteur signifiant²². »

Pour une littérature du wilderness

Moor se demande : « [w]hat makes a trail wild ? Is it the people who built it, the people who walk it, or the land around it²³? » Si la réponse se situe quelque part entre les trois, la question éclaire pour moi une problématique autour du terme « nature sauvage », qui ne représente pas adéquatement l'idée que je me fais de ce lieu, et que je tente d'expliquer dans ces lignes, c'est pourquoi je choisis plutôt *wilderness*. Le mot « *wild* » se traduit essentiellement par deux concepts ; en premier lieu, il s'agit d'un adjectif qui réfère à quelque chose de sauvage, de violent, d'indompté – *wild beasts* / animaux sauvages. Mais « *wild* » est également un nom dont la traduction la plus proche serait l'idée de la « nature » – *in the wild* / dans la nature. Encore une fois ici la traduction fait défaut dans une certaine mesure. Le terme « sauvage » est à mon sens particulièrement problématique, puisqu'il revêt un caractère péjoratif ; on n'a qu'à penser à la désignation raciste et colonialiste des peuples autochtones comme étant des « sauvages », qui en anglais ne se traduirait pas par « *wild* » dans ce cas-ci mais bien

²² Antje Ziethen, « La littérature et l'espace », *Arborescences*, n° 3, 2013, en ligne, doi <10.7202/1017363ar>, p. 4.

²³ Robert Moor, *op. cit.*, p. 228.

par « *savages* ». Et le regard que je porte sur la *trail* cherche à s'éloigner des considérations colonialistes qui voient en l'espace sauvage quelque chose qu'il faut justement chercher à dompter, à coloniser. Cette nature « sauvage » ne l'est pas en attendant de devenir un autre espace, apprivoisé, qui remplirait une fonction différente que celle de simplement exister tel qu'il est. Dans les essais contenus au sein de l'ouvrage *The Practice of the Wild*, le poète américain Gary Snyder explore justement les différences entre les termes « nature », « *wild* » et « *wilderness* ». Pour lui, l'idée du *wild* ne réside pas dans les paysages intouchés, mais bien dans des espaces riches, diversifiés et intéressants pour les êtres vivants qui les fréquentent : « [w]hen an ecosystem is fully functioning, all the members are present at the assembly. To speak of wilderness is to speak of wholeness²⁴. » Ainsi, alors que la *trail* est un espace « sauvage », le corps du sujet participe de cette idée de totalité que Snyder nomme « *wildness* ». Il note par ailleurs la coprésence entre une sérénité holistique et une grande cruauté qui résident au sein de cette notion.

La vie au sein du *wild* ne veut pas seulement dire déguster des baies au soleil. Je me plais à imaginer une sorte d'« écologie de profondeur » qui donnerait à voir le côté sombre de la nature : l'amas d'ossement broyés dans un excrément, les plumes dans la neige, les récits d'appétits insatiables. Ces systèmes sont, en un sens, élevés au-delà de la critique, mais ils peuvent également être perçus comme irrationnels, moisis, cruels, parasitiques²⁵.

En parcourant la *SHT*, j'avais remarqué que le sentier se déployait sur des territoires variés. À certains endroits, des panneaux annonçaient aux randonneurs qu'ils étaient sur le point de traverser un terrain privé. Le propriétaire permettait que le sentier y passe, mais invitait les marcheurs à être particulièrement respectueux. À d'autres moments, la *trail* passait au travers de *state parks*. Là, de nombreux promeneurs croisaient mon chemin en me demandant depuis combien de temps je me trouvais dans les bois. Mais la plupart du temps, la *Superior Hiking Trail*, tout comme les autres

²⁴ Gary Snyder, *The Practice of the Wild*, San Francisco, North Point Press, 1990, p. 12.

²⁵ *Ibid.*, p. 110. (« Je souligne »). [Traduction libre].

sentiers de longue randonnée aux États-Unis, traversait des espaces désignés comme étant des « *wilderness areas* », portant le nom de telle ou telle montagne ou rivière. Ces territoires appartiennent au gouvernement fédéral, et sont réservés à des pratiques non invasives et respectueuses du lieu. La seule trace humaine dans ce type d'espaces est précisément la *trail*, et elle perturbe le moins possible l'environnement qui l'entoure. À ce propos, Snyder note que même si les « *wilderness areas* » ne comptent que pour deux pour cent du territoire étatsunien, l'esprit du *wildness* s'étend bien au-delà des frontières de ces espaces géographiquement délimités. Dans le cas de la *trail*, le lieu n'est pas complètement intouché, mais alors que je l'habite je fais partie de lui, et lui de moi. Ce sentiment réside au sein même de l'expérience humaine. Comme l'écrit Snyder, « [wildness] is everywhere : ineradicable populations of fungi, moss, mold, yeasts, and such that surround and inhabit us. Deer mice on the back porch, deer bounding across the freeway, spiders in the corners²⁶. »

Ces concepts de *wilderness* et de *wildness* sont résolument ancrés dans une tradition culturelle propre à l'américanité. À ce propos, William Cronon démontre comment la notion de *wilderness* est passée dans l'imaginaire américain de « lieu désert, indompté, désolé ou aride, en somme, cela voulait dire une terre sauvage et inexploitée²⁷ », à des paysages sublimes prisés par des citadins en quête d'émerveillement. Ces espaces qui sont désormais délimités et situés en marge du territoire habité montrent à quel point la notion de « *wilderness* américaine fut en réalité inventée et construite²⁸. » C'est là où l'idée du *wildness* peut réconcilier la marque humaine qu'est la *trail* à l'altérité inhérente au territoire sauvage. Pour Cronon, il n'y a pas de hiérarchie au sein du monde naturel : « [l']arbre dans le jardin n'est en réalité pas moins autre, pas moins digne de notre émerveillement et de notre respect que l'arbre d'une ancienne forêt où

²⁶ *Ibid.*, p. 14.

²⁷ William Cronon, « Le problème de la *wilderness*, ou le retour vers une mauvaise nature », trad. Sophia Ozog, *Écologie & politique*, vol. 1, n° 38, 2009, en ligne, doi <10.3917/ecopo.038.0173>, p. 175.

²⁸ *Ibid.*, p. 185.

haches et scies n'ont jamais pénétré²⁹ ». Ainsi, l'article de Cronon expose une problématique liée au *wilderness* américain, qui pourrait être traduit par *sauvagerie* – des espaces naturels que l'homme laisse évoluer sans intervenir. La littérature du *wilderness* que je propose se rapproche davantage du concept de *wildness* de Snyder : un lieu où l'humain et le non-humain se rencontrent dans la confrontation, ainsi que dans l'émerveillement provoqué par le sublime des paysages. Un des éléments majeurs de la *trail* et de la littérature du *wilderness* est la montagne. Si, dans la tradition américaine, la montagne « se transforme en une icône du sublime, en un symbole de la présence de Dieu sur terre³⁰ », il n'en demeure pas moins qu'elle peut également receler un caractère beaucoup plus complexe. À ce propos, Cronon évoque Thoreau et son ascension du mont Katahdin, dans l'état du Maine : « [m]ême si aujourd'hui Thoreau est considéré par beaucoup comme l'un des grands enthousiastes de la *wilderness*, les émotions que le mont Katahdin éveilla en lui étaient [...] ambivalentes³¹ ». La littérature de montagne est vaste, et transcende heureusement le *wilderness* potentiellement problématique de l'américanité pour me permettre d'étudier une œuvre qui correspond plutôt au *wildness*, ou au *wilderness* tel que je le conçois par rapport à mon écriture.

Nan Shepherd, une autrice et poète écossaise, a écrit à la fin de la Seconde Guerre mondiale *La Montagne vivante*, un livre sur ses expéditions dans les Cairngorm – une chaîne de montagnes du nord de l'Écosse – qui ne sera publié qu'en 1977. Dans la préface, l'essayiste Robert Macfarlane note que l'essentiel de la littérature de montagne est écrit par des hommes et la plupart se concentrent sur l'objectif de l'atteinte du sommet. Pour lui, l'exploration bienveillante et presque sensuelle que fait Shepherd de ces montagnes est résolument différente. Il m'apparaît que cette manière d'écrire s'approche du concept de *wildness* de Snyder. La montagne n'est pas qu'un symbole

²⁹ *Ibid.*, p. 197.

³⁰ *Ibid.*, p. 179.

³¹ *Idem.*

de l'altérité, un adversaire à conquérir ; elle fait également partie du sujet qui l'habite. Dès les premières lignes, l'autrice nomme le caractère ambivalent de ce lieu, qui fait écho à la sensation qui s'empare de moi quand je parcours le *wilderness* : « [l]'été en haute montagne peut être aussi délicieux que le miel ; il peut aussi être un fléau mugissant. Pour ceux qui l'aiment, l'un et l'autre sont bons, puisque tous deux font partie de sa nature essentielle³². » Il y a, dans cette manière d'écrire la montagne, une certaine démarche heuristique, une volonté de connaître l'espace sauvage dans son essence, qui semble renvoyer à la fois à une calamité et à un émerveillement. Elle note d'ailleurs que cette recherche de savoir en est une qui ne cesse jamais, de la même manière que le sujet qui fréquente la montagne ne peut se connaître entièrement lui-même : « on ne connaît jamais tout à fait la montagne ni soi-même en relation avec elle. Chaque fois ces collines me réservent une nouvelle merveille³³. » Le marcheur a beau arpenter les mêmes collines toute sa vie, il ne saura jamais les connaître complètement, car le savoir ancien qu'elles recèlent ne peut s'offrir au long d'une vie humaine. Le temps de la montagne est infiniment lent, et c'est seulement en parcourant ces espaces à pied, avec patience, que le sujet saura peut-être effleurer ce savoir fuyant, constamment changeant : « the whole wild enchantment, like a work of art is perpetually new when one returns to it³⁴. » Cet extrait provient de la version originale *The Living Mountain*, que j'ai lue il y a plusieurs années avant de découvrir la traduction publiée récemment. Je l'emploie ici car, à mon sens, la version française ne traduit pas adéquatement l'esprit du retour au *wilderness*.

Tout au long du livre, l'autrice décrit dans une prose poétique les particularités de ces montagnes qu'elle cherche à connaître si intimement, nommant par exemple les intempéries comme participant de l'aspect féroce du lieu : « j'ai entendu les cours d'eau en crue couler avec un mugissement plus persistant que celui des cerfs, mais à sa façon

³² Nan Shepherd, *La Montagne vivante*, trad. Marc Cholodenko, Paris, Christian Bourgois éditeur, 2019, p. 49.

³³ *Idem*.

³⁴ Nan Shepherd, *The Living Mountain*, Édimbourg, Canongate, 2011, p. 3.

aussi effrayant³⁵. » À d'autres moments, elle insiste plutôt sur les aspects merveilleux de la montagne, décrivant entre autres la qualité particulière de la lumière en altitude : « [l]umineuse sans être violente, son intensité pénètre d'immenses distances sans effort³⁶. » Shepherd insiste aussi pour dire à quel point l'exploration de tels endroits nécessite une certaine lenteur ; un rythme qui se rapprocherait ne serait-ce qu'un peu de celui de la montagne elle-même. En parlant de ceux qui tentent d'atteindre le sommet le plus vite possible, elle avance que « [s]e mesurer seulement à d'autres joueurs et faire la course, c'est réduire au niveau d'un jeu ce qui est essentiellement une expérience³⁷. » Le rythme de la marche, la découverte progressive du lieu est ce qui permet au marcheur d'entrer en contact avec cet environnement à la fois inquiétant et merveilleux. Comme le note Robert Macfarlane, l'autrice « relate comment, à la longue, elle a appris à aller sans but, “seulement pour être avec la montagne, comme on rend visite à un ami, sans autre intention que d'être avec lui”³⁸. »

En parlant de la montagne, Shepherd écrit : « [c]onnaître l'autre est sans fin³⁹. » Ce constat explique pour moi en partie l'élan qui mène vers la *trail*, puisque l'idée voulant que le sujet soit une partie intégrante de son environnement ne veut pas dire qu'il ne peut pas poser un regard sur celui-ci. Si l'espace est insaisissable, on peut tout de même tenter de l'étudier. En ce sens, Robert Moor observe qu'une « *trail* peut fonctionner comme une forme de mémoire externe et d'intelligence collective⁴⁰. » Peut-être est-ce là une des raisons qui m'a poussé, en cette journée horrible, à dévier de mon chemin pour aller explorer une île comme il y en avait des dizaines d'autres sur mon chemin. Le concept du *wildness* expliquerait pourquoi certains lieux engendrent un élan plus que d'autres. Avant même de la visiter, je faisais déjà partie de l'île. Et j'aurais beau y passer le reste de ma vie, je ne saurais la connaître entièrement. Les personnages de

³⁵ Nan Shepherd, *La montagne vivante*, *op. cit.*, p. 157.

³⁶ *Ibid.*, p. 50-51.

³⁷ *Ibid.*, p. 53.

³⁸ Robert Macfarlane, « Préface », dans *ibid.*, p. 17-18.

³⁹ *Ibid.*, p. 172.

⁴⁰ Robert Moor, *op. cit.*, p. 93. (« Je souligne »). [Traduction libre].

mes nouvelles sont aussi attirés par une chose mystérieuse qui ne saurait se donner à voir qu'à celui qui choisit volontairement de s'écarter du chemin, de partir à la recherche d'inconnu. Nan Shepherd aborde un état semblable, qu'elle observe chez ceux qui, comme elle, sentent l'appel de la montagne, elle nomme cet état *feyness*, qui signifie une douce folie. Ceux qui ne ressentent pas un tel appel ne parviennent pas à comprendre ; il y a dans le regard des grimpeurs quelque chose d'inexplicable, tout comme le « vernis de bois » que j'ai évoqué. C'est un état lié de manière intrinsèque au lieu sauvage, au *wilderness*, à la découverte de la *trail*. Je crois en effet que c'est le contact prolongé avec ces espaces qui nourrit un tel état, propice à l'exploration, tant au niveau humain qu'au niveau de la fiction et de la création littéraire.

CHAPITRE II

SUR L'ÉGAREMENT

Architecture de la dérive

Dans l'essai *A Field Guide to Getting Lost*, Rebecca Solnit propose comme point de départ à sa réflexion la question posée par Ménon dans le dialogue socratique du même nom : comment peut-on faire pour trouver cette chose dont la nature nous est totalement inconnue ? Platon cherche ici à poser un paradoxe au sujet de la recherche du savoir que Socrate saura aisément dénouer. Mais Solnit se sert de cette question pour tenter d'éclairer une certaine soif d'inconnu qui s'empare parfois d'elle : « [I]eave the door open for the unknown, the door into the dark. That's where the most important things come from, where you yourself came from, and where you will go⁴¹. » Elle avance qu'une des manières de trouver cette chose dont la nature nous est inconnue est d'aller volontairement à la dérive, de choisir de se perdre. Il y a un lien à établir entre l'état « égaré » de l'esprit qui cherche à découvrir une chose nouvelle et l'état effectif de « perdre son chemin » et de se retrouver physiquement au sein d'un lieu inconnu. Or, une distinction me semble importante entre l'idée de se perdre et celle de l'égarement. Il y a dans l'action de « s'égarer », une manière de « sortir du vrai chemin et [d']en prendre un autre qui peut encore conduire au but, en l'éloignant, ou qui peut mener dans une direction contraire, mais sans que tout espoir de se reconnaître soit perdu⁴². » Parcourir une *trail* consiste ainsi à s'égarer volontairement, et répond à une forme de questionnement identitaire. Il s'agit de remettre en question ses repères, les perdre afin de les retrouver, ou en définir de nouveaux. En ce sens, la notion d'égarement peut se rapprocher du phénomène de l'errance, mais sans évoquer la même désinvolture :

⁴¹ Rebecca Solnit, *A Field Guide to Getting Lost*, Londres, Penguin Books, 2005, p. 4.

⁴² Marie Blain, « Préface », dans Marie Blain et Pierre Masson (dir.), *Écritures de l'égarement. De Thésée à Tintin*, Nantes, Éditions Cécile Defaut, coll. « Horizons Comparatistes », 2005, p. 13.

« errer, c'est aller çà et là au hasard, à l'aventure⁴³. » Je crois en effet que l'égarement se trouve quelque part entre la perte et l'errance. L'ambivalence du sentiment d'égarement réside dans le fait qu'il est à la fois enivrant et inquiétant, tout comme la dualité déjà évoquée au sein du *wilderness* qui caractérise la *trail*. Ainsi, lorsque Solnit parle dans son essai de « *getting lost* », je choisis de le traduire par « s'égarer ».

Afin de saisir cette coprésence de l'enivrement et de l'inquiétude qui se manifeste dans l'action de s'égarer, il me semble opportun de retourner au Minnesota, lorsque je me suis retrouvé face à ce vaste espace nouvellement et violemment défriché. Le sentiment qui s'est emparé de moi à ce moment précis m'est difficile à décrire encore aujourd'hui. J'avais d'abord eu l'impression que mon cœur avait cessé de battre dans ma poitrine, comme si cet imprévu était venu réveiller en moi une peur primale. Après des semaines à suivre le même sentier qui avait fini par me devenir familier, je me retrouvais soudainement devant l'inconnu. Bien vite l'inquiétude qui m'a habité s'est teintée d'un autre sentiment qui s'apparentait à une sorte de vertige enivrant, comme si cet inconnu offert venait d'élargir mon champ de possibles en me proposant un défi à relever, un espace vierge à arpenter. Cette impression n'est pas complètement étrangère à la sensation que j'éprouve devant une page blanche ; à l'appréhension mêlée d'excitation. J'allais avoir à mettre mes connaissances en pratique ; à naviguer avec prudence sur un terrain accidenté, à m'orienter par rapport à la position du soleil, et à tenter de me situer sur la carte que j'avais entre les mains en fonction des derniers repères que j'avais croisés. Tant bien que mal, je suis parvenu à atteindre l'autre côté de la clairière, m'écorchant au passage les jambes sur les branches et les troncs enchevêtrés au sol. Après un moment passé à chercher l'endroit où le sentier reprenait, j'ai fini par le retrouver, non loin de l'emplacement où il me semblait logique, après avoir analysé la situation, que la *trail* reparte. J'ai alors compris qu'en nature sauvage, le risque de s'égarer est toujours présent, peu importe à quel point je suis préparé. Même en

⁴³ André Peyronie, « Pour une histoire de l'égarement », dans *ibid.*, p. 33.

parcourant un territoire que je connaissais comme le fond de ma poche, une tornade pourrait toujours se déclencher et me transporter au loin, vers l'inconnu, ou encore bousculer l'écosystème et reconfigurer le paysage. Cette expérience m'a amené à me questionner sur ce qui m'attirait dans le fait de marcher pendant des jours et des jours sur le même sentier, entouré de forêts et de montagnes qui se ressemblent toutes un peu dans ce théâtre de pèlerinages solitaires, où il semble ne jamais rien se passer. Je crois que c'est précisément le potentiel que quelque chose se passe au sein de la *trail*, que le chemin soit troublé, l'équilibre affecté, qui rend ce territoire si attirant et si inquiétant à la fois, et qui en fait un lieu propice à la fiction, où mes récits peuvent aisément se déposer.

Ceci m'amène à considérer sous un autre angle le pouvoir transformateur de la fréquentation de l'espace sauvage. Si l'expérience du *wilderness* transforme le sujet qui entre en contact avec lui, est-ce en raison de l'inconfort dans lequel le place le potentiel d'égarement ? Solnit avance que les expériences qu'on recherche, en tant que créateur, se doivent d'être transformatives, et qu'on ignore ce qui peut se trouver de l'autre côté de cette transformation : « comment peut-on faire pour trouver ces choses qui en quelque sorte ont à voir avec l'expansion des limites du soi, avec le fait de devenir quelqu'un d'autre⁴⁴? » Cette volonté d'étendre ses propres frontières rejoint mon rapport à l'écriture et le destin des personnages de mes récits : « [n]ever to get lost is not to live, not to know how to get lost brings you to destruction, and somewhere in the *terra incognita* in between lies a life of discovery⁴⁵. » Dans une démarche de création comme la mienne, parcourir l'espace sauvage implique nécessairement la possibilité de s'égarer. Et si ce geste d'égarement volontaire constitue le point de départ du cheminement humain – là où l'enivrement pousse le sujet à l'action – c'est le côté inquiétant de l'égarement qui est riche sur le plan de la fiction, car il fait émerger chez

⁴⁴ Rebecca Solnit, *op. cit.*, p. 5. [Traduction libre].

⁴⁵ *Ibid.*, p. 14. (« L'autrice souligne »).

le sujet des projections, des anticipations, lui permettant de devancer le danger, de le deviner ou de le dessiner.

Pratiques de l'égarement

L'image de la porte ouverte vers la nuit noire que Solnit propose pour tenter de cerner l'appel de l'inconnu m'amène à établir un lien entre cette idée d'une théorie de l'égarement et la manière dont le phénomène se manifeste au sein de mes récits et d'autres œuvres. Vers la fin du texte *La tour de feu* qui ouvre mon recueil, la narratrice relate un souvenir d'enfance lors duquel elle s'aventure dans le sous-sol condamné de la maison où elle a grandi en s'y glissant par une fenêtre. En parlant du lieu inconnu elle dit que « cet endroit interdit et inaccessible [la] fascine et [la] terrifie », avant de noter qu'elle perçoit la fenêtre ouverte, dépourvue des planches de bois qui la condamnaient d'abord « comme une invitation ». Le choix de renverser ainsi l'idée de la porte ouverte vers l'extérieur me paraît particulièrement éloquent dans le cadre d'un travail mémoriel chez le personnage. Dans un tel contexte lié à l'enfance, le sujet est ancré dans un processus de développement plutôt que de transformation. Dans le texte, l'appel du dehors, de l'inconnu qui réside au-delà de l'espace familial, s'empare de la narratrice au temps du récit alors qu'elle s'exile dans le *wilderness* afin de terminer sa thèse de doctorat, dans une démarche qui se veut transformative. Justement, ce qu'elle apprend sur elle-même s'éloigne au final de ce qu'elle croyait chercher au départ. Or dans son souvenir, cette invitation à plonger dans un lieu mystérieux se manifeste en quelque sorte à travers un regard porté sur soi, puisqu'enfant, elle explore un espace inconnu mais qui fait partie de la maison, du familier ; les fondations obscures et humides de la demeure reflètent dans ce cas-ci la charpente de l'identité du personnage encore en construction. Poser un tel geste nécessite du courage et démontre qu'elle est prête à s'aventurer dans les méandres de ce qui peut être inquiétant. On peut d'ailleurs remarquer tout au long du récit sa bienveillance et sa volonté d'apprendre à propos de la vie sur la *trail*, dans ce nouvel environnement qui lui est au départ si étranger.

Dans le récit *Hors-piste*, le personnage de Mårten, inspiré du réel patineur sur glace mince Mårten Ajne, cherche à compléter une expédition de patin nordique, une pratique traditionnellement scandinave, sur les rivières gelées du nord de la Mauricie. J'ai choisi de traiter d'un tel sujet pour démontrer l'étendue des possibles quand vient le temps d'entrer en contact avec la nature sauvage, m'inscrivant en quelque sorte dans la lignée d'auteurs comme Gary Snyder, et de son idée de *practices of the wild*. En Amérique, les rivières se parcourent en canot, dans une tradition héritée des peuples autochtones, et lorsqu'elles gèlent elles deviennent un espace difficilement accessible. La raquette et le ski sont alors les pratiques privilégiées pour arpenter le territoire couvert de neige. L'espace sauvage se transforme radicalement, comme le raconte Solnit à propos du Grand Lac Salé qu'elle a pu parcourir à pied un automne alors qu'une partie était asséchée : « [t]his was new land, temporary land, that would be drowned in winter, and years might pass before it would be walkable again, or centuries⁴⁶. » *Hors-piste* explore cette condition éphémère des rivières gelées avant les abondantes chutes de neige, en plus de mettre de l'avant la solitude, l'état méditatif que celle-ci peut engendrer chez ceux qui parcourent de longues distances dans le *wilderness*. Au milieu du récit, les éléments rattrapent le personnage et transforment radicalement son environnement. Au courant de la nuit, une épaisse couche de neige s'est abattue, recouvrant la tente de Mårten ainsi que tout le territoire à sillonner. Thoreau évoque dans *Walden* le pouvoir que possède le *wilderness* de se transformer :

Souvent dans une tempête de neige, même de jour, il nous arrivera de déboucher sur une route bien connue sans pouvoir dire cependant quel chemin conduit au village. Bien qu'on sache l'avoir parcourue mille fois, on ne peut en reconnaître le moindre trait distinctif, et elle vous semble aussi étrangère qu'une route de Sibérie⁴⁷.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 36.

⁴⁷ Henry David Thoreau, *Walden ou la vie dans les bois*, trad. Louis Fabulet, Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 1990, p. 198.

Je fais d'ailleurs usage à ce moment du récit de l'image du papillon émergeant de son cocon, en déplaçant toutefois l'effet de métamorphose, qui s'opère alors sur l'espace et non sur le sujet. Quant au personnage, c'est à force de fréquenter cet environnement nouveau, transformé, pour lequel il ne s'était pas préparé initialement qu'il se met à changer. Dans le même esprit, Solnit raconte les aventures de l'explorateur espagnol Álvaro Núñez Cabeza de Vaca à travers le Nouveau Monde au début du seizième siècle – époque où le continent américain était véritablement une *terra incognita* pour les colons européens – notant au passage que la porte d'entrée vers l'inconnu était pour lui teintée de vanité et d'avarice, comme pour beaucoup de ses contemporains. Or, au fil d'années passées à errer dans cet inconnu, égarés, Cabeza de Vaca et ses compagnons en sont venus non pas à conquérir le territoire, mais bien à être transformés par celui-ci, à force de périples, de souffrances et d'échanges avec les peuples indigènes. Une fois revenu à la « civilisation », après plus d'une décennie à fréquenter un espace résolument sauvage, il lui était difficile de relater avec précision ce qui lui était arrivé, comme si « les mots pour décrire l'extraordinaire métamorphose de son âme n'existaient pas, du moins pour lui⁴⁸. » Pour Solnit, cette histoire démontre comment le moyen pour sortir de l'égarement n'est pas de retrouver son chemin, mais bien de devenir autre chose. Elle évoque elle aussi l'image du papillon en notant l'aspect violent du premier vol qui suit l'émergence du cocon, avant d'explorer le caractère ambivalent d'une telle métamorphose :

Le processus de transformation consiste principalement en une décomposition suivie de cette crise alors que l'émergence depuis ce qui a été auparavant se doit d'être totale et abrupte. Mais les changements dans la vie d'un papillon ne sont pas toujours aussi dramatiques. L'étrange et résonnant terme *instar* décrit l'étape entre deux mues successives, car alors qu'elle grandit, une chenille, tout comme un serpent, tout comme Cabeza de Vaca marchant à travers le Sud-Ouest, scinde sa peau encore et encore, chaque étape se voulant un *instar*. Elle demeure une chenille alors qu'elle traverse ces mues, mais dans une nouvelle enveloppe. [...] L'*instar* implique quelque chose d'à la fois céleste et d'incarné, quelque chose de

⁴⁸ Rebecca Solnit, *op.cit.*, p. 71. [Traduction libre].

divin et de désastreux, et peut-être que le changement s'opère couramment de cette manière ; comme une étoile ensevelie, oscillant entre le proche et le lointain⁴⁹.

Cette transformation relève de la figure du dépouillement. Autrement dit, cela revient à « faire peau neuve ». Or, je traite plus tôt de l'expression « vernis de bois », afin de montrer comment l'expérience du *wilderness* peut être transformatrice en soi. L'image d'une nouvelle couche qui se dépose sur la peau traduit en quelque sorte un premier contact prolongé avec l'espace sauvage, une déviation par rapport à la norme. Ici, c'est l'*égarement* au sein de cet espace qui consiste en une expérience à ce point transformatrice que pour se retrouver, il faut se mettre à nu, se libérer de l'ancienne « peau ». Accueillir une nouvelle couche ne suffit plus. Si l'*égarement* revêt ce potentiel de transformation qui est en quelque sorte essentiel à l'être humain, il importe toutefois de noter la grande proximité entre le fait de s'*égarer* dans le *wilderness* et la possibilité d'en mourir ; du moins est-ce un risque que la littérature cherche à représenter. Dans *Maria Chapdelaine*, le personnage de François Paradis, coureur des bois accompli qui possède une grande connaissance du territoire sauvage qu'il fréquente, s'*égare* pourtant en hiver pour ne plus jamais revenir. La célèbre phrase « [i]l s'est écarté⁵⁰ » désigne à la fois la fatalité et l'horreur de ce sort, tout en suggérant l'absence de corps, l'aspect irrésolu de la disparition. Dans le cas de Mårten, ce n'est pas seulement l'espace indompté rendu encore plus hostile par l'hiver qui mène à sa disparition, mais bien son choix de s'aventurer sur les rivières gelées, qui finissent par l'engloutir. De la même manière que la forêt avale François Paradis, lui qui avait la volonté si ferme d'en braver tous les dangers. Dans le genre policier, c'est généralement la découverte d'un corps qui mène à l'enquête et donc au déroulement du suspense vers la résolution, où le lecteur apprend ce qui est arrivé⁵¹. Alors que dans

⁴⁹ *Ibid.*, p. 83. (« L'autrice souligne »). [Traduction libre]. (J'ai choisi de conserver le terme *instar* dans l'anglais original, car « stade larvaire » ne traduit pas adéquatement l'aspect céleste amené par Solnit.)

⁵⁰ Louis Hémon, *Maria Chapdelaine*, Montréal, Boréal, 1988, p. 112.

⁵¹ Cette idée me vient de l'ouvrage *Il s'est écarté* de David Bélanger et Thomas Carrier-Lafleur. Les deux auteurs se donnent pour mission d'enquêter sur la disparition de François Paradis, là où l'œuvre de Hémon insiste plutôt, justement, sur la fatalité.

les œuvres de fiction qui explorent l'égaré, la présence d'un cadavre n'est pas absolument essentielle et ne mène pas nécessairement à une enquête ; en revanche, ces fictions cherchent à générer un trouble. Le personnage de Susan dans mon récit *Le silence des braises* n'est pas une détective ; elle arpente chaque jour le même territoire en tant que *ranger*, et dans son quotidien s'imisce la découverte d'un cadavre, survenue par hasard, juste au-delà de la frontière du lieu qui tombe sous sa responsabilité. Ainsi Susan s'éloigne, même à peine, de ses propres repères et c'est en raison de cet éloignement qu'elle aperçoit un corps et soupçonne un meurtre. C'est dans le jeu entre proximité et éloignement avec le familier que l'horreur finit par se loger, et ce changement, cette déviation, amène Susan, à terme, à considérer d'un nouvel œil son rapport avec son environnement. Mais le mystère entourant l'apparition du cadavre reste entier.

Babes in the wood est un conte anglais pour enfants datant du dix-septième siècle. Il raconte l'histoire d'un homme mourant qui confie la garde de ses jeunes enfants à son frère ; l'oncle les laisse ensuite aux mains de malfrats afin que ceux-ci les tuent, et ce dans le but de toucher leur héritage. Une fois partis dans une forêt pour accomplir leur sombre besogne, les brigands se ravisent et décident plutôt d'abandonner les enfants dans les bois avant de partir chercher des provisions. Laissés à eux-mêmes, les jeunes enfants s'égaré puis finissent par périr avant d'être recouverts de feuilles mortes par des oiseaux. Comme bien des contes de l'époque, le récit en est venu à s'ancrer dans le folklore populaire. Je choisis de le mentionner ici car il place les enfants égarés dans le rôle de victimes plutôt que dans celui de protagonistes dont la quête est de retrouver leur chemin, comme c'est le cas dans *Hansel et Gretel* ou *Le petit Poucet*. Cette histoire a tant marqué l'imaginaire que de nombreux meurtres réels survenus dans des circonstances similaires portent le nom de *Babes in the wood murders*. Le motif des enfants égarés s'imisce à de nombreuses reprises dans les récits de mon recueil. Dans *La dernière chaloupe*, un enfant disparaît brièvement sur une petite île et plonge tous les personnages dans l'inquiétude, avec la crainte qu'il se soit noyé. Le narrateur relate

d'ailleurs une disparition d'enfants qui a eu lieu un soir près de là où il a grandi et qui se solde par la découverte des garçons le lendemain, grelottant sous une couverture de feuilles mortes. Puis dans *Nu-pieds*, le personnage de Jeanne vient à la rescousse d'un père de famille qui, pour aller chercher de l'aide, a laissé ses enfants au milieu de la forêt alors qu'un d'eux s'est blessé en marchant. Bien que Jeanne parvienne à venir en aide à la famille et à éviter une tragédie, c'est la menace constante de la possibilité qui génère tant d'inquiétude : la possibilité que quelque chose d'aussi anodin qu'une marche en forêt se solde par l'horreur, surtout lorsque des enfants sont impliqués. Comme le remarque Solnit, « [c]hildren seldom roam, even in the safest places, because of their parents' fear of the monstrous things that might happen⁵² ». *S'éloigner du sentier* est le dernier récit de mon recueil, j'y explore le rôle des équipes de recherche impliquées lorsque des personnes s'égarerent dans la forêt. Ce genre d'opération renvoie selon moi au caractère ambivalent de l'égarement, à la coprésence de l'inquiétude et de l'enivrement. Puisque, pour les volontaires qui font partie de ces équipes, « chaque opération de sauvetage est un voyage dans l'inconnu ; il se peut qu'ils retrouvent une personne reconnaissante ou bien un cadavre, ou encore qu'ils ne retrouvent jamais la personne disparue et que le mystère ne soit jamais résolu⁵³. »

L'écriture égarée

Dans *Walden*, Thoreau écrit :

C'est une expérience surprenante et qui en vaut la peine, autant qu'elle est précieuse, que de se trouver perdu dans les bois [...] ; ce n'est que lorsque nous sommes complètement perdus [...] que nous apprécions l'étendue et l'inconnu de la Nature. [...] Ce n'est que lorsque nous sommes perdus – en d'autres termes, ce n'est que lorsque nous avons perdu le monde – que nous commençons à nous retrouver⁵⁴.

⁵² Rebecca Solnit, *op. cit.*, p. 7.

⁵³ *Ibid.*, p. 8. [Traduction libre].

⁵⁴ Henry David Thoreau, *op. cit.*, p. 198-199.

Les considérations identitaires générées par la dualité du sentiment d'égarement qui s'inscrivent dans le destin de mes personnages font écho à une sensation similaire qui caractérise ma démarche d'écriture. État qui implique que, lorsqu'on écrit, on se sent à la fois en danger et en vie. Annie Dillard affirme qu'« [a]ssembler un livre [...] c'est la vie à son plus haut degré de liberté⁵⁵. » Je perçois dans cette idée la posture d'un écrivain à *mi-chemin* entre la plénitude et l'inquiétude, entre la liberté et le vertige. Dans mon projet de création, cet état cherche à dépasser la solitude qu'il sous-tend : « [d]e ce moi inquiet et fiévreux qu'il est, [l'écrivain] doit faire entendre l'inflexion la plus singulière et la plus anonyme afin qu'y comparaisent l'inquiétude et la fièvre de chacun⁵⁶. » Au sein d'une telle démarche de création qui revendique l'inconfort de l'auteur, le geste créateur consiste en ce que je nommerais *l'écriture égarée*. Pour Solnit, « c'est le travail de l'artiste que d'ouvrir des portes et inviter à entrer les prophéties, l'inconnu, le peu familier⁵⁷. » Elle ajoute qu'« il en est de même pour les scientifiques, bien que leur tâche soit de transformer l'inconnu en connu, de le tirer à bord comme des pêcheurs, alors que les artistes se contentent de nous emmener avec eux dans cette mer sombre⁵⁸. »

Dans la lignée de Thoreau, il semble que cette idée d'*écriture égarée* permette de traiter du rapport au *wilderness* au sein même de la pratique d'écriture. Pour moi, il s'agit d'avoir en tête des images du lieu que je cherche à écrire comme théâtre de chacun de mes récits : un point de départ. Ensuite, il me vient une idée du dénouement ; de la manière dont le texte se dépose chez le lecteur – j'évite le terme « nouvelle » car ce dénouement ne revient pas nécessairement à une chute. Pour le reste, le chemin emprunté se dessine au fil de l'écriture, sillonnant parfois des routes plus larges et plus

⁵⁵ Annie Dillard, *En vivant, en écrivant*, trad. Brice Matthieussent, Paris, Christian Bourgois éditeur, coll. « Titres », 2017, p. 19-20.

⁵⁶ Jean-Michel Maulpoix, « Création et contradiction », dans Gilbert Gadoffre, Robert Ellrod et Jean-Michel Maulpoix (dir.), *L'acte créateur*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Écriture », 1997 p. 20.

⁵⁷ Rebecca Solnit, *op. cit.*, p. 5. [Traduction libre].

⁵⁸ *Idem.* [Traduction libre].

directes. Mais la plupart du temps c'est à tâtons, dans une forêt sombre où les branches écorchent le visage que mon écriture progresse. Jusqu'à ce qu'apparaisse enfin au loin le bout de la piste. Bien qu'ardu et éprouvant, il s'avère que ce chemin était le bon. « I love going out of my way, beyond what I know, and finding my way back a few extra miles, by another trail⁵⁹ ». Cela revient à dire que, pour moi, le processus d'écriture s'apparente dans une certaine mesure à l'errance au sein du *wilderness*, en embrassant justement son caractère insaisissable. Il s'agit bien d'accepter que le chemin se découvre pas à pas et que cette expérience relève de l'inconnu.

En parlant de la teinte bleutée de l'horizon, Solnit précise que c'est « la couleur de là où on ne pourra jamais aller, puisque ce bleu ne réside pas dans l'endroit qui se trouve au loin là-bas, mais bien dans la distance atmosphérique entre nous et les montagnes⁶⁰. » Ce passage n'est pas sans rappeler les mots de Nan Shepherd par rapport à la qualité particulière de la lumière en haute altitude : « [l]'air fait partie de la montagne [...] dès que nous les voyons vêtues d'air, les collines deviennent bleues. Toutes les nuances de bleu [...] sont là⁶¹. » Il semble que l'image de la teinte bleue contenue dans la distance revienne souvent chez les autrices et auteurs qui s'intéressent au *wilderness*. L'un des essais de Gary Snyder dans *The Practice of the Wild* s'intitule justement « Blue Mountains Constantly Walking » ; le poète y examine le texte *Sansuikyo* datant de 1240, écrit par Dōgen Kigen, le fondateur de l'école Sōtō du bouddhisme zen au Japon, où il explique l'importance des pèlerinages en montagne pour sa pratique philosophique. À partir de cette idée, Snyder note que « la manière de voir le monde réside à même nos corps⁶² », et que c'est seulement en marchant qu'il est possible de tenter de découvrir ce qu'implique toute la *distance* contenue entre ici et là-bas. De même, comme l'écrit Solnit, « si l'on peut admirer l'horizon sans vouloir le saisir, alors peut-être peut-on posséder notre soif d'inconnu tout comme on possède

⁵⁹ *Ibid.*, p. 12.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 29-30. [Traduction libre].

⁶¹ Nan Shepherd, *La montagne vivante*, *op. cit.*, p. 95.

⁶² Gary Snyder, *op. cit.*, p. 99. [Traduction libre].

la beauté de ce bleu à jamais inaccessible⁶³. » Cette image traduit magnifiquement le sentiment que je tente de cerner ici. Lorsque j'écris, que je me « trouve [...] profondément engagé en territoire inconnu⁶⁴ », je touche à cet état d'égarement à la fois inquiétant et enivrant qui est si propice à la création et qui répond à un appel, à une porte laissée ouverte vers la nuit. Robert Macfarlane résume l'essence de cette idée : « I picked a trail and set out along it, following those tracks to see where they might lead⁶⁵. » Parallèlement, je crois que le sentiment d'égarement peut aussi exister dans un rapport à la lecture. Un des effets que je cherche à créer chez le lecteur de mes récits s'apparente à celui qui peut s'emparer d'un marcheur sillonnant un sentier pour la première fois et qui se demande, incrédule : « suis-je déjà passé par ici ? » C'est pour cette raison que je choisis, dans certains des textes, de nommer les lieux afin de situer clairement l'action alors que d'autres demeurent volontairement flous. Il se peut que les personnages des différents récits se retrouvent à sillonner les mêmes territoires, mais pour moi c'est au lecteur de décider. Je lui abandonne la responsabilité de déposer mes personnages là où bon lui semble, de la même manière que je laisse mon écriture me guider à travers le chemin sinueux, parfois beau et parfois terrifiant, de la création. Enfin, l'*écriture égarée* peut sembler entrer en contradiction avec certaines observations amenées dans le premier chapitre de cet essai, notamment dans la filiation que je revendique avec la tradition du *nature writing* américain où la construction identitaire occupe une place importante. Or, il m'apparaît qu'un tel paradoxe éclaire justement l'ambivalence et la complexité de la notion ; la *trail life* abrite à la fois un lieu propice à la découverte de soi, à la fois une expérience de l'égarement et de l'effacement de soi devant le monde. C'est précisément ce paradoxe qui fait de la *trail* un lieu si propice à la fiction.

⁶³ Rebecca Solnit, *op. cit.*, p. 30. [Traduction libre].

⁶⁴ Annie Dillard, *op. cit.* p. 11.

⁶⁵ Robert Macfarlane, *The Old Ways. A Journey on Foot*, Londres, Penguin Books, coll. « Viking », 2012, p. 9.

CHAPITRE III

SUR LA MARCHE

Pas à pas

Cheminer à travers l'inconnu, susciter l'égaré en tant qu'état propice à la création, implique un rythme particulier qui rend possible la découverte de cette chose dont la nature nous est totalement inconnue, comme l'écrit Solnit. Et ce rythme est celui de la marche. Dans les dernières pages de son livre, Nan Shepherd revient sur l'élément le plus déterminant de son exploration sensorielle des montagnes de Cairngorm : « [a]llant ainsi, heure après heure, les sens accordés, on marche avec la chair transparente [...]. Le corps n'est pas rendu négligeable, mais prééminent. La chair n'est pas annihilée mais comblée. On n'est pas sans corps, mais essentiellement corps⁶⁶. » Cette manière de concevoir le corps qui marche dans l'espace sauvage n'est pas sans rappeler les écrits de Maurice Merleau-Ponty dans *Phénoménologie de la perception*. Il importe de mentionner que Shepherd a écrit *La montagne vivante* en 1945, soit l'année même de la publication de l'œuvre de Merleau-Ponty – cette observation est d'ailleurs notée par Robert Macfarlane dans sa préface à *La montagne vivante*. Et si le philosophe a pu déduire au fil de ses recherches comment le corps « incarne notre subjectivité, [...] est notre moyen général d'avoir un monde⁶⁷ », la poète écossaise arrivait à des conclusions semblables, au fil de ses longues marches en montagne. D'ailleurs, la pratique répétée de la marche en nature permet de développer de nouvelles capacités. Si Robert Moor regarde ses pieds lorsqu'il arpente une *trail* particulièrement ardue, Shepherd observe que « [d]ans la marche, l'œil et le pied acquièrent une coordination qui nous prévient du danger, même si on est en train de

⁶⁶ Nan Shepherd, *La montagne vivante*, *op. cit.*, p. 170-171.

⁶⁷ Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945. p. 77.

regarder le ciel ou les paysages⁶⁸. » Dans les deux cas, c'est l'action de marcher qui apprend à la personne comment se comporter sur la *trail*. S'il pleut et que le chemin est glissant, regarde là où tu mets les pieds ; si en revanche de magnifiques paysages s'offrent à toi, fais confiance à ton corps et profite de la vue. Pour atteindre ce savoir, il faut aller dehors et se servir de ses jambes.

Dans *L'Art de marcher*, Rebecca Solnit touche à une question paradoxale propre à l'« étude » de la marche : « [a]près m'être assise à ma table [...] pour écrire sur la marche, je me suis vite levée car la surface du bureau n'est pas un lieu propice à la réflexion sur l'espace⁶⁹. » Cette connaissance phénoménologique ne s'acquiert donc qu'à travers l'action de marcher, dans le rythme qui lui est propre : « [l]e rythme de la marche donne en quelque sorte son rythme à la pensée. La traversée d'un paysage ramène à des enchaînements d'idées, en stimule de nouveaux⁷⁰. » Dans le même ordre d'idées, David Le Breton estime que « [l]a marche introduit à la sensation du monde, elle est une expérience pleine laissant à l'homme l'initiative⁷¹. » Cela laisse entendre toute l'étendue de l'influence potentielle de la marche sur l'ensemble de l'existence. Cette initiative dont parle Le Breton, c'est l'impression amenée par le sentiment que par la marche, on privilégie un déplacement qui appelle à la découverte plutôt qu'à l'efficacité. Les possibilités deviennent alors exponentielles. En marchant, on cesse de vouloir battre le monde de vitesse pour être *en* lui, simplement et humblement. En ce sens, marcher devient une ouverture au monde. Au lieu de chercher sans cesse le chemin le plus court, on laisse nos pas nous guider, au hasard des sentiers. Cet état d'ouverture permet d'être plus disponible à tout ce qui s'offre à nos sens et à notre corps. En tant qu'écrivain, cette expérience de la vie, alors que l'on marche à travers elle, devient un matériau. Cette vie, on ne cherche pas à la bouleverser. On vise plutôt

⁶⁸ Nan Shepherd, *La montagne vivante*, *op. cit.*, p. 64.

⁶⁹ Rebecca Solnit, *L'Art de marcher*, trad. Oristelle Bonis, Arles, Actes Sud, 2002, p. 11.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 13.

⁷¹ David Le Breton, *Éloge de la marche*, Paris, Métailié, coll. « Essais », 2000, p. 18.

à habiter notre monde d'une autre manière afin de pouvoir mieux le transformer, le transcrire sur la page.

En plus de ce rapport au moment présent et de cette disponibilité des sens, la marche appelle à un état méditatif. Le Breton affirme qu'elle « plonge dans une forme active de méditation sollicitant une pleine sensorialité⁷². » Cette forme de méditation est directement liée à l'ouverture qui découle de l'action de marcher, du rythme des pas qui finissent par « guider le marcheur ». L'expression n'est pas anodine ; elle sous-entend que dans cette présence au corps et à l'instant, le marcheur construit un lien privilégié avec son esprit. Comme l'écrit Gary Snyder, « [w]alking is the great adventure, the first meditation, a practice of heartiness and soul primary to humankind. Walking is the exact balance of spirit and humility⁷³. » Au Minnesota, il m'est arrivé un jour de marcher des heures durant, en pleine forêt, sous une canopée dense, et d'avoir eu l'impression que seules quelques minutes s'étaient écoulées. Je ne ressentais ni la fatigue, ni la faim, ni le froid. Mes jambes et mon dos qui portaient mon énorme sac à travers les collines sans fin m'apparaissaient aussi légers que le vol d'une libellule. Je m'étais finalement arrêté au sommet d'une montagne, ramené de force à la matérialité de mon entourage par la beauté du paysage. J'étais arrivé là sans m'en rendre compte. À travers cet état méditatif ressort un dialogue entre la pensée, le lieu et le corps, car « [m]archer nous permet d'habiter notre corps et le monde sans nous laisser accaparer par eux⁷⁴. »

Si la marche est une forme de traversée de l'espace, il faut nécessairement considérer les lieux dans lesquels elle s'opère afin de saisir l'étendue de ses implications, d'où l'importance pour mon projet de la marche au sein du *wilderness*, particulièrement en ce qui a trait à l'égarement. Pour Thoreau, la marche va de pair avec l'espace sauvage :

⁷² *Ibid.*, p. 11.

⁷³ Gary Snyder, *op. cit.*, p. 18.

⁷⁴ Rebecca Solnit, *L'Art de marcher*, *op. cit.*, p. 12.

« [q]uand on marche, on va tout naturellement dans les champs et les bois⁷⁵. » Et d'ailleurs à son époque, la nature prenait plus de place qu'aujourd'hui, il note ainsi que « [l]a vie s'accorde avec l'état sauvage, et ce qui est le plus vivant est le plus sauvage⁷⁶. » Dans mon cas, cela revient à dire que le fait de marcher à travers un territoire sauvage permet d'atteindre cet état propice à la création. C'est mon outil. À partir de là, je choisis de suivre le conseil d'Annie Dillard : « [t]u manies ton outil et il fraie un chemin que tu suis. [...] Tu marches vaillamment sur le chemin et le suis dans la crainte. Tu vas où il te mène⁷⁷. » L'analogie est d'autant plus éloquente que lors d'une expédition de longue haleine comme celle que j'ai complétée au Minnesota, contrairement à une promenade, l'état se déploie non seulement à travers le rythme des pas, mais aussi dans le temps vaste des semaines qui se suivent. Et au fil de ces semaines, la possibilité de s'égarer, de s'écarter de la *trail*, est décuplée : « [l]e marcheur de longue distance [...] est d'emblée confronté à son imaginaire. Il rêve de la succession des chemins, des éblouissements qu'il attend, mais il en ignore le détail, et parfois il arpente des territoires où les informations sont rares⁷⁸. » Il s'agit de naviguer à travers le *wilderness*, avec comme navire ses propres jambes, et de chercher des repères qui permettront de s'orienter ou encore de dévier volontairement du chemin.

L'appel de la frontière

La notion de frontière est, tout comme la *trail*, porteuse d'une ambivalence. Elle renvoie au territoire : à un espace qu'on traverse, qu'on franchit, mais aussi, forcément, à un espace qu'on sépare. Voilà qui laisse supposer une incertitude, puisque franchir la frontière serait un geste relié au champ du déplacement et interrogerait la posture de

⁷⁵ Henry David Thoreau, *Marcher & Une promenade en hiver*, trad. Nicole Mallet, Marseille, Éditions Le mot et le reste, 2014, p. 26.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 40.

⁷⁷ Annie Dillard, *op. cit.*, p. 11.

⁷⁸ David Le Breton, *Marcher. Éloge des chemins et de la lenteur*, Paris, Métailié, coll. « Suites », 2012, p. 127.

celui qui la traverse. En ce sens, la quête identitaire s'inscrit directement dans le lieu fréquenté et montre tout le potentiel narratif inquiétant et enivrant de ces espaces de *l'entre-deux*. Céline Sabiron écrit que « [s]i la frontière [...] est si difficilement franchissable, c'est parce que la traverser, c'est transgresser, non pas au sens d'enfreindre, mais au sens figuré d'aller contre ce qui semble naturel⁷⁹. » La question de la marginalité refait surface ici. Ce n'est pas la frontière politique qui intéresse ma réflexion, mais plutôt la notion de frontière physique ; d'un espace délimité par un obstacle naturel. Il apparaît d'ailleurs que « les frontières physiques et politiques ont volontiers été superposées depuis l'Antiquité gréco-romaine, [...] la borne naturelle servait de ligne de démarcation symbolique à la frontière intangible⁸⁰ ». Un exemple de cette idée de « métaphore spatiale⁸¹ » se manifeste dans mon récit *Hors-piste*. Au-delà même de l'idée de la transgression de la frontière, le personnage de Mårten arpente celle-ci ; transformant la rivière – la ligne de démarcation naturelle – en *trail*. Il ne s'agit pas ici de considérer la rivière comme un obstacle infranchissable, mais elle représente tout de même un danger ; la traversée requiert davantage d'investissement de la part du sujet. Celui-ci est engagé lorsqu'il doit trouver l'endroit le moins hasardeux pour franchir le torrent, de même que lorsque le cours d'eau a gelé et que la glace menace de céder. Ainsi, si le geste de franchir la frontière génère de la tension, celui de la sillonner sans cesse, dans cet espace de *l'entre-deux* permet à cette tension de s'étirer tout au long du récit. Paradoxalement, parcourir une rivière ou tout autre cours d'eau à bord d'une embarcation rend cette frontière naturelle plus poreuse, plus propice au franchissement puisqu'elle devient une voie de circulation. Afin de retrouver le caractère difficilement franchissable du cours d'eau, j'ai justement opté pour le contexte « hors-norme » de la rivière fraîchement gelée ; impossible à parcourir en canot, mais pas encore assez solide pour soutenir un marcheur de manière

⁷⁹ Céline Sabiron, *Écrire la frontière. Walter Scott ou les chemins de l'errance*, Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence, coll. « Textuelles », 2016, p. 128.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 24.

⁸¹ *Ibid.*, p. 23.

sécuritaire. Le seul moyen de la sillonner est de chausser des patins et de demeurer calme tandis que la glace plie et se fissure sous les lames de Mårten. La notion de *l'entre-deux* amenée par cette figure de la frontière dans le récit se manifeste d'ailleurs à travers une proximité significative avec la mort, qui se trouve à être l'ultime destin du personnage.

Voilà qui m'amène à aborder une autre manifestation de la frontière naturelle présente dans mes récits : la forêt incendiée. Cette figure qui revient sans cesse tout au long du recueil me semble particulièrement éloquente. En plus d'induire, je l'ai mentionné, le potentiel de transformation radicale qui existe au sein du *wilderness*, le territoire brûlé qui résulte de ces incendies de forêt montre l'aspect arbitraire de la délimitation de ce nouvel espace. Si la permanence, du moins à l'échelle humaine, de la montagne, du précipice, de la rivière ou de la mer en font des frontières en quelque sorte irrévocables, le caractère transitoire de la forêt incendiée appelle à une frontière plus précaire, plus fugace. Et ce, même si la ligne de démarcation naturelle dans ce cas-ci est bien souvent visible ; le tapis de cendre donne au sol une couleur qui se démarque de celle de la terre, et l'absence de végétation vient résolument poser un contraste avec la forêt verte et dense. Il s'agit là d'un remarquable moteur de tension pour le récit, et qui génère, au-delà même de l'inquiétude, une forme de *hantise*, comme le note Georges Didi-Huberman dans son essai *Génie du non-lieu*. À propos du motif de la maison incendiée, il observe que le « lieu a donc brûlé il y a mille ans ou il y a quelques heures. L'incendie est loin, maintenant, mais la brûlure est toute proche⁸². » À travers cette frontière temporaire et fuyante engendrée par l'incendie, le temps se trouve à être suspendu, à la fois dans la hantise générée par ce nouveau lieu – si différent de la forêt touffue qui est bien plus familière – et à la fois dans la fulgurance et dans la violence de l'événement qui a ravagé le territoire et transformé le paysage.

⁸² Georges Didi-Huberman, *Génie du non-lieu. Air, poussière, empreinte, hantise*. Paris, Éditions de Minuit, 2001, p. 14.

Dans ma propre expérience sur la *trail*, la figure de la frontière revêt plusieurs sens, et complexifie par le fait même le rapport au *wilderness*. Il y a, bien entendu, la surabondance de frontières physiques difficilement franchissables, notamment des rivières et des ravins, qui entourent la *SHT* et justifient le choix du tracé de la *trail*, mais également la présence presque constante de l’immense Lac Supérieur, grand comme une mer, et dont la rive opposée demeure presque toujours au-delà de la ligne d’horizon. Le lac agit comme une frontière entre le Minnesota et le Wisconsin, mais offre aussi au randonneur le sentiment de parcourir un espace limitrophe, puisque la *SHT* revient sans cesse vers les rives du lac, avant de retourner sous le couvert de la forêt. Au sommet des montagnes, la grande étendue d’eau est toujours visible, marquant un contraste entre le bleu de l’horizon qui se perd au-dessus du lac et les collines verdoyantes qui semblent lui répondre en s’étirant à l’infini de l’autre côté. Parallèlement, dans mon expérience de la marche, la manifestation la plus marquante de la frontière n’implique pas une frontière physique, mais politique. En effet, comme bien des *trails* de longue distance situées aux États-Unis, le terminus nord du sentier se trouve à être la frontière canadienne. Après avoir passé un mois à marcher près de vingt kilomètres par jour, la vue de cette borne métallique toute simple et de la mince ligne dépourvue d’arbres – rappelant étrangement une *trail* – qui s’étend d’un océan à l’autre, demeure un des instants les plus cathartiques de ma vie. Enfin arrivé au bout de la piste, j’ai passé à cet endroit de longs moments à hurler et à pleurer de joie, devant l’ampleur de ce que je venais d’accomplir. « La frontière a cette vertu, qui n’est pas seulement esthétique, de “charmer la route”, en mettant un milieu plus ou moins anodin sous tension⁸³. » Cette observation de Régis Debray montre comment un lieu en apparence banal, au milieu de nulle part, peut devenir investi de sens sous l’effet de la figure de la frontière. En plus de signifier l’endroit où la *trail* se termine, elle invite le marcheur à rebrousser chemin, car même s’il faut la franchir pour rentrer au Canada, traverser la frontière au milieu de la forêt implique une transgression importante et lourde de

⁸³ Régis Debray, *Éloge des frontières*, Paris, Gallimard, 2010, p. 64.

conséquences. Transposé dans mon processus d'écriture, cet interdit, qui participe de la quête du marginal, s'inscrit également dans un rapport à l'inquiétude. On peut alors se demander jusqu'à quel point, chez le créateur, le désir de transgresser la frontière ne vise pas à orchestrer son propre inconfort, ce qui est une manière de « charmer » l'écriture, au sens de la mettre sous tension.

À la recherche de traces

Si la trace physique est une marque de l'absence mais qui cherche à combattre l'oubli, on peut affirmer que l'écriture agit de manière similaire. Réfléchir au phénomène de la trace dans les lieux de passage comme la *trail* permet de revenir une nouvelle fois sur la constitution contradictoire de l'égarément, puisque la trace est elle aussi au cœur d'une opposition : elle est marque de présence et d'absence ; elle est là pour renvoyer au fantôme, à ce qui n'est plus. Dans *Génie du non-lieu*, Didi-Huberman pose un regard sur le travail de l'artiste visuel Claudio Parmiggiani dont le projet, intitulé *Delocazione*, consiste à faire brûler différents matériaux dans divers espaces afin d'expérimenter avec le processus d'empreinte de la cendre. L'œuvre de Parmiggiani a comme point d'ancrage les cendres en forme de silhouettes humaines observées dans les rues d'Hiroshima à la suite du bombardement du 6 août 1945. Bien que la violence fulgurante d'un tel référent s'éloigne du phénomène plus naturel qu'est l'incendie de forêt, les réflexions de Didi-Huberman sur la cendre et l'empreinte éclairent certains aspects du recours à ces éléments dans mon écriture. La figure de la cendre en tant que trace est présente tout au long de mes récits ; pourtant, le titre du recueil fait plutôt usage du terme *braise*. Pour expliquer un tel choix, il importe de réfléchir à ce qui distingue la *cendre* d'autres formes d'empreintes, telle la trace de pas. L'action de marcher résulte en la création d'empreintes sur la *trail*, et c'est à travers la multitude de ces traces que celle-ci se forme, *pas à pas*. Alors qu'au cours de l'incendie, après les flammes, la braise renvoie à une étape particulière : c'est un *devenir-empreinte*, un état transitoire qui implique davantage de violence que le pied qui s'enfonce dans la

terre. Ainsi la cendre, et le silence inquiétant qui souvent l'accompagne, est une forme de trace qui génère de la tension, puisqu'elle est chargée par la *braise* qui la précède : « [l]e pouvoir du temps (sa patience, son attente, son désir) ne va jamais sans l'événement (scansion, coup, chute) qui le déchire⁸⁴. » Du point de vue de l'écriture, la braise et la cendre permettent de mettre en œuvre « [l]'effet atmosphérique d'une disparition capable d'envahir tout l'espace, de le densifier⁸⁵. » Le motif de la forêt brûlée, qui revient dans la plupart de mes récits, est une manifestation de ce pouvoir de densification de l'espace. Parallèlement, dans le récit *Le silence des braises*, c'est la découverte d'un cadavre brûlé qui figure la cendre et renvoie par le fait même à toute la violence portée par cette absence : « [q]uelqu'un est mort, quelque chose a brûlé, et voilà que partout se propage, puis se dépose "sa présence", manière de dire la menace psychique que son absence fait peser⁸⁶. »

Il s'agit également de considérer, dans la création, l'action d'être à la recherche de traces, et ce que cela implique d'égarement. Cette recherche de traces témoigne elle aussi du pouvoir du lieu dans le récit. Dans le texte *La tour de feu*, la narratrice s'écarte du sentier qui lui était devenu familier pour explorer une *trail* à peine visible, poussée par un désir d'inconnu qu'elle ne saurait expliquer. Au bout du chemin, elle découvre l'empreinte d'une habitation qui a disparu il y a longtemps. Rien ne permet de voir si l'édifice a brûlé, s'il a été démoli, ou bien si c'est l'usure du temps qui a eu raison des matériaux, mais la marque de ce qui a été réside à même le sol de la forêt. Il s'agit d'un *non-lieu*, un espace *dé-localisé* par l'effet d'une transformation. À propos de l'œuvre de Parmiggiani, Didi-Huberman précise justement que « *Delocazione* ne veut pas dire absence du lieu, mais son déplacement producteur de paradoxes. Non pas le refus, mais la *mise en mouvement du lieu*, façon de le mettre en travail et en fable⁸⁷. » Par ailleurs, la vue de cette *trace* est ce qui mène le personnage à effectuer un travail mémoriel sur

⁸⁴ Georges Didi-Huberman, *op. cit.*, p. 18.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 123.

⁸⁶ *Idem.*

⁸⁷ *Ibid.*, p. 34. (« L'auteur souligne »).

la maison de son enfance, et met en place le dénouement du récit. Ce type de *mise en fable* du lieu part souvent pour moi d'une expérience vécue. Un jour, en me promenant sur un chemin de terre en Gaspésie, j'ai aperçu un sentier presque invisible entouré d'arbres, et au bout de celui-ci je suis tombé sur les vestiges d'une cabane en bois. Le lieu était empreint d'une atmosphère chargée, densifiée par l'étendue des fictions qui auraient pu en découler ; j'ai donc choisi de l'inclure dans mon récit. Il en va de même pour de nombreux autres éléments de mes textes liés à l'imaginaire de la *trail*, qui participent du processus d'esthétisation du lieu dans mon écriture, et résultent directement de ma pratique du *wilderness*. Si « [l]a marche est ouverture au monde⁸⁸ », il m'apparaît essentiel pour l'écrivain-marcheur de profiter de cette ouverture afin d'aiguiser son regard et de revendiquer cette posture d'être justement à *la recherche de traces*.

Enfin, la *trail* elle-même est une forme de trace, comme l'explique Le Breton :

Le sentier, ou même le chemin, est une mémoire incisée à même la terre, la trace dans les nervures du sol des innombrables marcheurs ayant hanté les lieux au cours du temps, une sorte de solidarité des générations nouée dans le paysage. L'infinitésimale signature de chaque passant est là [...]. Emprunter ces routes terreuses amène à emboîter le pas à la foule des autres marcheurs [...]. Le sol battu des myriades de pas imprimés pour une infime durée est une marque d'humanité⁸⁹.

Cette manière de voir les « routes terreuses » n'est pas sans rappeler le concept de *wildness* de Gary Snyder, qui appelle à considérer les espaces comme la *trail* en tant qu'écosystèmes pleinement fonctionnels. Ici, chaque marcheur participe de la totalité du lieu, de son *wholeness*, et c'est précisément cette connivence qui fait en sorte que « [l]a route des marcheurs est vivante, elle mène quelque part toujours en prenant son temps⁹⁰. » Et si la *trail* en tant que trace vient à disparaître, mettant en œuvre

⁸⁸ David Le Breton, *Éloge de la marche*, *op. cit.*, p. 11.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 80-81.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 81.

l'égarément, l'espace se trouve à être densifié davantage : « [d]'autres fois encore, la trace des chemins s'efface, la marche se fait au hasard, sans autre but qu'elle-même, avec la joie sauvage et inquiète qu'elle donne à l'être⁹¹. » Cette observation de Claude Reichler n'est pas sans rappeler la dualité inhérente à l'égarément, ainsi que la notion de *wildness*, car cette absence de trace invite à « cherche[r] dans la marche quelque chose de plus primitif que la voie frayée, des sensations qui procurent [au] corps un rapport plus dense avec la nature⁹². » D'ailleurs, l'écriture est elle-même une forme de trace, laissée par la main sur du papier : ainsi dans *S'éloigner du sentier*, le dernier des récits de mon recueil, un passage écrit à la main vient ponctuer le texte narratif dans le but de travailler cet effet. Cette percée dans le corps du texte représente des mots ou des phrases que les randonneurs gribouillent parfois dans des cahiers laissés dans des boîtes en bois et parsemés le long des *trails*. Il s'agit d'une « pratique de l'espace et de l'écriture » implantée dans le quotidien, qui peut paraître anodine, mais qui, une fois transposée à l'intérieur du récit, vient le meubler par la présence d'une dualité. En outre, ce passage agit lui-même en tant que « trace », entrant en relation avec la trame narrative principale, tout comme les personnages qui, dans le récit, entrent en relation avec l'espace.

⁹¹ Claude Reichler, « Le marcheur romantique et la phénoménologie du chemin », dans Alexandre Gillet et Bertrand Lévy (dir.), *op. cit.*, p. 43.

⁹² *Idem.*

CONCLUSION

L'île

« La pleine liberté n'est pas ce qu'offre la *trail*. C'est plutôt le contraire ; une *trail* est une subtile réduction d'options⁹³. » Voilà qui est paradoxal. Je ne me suis jamais senti aussi libre que lorsque je sillonnais jour après jour la *Superior Hiking Trail* dans les confins du *wilderness* du Minnesota. Pourtant, j'étais bien contraint de suivre le mince chemin qui s'offrait à mes pieds, dans le but d'atteindre mon objectif. On pourrait presque s'imaginer un funambule marchant sur son fil tendu bien haut dans les airs, toujours en proie à la possible chute. Bien que, dans mon cas, le fait de m'éloigner de la *trail* ne mènerait pas immédiatement à une mort violente, mais pourrait toutefois mener à une lente agonie ; en m'égarant ainsi, je pourrais finir avalé par l'immensité du territoire. Alors, si je suis forcé de me tenir sur un sentier en apparence si contraignant, d'où vient cet intense sentiment de liberté ?

Je considère la pratique de la randonnée de longue distance comme un intermède dans ma vie. Je crois qu'il en est de même pour la plupart des gens qui s'adonnent à l'activité. Il y a quelque chose d'immensément libérateur dans le geste de faire rupture, de quitter le quotidien pour partir à l'aventure, comme les héros des histoires que je lisais enfant. Et même si la route est bien planifiée et que je sais vers où je pars, l'expérience elle-même recèle une grande part d'inconnu ; c'est ce qui la rend si attirante. Par ailleurs, se retirer ainsi de soi-même, s'éloigner de ceux qu'on aime et de la vie qu'on a construite permet justement d'apprécier davantage toutes ces choses que l'on a parfois tendance à tenir pour acquises. La *trail* peut sembler aliénante, forçant le marcheur à répéter chaque jour les mêmes gestes ; à gravir et redescendre des montagnes qui paraissent sans fin, mais plus que tout, elle est un véritable refuge. Elle me permet de

⁹³ Robert Moor, *op. cit.*, p. 14. (« Je souligne »). [Traduction libre].

me ressourcer en affutant mon écoute intérieure et mon instinct. Malgré la myriade d'épreuves vécues sur la *trail*, j'ai rarement éprouvé autant de reconnaissance qu'en parcourant la *SHT*. Elle m'a appris que les conditions de marche parfaites n'existent pas ; qu'il fera toujours trop chaud, trop froid, qu'il y aura trop d'insectes, trop de pluie, trop de vent, trop de boue sur le sentier trop raide. Devant de telles difficultés, tout ce qu'il me reste à faire est d'être infiniment reconnaissant lorsque, arrivé au sommet d'une montagne, le souffle court et le corps ruisselant de sueur, une douce brise vient rafraîchir ma nuque tandis que je m'émerveille devant la singularité du paysage.

Ce besoin de marginalité, ce désir de prendre une pause en s'écartant quelques temps de sa propre existence, se manifeste sur la *trail* à travers le potentiel d'égaré qu'elle possède. Quelle est la différence entre se trouver à bord d'une minuscule barque au milieu de l'océan et s'être éloigné du sentier en pleine forêt ? En mer, il n'y a pas de route visible à suivre ; une personne doit pouvoir compter sur ses aptitudes en navigation pour trouver son chemin. Je suis convaincu que ceux qui traversent l'Atlantique en solo, même s'ils ne sont pas confrontés à la « subtile réduction d'options » qu'est la *trail*, se sentent parfois moins égarés que les randonneurs de longue distance. Ce qui est enivrant dans l'expérience de la *trail*, c'est de savoir qu'à tout moment, on peut s'éloigner volontairement du chemin à suivre, poussé par un désir de voir jusqu'où on peut aller explorer en dehors du sentier ; jusqu'à quel point on peut s'enfoncer dans la forêt, dans ce *wilderness* qui agit en tant que refuge, avant qu'il ne devienne plutôt un danger.

Quand j'ai dévié du sentier, par cette journée de pluie battante dans le nord du Minnesota, pour aller explorer la petite île voilée de bruine, je venais tout juste, le soir précédent, de terminer la lecture de *The Call of the Wild* de Jack London. Le livre traite de la vie rude menée par les équipages de traîneaux à chiens qui s'aventurent loin au Nord, confrontés à la brutalité de la nature sauvage lors de la ruée vers l'or du début du vingtième siècle. Au-delà du rapport antagonique entretenu entre les personnages du

récit et l'espace sauvage, c'est l'écriture vivide et directe de London, ainsi que le grand respect envers la nature qui en émane, qui m'avaient accroché. Et puis le titre aussi : « L'appel du *Wild* ». Face à l'île, j'avais eu la forte impression de ressentir cet appel jusqu'au plus profond de mes entrailles. Après avoir traversé la mince passerelle, je me suis dirigé vers la rive opposée de l'île. J'y ai découvert un tronc abattu qui avait été sculpté en une sorte de banc rudimentaire, faisant face au lac martelé par les violentes gouttes de pluie. Près du banc, il y avait une petite boîte en bois supportée par un poteau, et à l'intérieur, un cahier où ceux qui étaient passés là avaient gribouillé leurs impressions, ou simplement leurs noms. Je me suis protégé de la pluie comme j'ai pu, puis j'ai écrit dans le cahier le poème en prose qui est inséré dans le dernier récit de mon recueil. En plus des empreintes de mes pas sur la *trail*, j'avais laissé ma trace dans ce cahier où d'autres allaient écrire à ma suite. J'ai pris le temps de recopier les mots du poème dans mon propre carnet ; je n'étais pas prêt à les abandonner complètement à l'île. Une fois revenu sur le sentier, je me suis dit qu'à mon retour chez moi, j'allais entamer des démarches pour étudier la création littéraire ; une idée à laquelle je pensais depuis un moment déjà. C'est comme si le fait d'avoir pris le temps de m'éloigner de la *trail* avait permis à ce projet de se déposer en moi de manière plus concrète. En contemplant le sentier qui s'étalait au loin, je me suis senti étrangement rassuré de le retrouver, de savoir quel était le chemin à suivre. Comme le note Gary Snyder, « c'est "hors de la piste" que – paradoxalement – on œuvre le mieux. Mais nous avons besoin de chemins et de sentiers, et nous continuerons de les entretenir. Il faut d'abord se tenir sur la *trail*, avant de pouvoir se retourner et marcher *into the wild*⁹⁴. »

⁹⁴ Gary Snyder, *op. cit.*, p. 154. (« Je souligne »). [Traduction libre].

ANNEXE

CITATIONS EN LANGUE ORIGINALE

CHAPITRE I

P. 99. « We prefer to look up, away, off into the distance. Ideally, a trail should function like a discreet aide, gracefully ushering us through the world while still preserving our sense of agency and independence. » (Moor).

P. 100. « a “path” sounds dignified, august, and a bit tame, while a “trail” seems unplanned, unkempt, unruly. » (Moor).

P. 101. « The core function of any trail is to connect. » (Moor).

P. 106. « The forest in Western literature and culture has often been perceived as existing in Manichean opposition to civilization [...]. Forests are often full of frightening uncertainties and real dangers, reminding humans of the distant past of their species ». (Addison).

P. 106. « Romantic appreciation of nature is a consequence of their rejection of the unjust society ». (Addison).

P. 109. « Life in the wild is not just eating berries in the sunlight. I like to imagine a “depth ecology” that would go to the dark side of nature—the ball of crunched bones in a scat, the feathers in the snow, the tales of insatiable appetite. Wild systems are in one elevated sense above criticism, but they can also be seen as irrational, moldy, cruel, parasitic. » (Snyder).

P. 112. « trails can function as a form of external memory and collective intelligence. » (Moor).

CHAPITRE II

P. 115. « how do you go about finding these things that are in some ways about extending the boundaries of the self into unknown territory, about becoming someone else ? » (Solnit).

P. 118. « The terms in which to describe the extraordinary metamorphosis of his soul did not exist, at least for him. » (Solnit).

P. 119. « The process of transformation consists mostly of decay and then of this crisis when emergence from what came before must be total and abrupt. But the changes in a butterfly's life are not always so dramatic. The strange resonant word *instar* describes the stage between two successive molts, for as it grows, a caterpillar, like a snake, like Cabeza de Vaca walking across the Southwest, splits its skin again and again, each stage an *instar*. It remains a caterpillar as it goes through these molts, but no longer one in the same skin. [...] *Instar* implies something both celestial and ingrown, something heavenly and disastrous, and perhaps change is commonly like that, a buried star, oscillating between near and far. » (Solnit).

P. 121. « For the search-and-rescue volunteers themselves, every rescue is a trip into the unknown. They may find a grateful person or a corpse, [...] or never find the missing or solve their mystery at all. » (Solnit).

P. 122. « It is the job of artists to open doors and invite in prophecies, the unknown, the unfamiliar [...]. Scientists too, [...] but they transform the unknown into the known, haul it in like fishermen ; artists get you out into that dark sea. » (Solnit).

P. 123. « The color of that distance is [...] the color of where you can never go. For the blue is not in the place those miles away at the horizon, but in the atmospheric distance between you and the mountains. » (Solnit).

P. 123. « That's the way to see the world : in our own bodies. » (Snyder).

P. 123. « If you can look across the distance without wanting to close it up, if you can own your longing in the same way that you own the beauty of that blue that can never be possessed ? » (Solnit).

CONCLUSION

P. 136. « But complete freedom, it turned out, is not what a trail offers. Quite the opposite—a trail is a tactful reduction of options. » (Moor).

P. 138. « “Off the trail” is [...] where—paradoxically—we do our best work. But we need paths and trails and will always be maintaining them. You first must be on the path, before you can turn and walk into the wild. » (Snyder).

BIBLIOGRAPHIE

- Addison, Catherine, « Terror, Error or Refuge: Forests in Western Literature », *Alternation journal*, vol. 14, n° 2, 2007, p. 116-136.
- Bélanger, David et Thomas Carrier-Lafleur, *Il s'est écarté. Enquête sur la mort de François Paradis*, Montréal, Nota Bene, 2019, 224 p.
- Blain, Marie et Pierre Masson (dir.), *Écritures de l'égaré. De Thésée à Tintin*, Nantes, Éditions Cécile Defaut, coll. « Horizons Comparatistes », 2005, 247 p.
- Bouvet, Rachel, *Vers une approche géopoétique. Lectures de Kenneth White, Victor Segalen, J.-M. G. Le Clézio*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2015, 261 p.
- Chassay, Jean-François, *Fils, lignes, réseaux. Essai sur la littérature américaine*. Montréal, Liber, 1999, 294 p.
- Cronon, William, « Le problème de la *wilderness*, ou le retour vers une mauvaise nature », trad. Sophia Ozog, *Écologie & politique*, vol. 1, n° 38, 2009, p. 173-199, en ligne, doi <10.3917/ecopo.038.0173>.
- Debray, Régis, *Éloge des frontières*, Paris, Gallimard, 2010, 104 p.
- Didi-Huberman, Georges, *Génie du non-lieu. Air, poussière, empreinte, hantise*, Paris, Éditions de Minuit, 2001, 156 p.
- Dillard, Annie, *En vivant en écrivant*, trad. Brice Matthieussent, Paris, Christian Bourgois éditeur, coll. « Titres », 2017, 146 p.
- Foucault, Michel, « Des espaces autres », *Empan*, vol. 2, n° 54, 2004, p.12-19, en ligne, doi <10.3917/empa.054.0012>.
- Forrester, Viviane, *La violence du calme*, Paris, Seuil, coll. « Fiction et Cie », 1997, 224 p.
- Freud, Sigmund, *L'inquiétant familier. Suivi du « Marchand de sable » de E.T.A. Hoffmann*, trad. Olivier Mannoni, Paris, Éditions Payot & Rivages, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2011, 153 p.
- Gillet, Alexandre et Bertrand Lévy (dir.), *Marche et paysage. Les chemins de la géopoétique*, Genève, Éditions Metropolis, 2007, 269 p.
- Harrison, Robert, *Forêts. Essai sur l'imaginaire occidental*, trad. Florence Naugrette, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1992, 402 p.

- Hémon, Louis, *Maria Chapdelaine*, Montréal, Boréal, 1998, 216 p.
- Le Breton, David, *Éloge de la marche*, Paris, Métailié, coll. « Essais », 2000, 177 p.
- , *Marcher. Éloge des chemins et de la lenteur*, Paris, Métailié, coll. « Suites », 2012, 167 p.
- London, Jack, *The Call of the Wild*, New York, The New American Library, 1960, 176 p.
- Macfarlane, Robert, *The Wild Places*, Londres, Penguin Books, 2007, 340 p.
- , *The Old Ways. A Journey on Foot*, Londres, Penguin Books, coll. « Viking », 2012, 433 p.
- Maulpoix, Jean-Michel, « Création et contradiction », dans Gilbert Gadoffre, Robert Ellrodt et Jean-Michel Maulpoix (dir.), *L'acte créateur*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Écriture », 1997, p. 13-21.
- Merleau-Ponty, Maurice, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1945, 531 p.
- Moor, Robert, *On Trails. An Exploration*, New York, Simon & Schuster, 2016, 340 p.
- Peyronie, André, « Pour une histoire de l'égarément », dans Marie Blain et Pierre Masson (dir.), *Écritures de l'égarément. De Thésée à Tintin*, Nantes, Éditions Cécile Defaut, coll. « Horizons Comparatistes », 2005, p. 33-57.
- Reichler, Claude, « Le marcheur romantique et la phénoménologie du chemin », dans Alexandre Gillet et Bertrand Lévy (dir.), *Marche et paysage. Les chemins de la géopoétique*, Genève, Éditions Metropolis, 2007, p. 31-64.
- Sabiron, Céline, *Écrire la frontière. Walter Scott ou les chemins de l'errance*, Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence, coll. « Textuelles », 2016, 218 p.
- Shepherd, Nan, *The Living Mountain*, Édimbourg, Canongate, 2011, 114 p.
- , *La montagne vivante*, trad. Marc Cholodenko, Paris, Christian Bourgois éditeur, 2019, 173 p.
- Snyder, Gary, *The Practice of the Wild*, San Francisco, North Point Press, 1990, 190 p.
- Solnit, Rebecca, *L'Art de marcher*, trad. Oristelle Bonis, Arles, Actes Sud, 2002, 395 p.
- , *A Field Guide to Getting Lost*, Londres, Penguin Books, 2005, 209 p.
- Thoreau, Henry David, *Walden ou La vie dans les bois*, trad. Louis Fabulet, Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 1990, 377 p.

———, *Marcher & Une promenade en hiver*, trad. Nicole Mallet, Marseille, Éditions Le mot et le reste, 2014, 89 p.

White, Kenneth, *Le Plateau de l'Albatros. Introduction à la géopoétique*, Paris, Éditions Grasset, 1994, 363 p.

Ziethen, Antje, « La littérature et l'espace », *Arborescences*, n° 3, 2013, p. 3-29, en ligne, doi <10.7202/1017363ar>.